LA VIE SPIRITUELLE

Juin 1959
N° 451

Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. Il s'est rendu visible en son corps, pour que nous nous fassions une idée du Père invisible. Il a supporté les outrages des hommes, afin que nous ayons part à l'immortalité.

Saint ATHANASE.

SOMMAIRE

LA VOCATION DU CHRÉTIEN

D. BARSOTTI.	DIEU DONNE SA VIE	577
E. PETERSON.	L'HOMME, IMAGE DE DIEU CHEZ SAINT IRÉNÉE	584
M.-B. HUSSAR, O. P.	DESTINÉE D'ISRAËL, DESTINÉE DU CHRÉTIEN	595
P. Th. CAMELOT, O. P.	LA VOCATION DIVINE DU CHRÉTIEN ..	623

L'homme, « image de Dieu ». On aurait tort de voir là une particularité de la pensée des premiers siècles. Ce fut la clef de toute réflexion sur l'homme pendant les siècles d'or de la théologie, témoin la façon dont saint Thomas introduit sa morale. Et si, plus tard, spirituels et moralistes l'oublièrent quelque peu au nom d'un légalisme restreint, il n'est que plus important de se rappeler que la vocation du chrétien est une vocation divine. Nous n'existons qu'en vertu d'un don, et ce don est Dieu lui-même, car l'amour y préside.

Tâtonnements et richesse d'une pensée à l'état naissant chez l'un des plus grands parmi les premiers théologiens de l'Eglise, on retiendra que dès le début l'essentiel était gardé par l'effort de saint Irénée : le chrétien est incompréhensible sans son exemplaire divin.

Cette image de Dieu, un peuple a été chargé d'en inscrire les traits dans son histoire, où, désormais, chaque moment a valeur normative pour notre vie. Ainsi devons-nous apprendre à lire la destinée d'Israël comme une révélation qui concerne l'existence de chaque homme.

Le réalisme des Pères grecs nous permet de mieux comprendre le bilan chrétien de cette histoire, et de mesurer le progrès de la pensée chrétienne depuis les premiers essais de saint Irénée, en attendant les grandes synthèses théolo-

giques sur la grâce. Partout ce sera la même affirmation : « le Verbe de Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu ».

LE SACRÉ-CŒUR

A.-M. ROGUET, O. P. — UN PSAUME DU SACRÉ-CŒUR. PS. 108. 633

Il y aurait quelque audace à parler du Sacré-Cœur à l'occasion d'un des spécimens les plus nets de psaume de malédiction... Le scandale n'est pas qu'il y ait des malédictions dans les psaumes, mais bien que nous nous contentions d'à-peu-près ou de subterfuges pour régler le sort de ces psaumes. Peu d'efforts sont plus nécessaires à notre prière que cette christianisation du psautier. A partir d'un des exemples, apparemment les plus difficiles, le P. Roguet nous montre le bénéfice de cet effort, quand il est inspiré par une vraie fidélité au sens le plus exigeant du texte et aux requêtes de la prière.

LA MESSE ET L'ESPRIT

G. RANQUET, O. P. — LA MESSE ET LA MISSION 643
E. JEAUNEAU. — L'ESPRIT ET L'EUCHARISTIE 655

Ce n'est pas en cherchant hors de leur véritable but que l'on pourra rendre fructueuse la participation aux sacrements. Et la meilleure source de renouvellement de la foi consistera toujours à rendre plus manifeste la vie divine dont ils sont le partage.

Si la grâce de l'eucharistie est une grâce d'unité, ce ne peut être qu'à l'effigie de l'Esprit-Saint : lien du Père et du Fils. Tel est ce qui rend d'abord raison de toute la richesse missionnaire de ce sacrement et de la nécessaire attention de notre foi au rôle qui y revient à l'Esprit.

Voir en p. 3 de couverture notre guide de lecture.

DIEU DONNE SA VIE

La parole qui crée est la parole qui appelle. En nous appelant Dieu ne disait pas son nom, mais le nôtre. Au contraire, en passant de l'ordre de nature à l'ordre de grâce, la parole de Dieu, que l'homme écoute, ne dit plus l'homme mais dit Dieu.

Dans l'ordre de grâce, la parole de Dieu est une parole d'amour : Dieu parle, parce qu'il nous aime. Sa parole est l'amour par lequel lui-même se donne. C'est en nous parlant qu'il se communique à nous. La parole par laquelle il s'adresse à l'âme est l'acte même par lequel il se donne.

L'âme qui écoute la parole de Dieu ne fait que recevoir en elle le Verbe divin, ne fait qu'être, en quelque manière, participante de la génération du Verbe.

Non pas, certes, dans le sens qu'elle engendre elle-même le Verbe, mais dans le sens que, maintenant, le Père engendre dans l'âme son Verbe divin, son Fils unique. C'est dans cet acte que l'âme participe à la vie divine et est unie intimement à Dieu. C'est dans cet acte que Dieu se communique à l'âme et que l'âme vit la vie même de Dieu.

Le terme du cheminement de l'âme ne consiste plus à écouter la parole qui appelle, mais à accueillir en soi la parole qui est le Verbe de Dieu. Le quatrième Évangile nous le révèle : *mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom* (Jn 1, 12). C'est donc en écoutant, en accueillant la parole divine que nous devenons fils de Dieu, participants à la vie divine. Et que veut dire : écouter cette Parole ?

Si Dieu est créateur, il ne se donne pas lui-même, mais donne, à une distance infinie de sa propre perfection, une existence et une vie qui participent, analogiquement seulement, à son être et à sa perfection.

L'amour exige le don.

Mais si Dieu est Amour, il ne donne pas seulement à la créature son être créé et sa vie propre de créature, mais il donne : lui-même, sa propre vie intime.

C'est cela l'amour. Aimer ce n'est pas donner quelque chose, donner ses propres biens. On n'aime pas tant qu'on ne se donne pas soi-même. Non pas ses biens, non pas même son corps ; l'amour impose, l'amour exige le don de son être même, le don de soi. Si l'amour exige ce don de la créature, il l'exige aussi de Dieu.

Dieu nous aime et, nous aimant, il se donne lui-même. En nous donnant existence et vie humaines, Dieu est créateur. Cet acte est bien un acte d'amour, mais il n'est pas acte d'amour plénier. L'amour, en Dieu aussi, exige le don de soi. Voyez comme une mère se sacrifie pour ses enfants ; voyez comme l'amour conjugal, — symbole de la relation de Dieu avec l'homme —, exige le don de soi : l'épouse se donne elle-même à l'époux et l'époux à l'épouse. Si ce don est immédiatement le don du corps, il exige aussi le don de toute la vie, de tout l'être : vivre ensemble, demeurer ensemble, vivre une vie commune et unique tout en étant deux.

S'il en est ainsi parmi les hommes, combien cela est encore plus vrai du rapport de l'homme avec Dieu. Dieu nous aime et se donne lui-même.

Communiquer son secret.

Comment se donne-t-il lui-même ? En nous parlant. Qu'est-ce pour Dieu que parler ? Qu'est-ce pour Dieu que de vouloir nous communiquer son secret ? Qu'est-ce, sinon,

précisément, engendrer le Verbe divin ? Il l'engendre de toute éternité en son sein. Il l'engendre, et, cependant, le Verbe demeure dans le Père. Quand une mère terrestre engendre ses fils, dès cet instant ils demeurent hors de son sein, ils deviennent indépendants, séparés de sa propre vie. L'acte même de les engendrer les détache et les éloigne d'elle.

En Dieu, il n'en est pas ainsi. Le Père engendre le Verbe, il l'engendre éternellement et, cependant, éternellement le Verbe demeure dans le sein du Père.

Quand Dieu aime l'homme, dans cet acte d'amour il engendre le Verbe et le Verbe est donné à l'âme même. Il l'engendre dans l'âme, et l'âme, alors, le possède, l'accueille, et, dans le Verbe, se repose. C'est cela la vie surnaturelle.

Tu écoutes la parole de Dieu. Dieu ne te parle qu'en engendrant en toi son propre Fils. C'est, au fond, comme si la vie divine se transportait, se prolongeait dans le cœur de l'homme. Voilà que les mystères de la vie trinitaire s'accomplissent au plus intime de notre âme !

Jésus dit : « Je ne vous appellerai plus des serviteurs, — paroles qui expriment le passage de l'ordre de la nature à l'ordre de la grâce, — mais je vous appellerai : amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. »

Le mystère de la vie surnaturelle est là, tout entier. Qu'est-ce la vie en Dieu, sinon cette communication, par laquelle le Père s'exprime totalement dans le Verbe ? Quelle est cette vie ? Sinon le don, absolu et éternel, par lequel le Père tout entier se communique au Fils unique !

C'est précisément cela la vie d'une âme qui vit dans la grâce. Le Père se donne lui-même en nous donnant son Fils, et il ne nous donne son Fils que quand il nous parle, parce que son Fils unique est le Verbe divin. Parler, pour le Père, veut dire engendrer son Fils ; parler à l'homme veut dire, pour Dieu, engendrer le Verbe dans le sein même de l'humanité, dans le cœur même de l'homme. Parler, pour le Père, veut dire : engendrer Jésus.

Écouter et accueillir.

En toute vie chrétienne se répète, d'une manière lointaine, le mystère d'une divine incarnation. En chaque âme se répètent les paroles de l'évangile : « Voici que tu concevras dans ton sein et tu enfanteras un fils » (Lc 1, 31), et ce Fils est Jésus.

C'est pour cela que les Pères, — Origène, saint Grégoire de Nysse, saint Bernard, saint Augustin, et plus proches de nous, Eckart, Silesius, — c'est pour cela que tous les grands docteurs de l'Église, les maîtres de spiritualité, les mystiques, nous disent que toute la vie chrétienne consiste dans une naissance du Logos dans l'âme humaine qui écoute la parole de Dieu. Que veut dire : écouter la Parole, sinon, accueillir le Verbe?

L'âme est fécondée par Dieu et participe à une divine maternité. Elle est passive; actif est Dieu. Elle est passive, s'abandonne et devient mère, mère d'un Fils qui est le Fils même de Dieu : Jésus. Et Jésus prend forme en nous et nous sommes, chrétiens — ses membres — un seul corps avec lui, un seul esprit avec lui : nous sommes Jésus.

Écouter la Parole, c'est l'abandon de l'épouse à l'époux, la pure passivité d'une âme qui se donne totalement, se laisse dévaster par Dieu, se laisse remplir par lui, s'ouvre toute grande pour le recevoir. C'est cela le mystère de la vie divine : s'ouvrir à la lumière, s'ouvrir à ce soleil spirituel qu'est Dieu, pour que sa lumière nous pénètre, nous envahisse, pour que sa chaleur nous féconde, et qu'en nous, ne vive plus une pauvre créature mais Dieu.

Que Dieu même vive en s'alimentant en quelque manière de notre sang et de notre corps, comme le fils s'alimente du sang de la mère. D'une certaine manière, Dieu doit vivre en nous, vivre en nous à travers nous, à travers nos puissances; nous devenons l'instrument par lequel il agit; nous sommes l'aliment par lequel il vit comme le fils vit de sa mère.

Quelle chose immense d'écouter Dieu, d'accueillir le Verbe divin! Quelle chose immense! L'âme doit, dans une humilité sans fond, s'ouvrir à l'amour divin : « Me voici, je suis ta servante; fais de moi selon ta Parole. » Dans l'acte de chaque âme qui acceuille le Verbe de Dieu, doivent revivre les dispositions de la Vierge, pour que notre âme aussi, en quelque manière, participe à une divine maternité et, qu'en chacun de nous, naisse Jésus et que toute notre vie soit la sienne.

Tout cela nous semble trop haut, trop difficile, étranger à notre expérience humaine; mais écouter Dieu veut dire cela : « Dieu, dit saint Jean de la Croix, ne dit qu'une parole. » Si vous lisez la Bible, la Genèse, vous voyez, au contraire que Dieu dit beaucoup de paroles : « Que la lumière soit! Que le soleil, la lune, les plantes, soient... Faisons l'homme... »; tant et tant de choses. Mais là, nous sommes sur le plan de la nature; là, il ne se dit pas lui-même, mais il dit les choses créées. Mais je ne dois pas seulement écouter Dieu qui dit mon nom; je dois écouter Dieu qui se dit lui-même. En disant mon nom, il me crée; en disant lui-même, il m'unit à lui, il me communique sa vie intime, me fait participer à son propre mystère.

En Dieu pas de limites.

Telle est la vie chrétienne : *Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis, car* tout *ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître* (Jn 15, 15). Omnia! Dieu se donne tout entier. Dieu, nous aimant, ne peut limiter son don. En nous créant, il veut les hommes, et les hommes ne sont pas les anges; dans l'ordre naturel, ils sont inférieurs aux anges; il veut les bêtes, et les bêtes ne sont pas les hommes. A chaque être Dieu donne une perfection déterminée. Nous aimant, il se donne lui-même. Non plus la nature humaine, la nature angélique, non plus quelque chose de fini, de déterminé, de limité en soi-même. Il n'y a plus d'autre

limite que la capacité de l'homme à recevoir le don. De la part de Dieu, il n'y a pas de limites, car Dieu n'a aucune limite en lui-même et Dieu se donne lui-même : « Omnia nota feci vobis », tout vous est communiqué. Dieu totalement se donne et vit totalement dans le cœur de l'homme.

Vivons ce mystère en pleine conscience, en profonde humilité, dans un don absolu à Dieu, dans un total abandon à l'amour, dans un immense silence. Si le recueillement, le silence, sont nécessaires pour écouter la parole de Dieu qui nous crée, la parole de Dieu qui nous appelle, combien plus profond doit être le silence de l'âme qui accueille le Verbe divin, qui écoute cette unique parole que Dieu prononce dans un éternel et infini silence, comme dit saint Jean de la Croix.

C'est dans cet infini silence que l'âme doit s'immerger tout entière, doit totalement disparaître pour être capable d'accueillir le Verbe de Dieu. Faisons silence! Que notre vie soit ce pur silence, une disparition, une immersion dans la lumière. Que toute notre vie soit silence, pour que notre âme accueille la Parole.

Saint Serge de Radonez nous le dit en ces paroles : « Aucun homme, aucune créature... ne t'adore plus, Seigneur ; nul ne te connaît ni ne t'admire ; nul ne te sert ni ne t'aime. Illuminé par l'Esprit-Saint, baptisé par le feu, qui que tu sois — vierge, moine, prêtre — tu es le trône de Dieu, tu es la demeure, tu es l'instrument, tu es la lumière de la divinité. Tu es Dieu, tu es Dieu, Dieu, Dieu... »

★

Chacun de nous doit être Dieu par participation, totalement enfoui dans le silence sans fond de l'Être divin, totalement éclipsé, perdu, dans la lumière divine. L'homme accueille en soi-même la Parole, le Verbe de Dieu, le Fils unique, en sorte qu'en cet abîme de l'âme, lui seul vive, et que seule cette parole résonne : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré », et que repose dans l'âme la com-

plaisance du Père : « Tu es mon Fils, en toi je me complais. »

Cette Parole seule remplit les espaces de l'âme, remplit les silences intérieurs, remplit, comble, rassasie, tous les abîmes, et toi tu ne vis plus, tu n'écoutes plus que cette Parole : Jésus.

C'est ta vie, ton être même.

D. Barsotti.

L'HOMME, IMAGE DE DIEU chez saint Irénée

La théologie des premiers siècles de l'Église n'est pas toujours exempte d'erreurs ou d'une certaine obscurité. Souvenons-nous que cette discipline particulière qu'est la dogmatique n'existait pas encore à cette époque et que les grands conciles œcuméniques n'avaient pas encore formulé le dogme de l'Église. La vérité révélée fut transmise par la prédication et l'enseignement catéchétique ainsi que dans des œuvres apologétiques ou polémiques. Aussi l'anthropologie, c'est-à-dire la doctrine de l'image et de la ressemblance de Dieu, ne fut-elle traitée que par occasion. Ce caractère occasionnel de la doctrine dogmatique comporte en lui-même des inconvénients du fait que la dialectique de sa formulation ne nous est plus guère transparente aujourd'hui. L'étude de la théologie des premiers siècles, beaucoup plus que la théologie d'une autre époque, réclame donc de la part de l'historien cet art subtil qu'est l'interprétation.

L'effort théologique des premiers siècles a surtout consisté dans l'exégèse des textes de la Sainte Écriture, exégèse qui eut ses précédents dans l'exégèse scripturaire hébraïque. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on retrouve beaucoup de cette tradition dans les écrits des auteurs de cette époque. Il faut avoir ces faits présents à l'esprit lorsque nous traiterons de la doctrine de l'image de Dieu chez saint Irénée.

« *Contre les hérésies* », *cinquième livre.*

Les principaux textes pour l'étude de cette doctrine se trouvent dans le cinquième livre de la grande œuvre de l'évêque de Lyon : *Contre les hérésies*. Il nous faut donc analyser et interpréter les seize premiers chapitres du cinquième livre de cette œuvre pour comprendre tant soit peu le sens de ses affirmations qui ont trouvé de la part des théologiens catholiques et protestants — et ceci est encourageant — les interprétations les plus opposées.

On ne pouvait, ainsi commence le premier chapitre, savoir quelque chose de Dieu si le Verbe divin ne fût devenu homme. C'est lui qui existait avant nous. C'est lui qui a le don de l'incorruptibilité. C'est pour lui être semblables que nous avons été faits. On voit déjà, dans cette première affirmation, comment la ressemblance pour laquelle nous sommes faits est en relation avec l'incorruptibilité du Seigneur. Les gnostiques du genre de Valentin, poursuit le texte, qui excluent la véritable humanité de Notre-Seigneur, excluent nécessairement aussi la possibilité du salut de notre chair, alors que les judéo-chrétiens du genre des ébionites, qui excluent la divinité du Seigneur, excluent nécessairement aussi la possibilité de l'élévation surnaturelle de notre nature humaine.

Les ébionites ne voient pas, continue saint Irénée, comment, selon le récit de la Genèse, Dieu donnait à sa créature son souffle, faisant de l'homme un être animé et raisonnable ; d'ailleurs cet acte de Dieu trouve sa correspondance à la fin du monde lorsque le Verbe et l'Esprit se seront unis à l'antique création d'Adam pour la formation d'un homme vivant et parfait. Nous sommes morts dans le premier Adam qui n'était qu'un être animé, mais nous serons vivifiés dans le nouvel être spirituel (1 Co 15, 22) ceci parce que Adam ne peut échapper aux mains de Dieu, mains auxquelles le Père a adressé ses paroles : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (Gn 1, 26). C'est pour cette raison qu'à la fin un homme vivant fut créé par les mains de Dieu — et non par la volonté des hom-

mes — afin qu'Adam devînt à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Le Dieu créateur et le Dieu sauveur.

Saint Irénée se représente donc l'acte de la création du premier homme d'une manière très réaliste. Adam fait du limon de la terre ne serait resté qu'une statue morte si le souffle de Dieu n'avait fait de cette statue un être animé. Cette animation du limon mort à l'origine de l'humanité trouve son parallèle à la fin des temps dans la vivification des morts quand le Verbe et l'Esprit de Dieu se seront unis à l'antique création d'Adam. Toutefois,il est nécessaire de faire ici une distinction : animer la statue avec le souffle de Dieu n'est pas la même chose que vivifier les morts; il y a analogie, mais non identité de concepts. L'animation du premier homme peut être une annonce de sa vivification à la fin des temps, ce n'est certes pas la même chose. Bien que le premier Adam ne s'identifie pas avec le second Adam, il y a tout de même quelque chose d'immuable, et c'est Dieu lui-même qui à l'origine a créé l'homme à l'image et à la ressemblance, et qui à la fin renouvellera l'homme à son image et à sa ressemblance. *Cette identité entre le Dieu créateur et le Dieu sauveur est pour saint Irénée le nerf de son argumentation,* ses paroles visant directement l'hérésie de Marcion : celui-ci avait affirmé qu'un Dieu — celui de l'Ancien Testament — avait créé l'homme dans sa chair, et qu'un autre Dieu — celui du Nouveau Testament — l'avait sauvé dans sa spiritualité. C'est aussi la polémique contre Marcion qui inspire la phrase où il est dit qu'Adam ne peut jamais échapper aux mains de son créateur; en effet, Marcion avait soutenu la thèse selon laquelle le démiurge de l'Ancien Testament aurait créé l'homme avec ses propres mains tandis que l'homme du Nouveau Testament qui attend — selon les paroles de saint Paul — pour sa perfection la demeure du ciel, qui n'est pas faite de main d'homme (2 Co 5, 1), reçoit dans l'esprit de glorification un don non fait de main d'homme. C'est contre cette théorie que s'insurge saint Irénée

en disant : non, Adam ne peut jamais échapper aux mains de Dieu, ni comme être créé, ni comme être sauvé.

Les mains de Dieu.

« Les mains de Dieu » est un anthropomorphisme biblique qui, pris dans d'autres passages de la Sainte Écriture, fut introduit par les Hébreux dans le récit de la Genèse pour expliquer la formation du corps humain racontée dans ce même récit. Puisque Dieu avait formé le corps humain du limon de la terre à la manière d'un artisan qui travaille l'argile, le Père éternel avait donc aussi deux mains. Mais cet anthropomorphisme devait apparaître par trop grossier à un autre groupe de théologiens juifs et nous trouvons déjà dans la traduction araméenne de l'Ancien Testament la substitution au concept « mains de Dieu » de celui de « Verbe divin » ou de « Sagesse divine ». Cette substitution dans le Judaïsme des anthropomorphismes de l'Écriture fut exploitée par la plus ancienne théologie de l'Église en ce sens que le Verbe divin ou la Sagesse divine étaient identiques au Fils de Dieu ou à l'Esprit-Saint de la prédication chrétienne. Le pluriel de Genèse 1, 26 : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », qui avait trouvé diverses interprétations dans l'exégèse rabbinique, pouvait maintenant s'expliquer facilement : Dieu s'adresse à ses mains, c'est-à-dire au Verbe et à l'Esprit-Saint pour former le corps de l'homme. Non seulement le Verbe divin et l'Esprit-Saint ne sont pas absents dans cette formation du corps humain mais, bien plus, il y sont présents comme mains de Dieu qui opèrent. Si l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, il faut donc l'expliquer par le fait que le Verbe divin et l'Esprit-Saint ont, comme mains de Dieu, coopéré conjointement au Père démiurge dans la formation du corps humain.

La formation du corps humain, ainsi qu'on le constate, demeure au centre des réflexions de saint Irénée ; l'animation de ce corps par le souffle divin qui fait de lui un être vivant et raisonnable lui est de moindre intérêt, l'idée centrale demeurant la coopération du Verbe divin et de l'Esprit-Saint dans la formation de

ce corps humain. Seule, la coopération des trois personnes divines est la cause de la création d'Adam à l'image et la ressemblance de Dieu et cette même coopération garantit d'autre part la formation de l'homme « vivant » et « parfait » aux derniers temps. La signification de ces idées et de ces derniers mots deviendra plus claire par la suite.

Le Christ vrai homme.

Le second chapitre démontre clairement la polémique antimarcionite de saint Irénée. Ils se trompent, dit-il, ceux qui prétendent que Dieu (le Verbe Incarné) serait venu dans un monde qui n'était pas sien pour sauver un homme qui aurait été créé par un autre Dieu. C'est là la pure doctrine de Marcion. Saint Irénée lui objecte que si ces idées sont vraies, alors Notre-Seigneur n'est pas devenu réellement homme, lui qui, en réalité, a restitué à l'homme qu'il a formé, l'image et la ressemblance à laquelle il avait été créé.

Les hérétiques, poursuit-il au chapitre III, sont gonflés d'orgueil parce qu'ils veulent se vanter de la gloire de Dieu sans savoir que cette gloire se manifeste dans l'infirmité de notre chair. Marcion, lui, avait affirmé au contraire que l'homme est sauvé dans ce qu'il a de spirituel, c'est-à-dire dans la gloire de l'Esprit-Saint qui n'a aucun contact avec cette chair qui fut formée par un autre Dieu.

Les marcionites, dit-il au chapitre IV, qui parlent d'un Dieu bon (le père de Jésus-Christ) en opposition au Démiurge, se sont imaginé un Dieu faible parce qu'un tel Dieu n'est pas capable de vivifier les corps morts, ou s'il en est capable, il n'a, selon eux, aucune envie de le faire : c'est donc un Dieu méchant et non pas un Dieu bon comme ils l'appellent. Enoch et Elie furent transportés au paradis avec leurs corps (chap. V) parce que ce furent les mêmes mains qui les y transportèrent. Il faut penser au Verbe divin et à l'Esprit-Saint qui les avaient formés. Les mêmes mains avaient aussi transporté Adam au paradis (Gn 2, 3); et tous les justes qui possédaient l'Esprit-Saint, comme saint Paul par exemple (2 Co 12, 4), furent portés au paradis.

Ici apparaît à nouveau la polémique antimarcionite : l'hérésiarque avait affirmé que le premier homme aurait été transporté par le Démiurge dans un paradis terrestre alors que le Dieu du Nouveau Testament transporte les spirituels, comme par exemple saint Paul, dans un paradis céleste. On peut déduire de l'énoncé de saint Irénée que, pour lui, la formation de l'homme par les trois personnes divines comprend aussi en elle-même la possibilité d'une vie incorruptible. Le transport d'Enoch et d'Elie au paradis prophétise selon lui l'assomption des hommes spirituels de l'Ancien Testament.

La chair elle-même.

Le chapitre VI répète une fois de plus : c'est par les mains de Dieu, c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit, que l'homme devient à l'image et à la ressemblance de Dieu. Mais bien entendu, l'homme et non une partie de l'homme, souligne notre auteur. L'âme et l'esprit de l'homme (il faut penser à l'Esprit-Saint et non à l'intelligence) ne sont qu'une partie de l'homme, ce n'est en aucune façon l'homme dans sa totalité. L'homme est parfait quand son âme assume l'esprit du Père en union avec cette chair qui est formée à l'image de Dieu. Ce texte est important.

La chair de l'homme, son corps, a été formée à l'image de Dieu. La signification de cette affirmation sera, elle aussi, rendue plus claire par la suite. L'homme n'est donc pas parfait quand il est composé d'une âme et d'un corps, il le sera seulement après l'habitation de l'Esprit-Saint dans l'âme, il deviendra alors un homme complet, c'est-à-dire parfait et spirituel, et un tel homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

L'image et la ressemblance.

Si l'Esprit divin lui manque, l'homme n'est qu'un être animé et charnel et, bien qu'il ait l'image de Dieu dans son corps,

il lui manque la ressemblance qui s'obtient par l'Esprit-Saint. La spéculation de ce sixième chapitre est très intéressante. L'idée d'homme parfait et d'homme spirituel — termes que saint Irénée a certainement trouvés dans la doctrine de Marcion — est prise en divers sens : une fois elle est prise au sens d'une perfectibilité religieuse; une autre fois il dit qu'une définition parfaite de l'homme est impossible lorsqu'on laisse de côté l'œuvre de l'Esprit-Saint dans l'homme. *Irénée est donc convaincu qu'une définition adéquate de ce qu'est l'homme est impossible à obtenir sans se référer à son modèle exemplaire.*

Seuls ceux qui possèdent non seulement une âme et un corps, mais aussi l'Esprit-Saint, peuvent vraiment s'appeler hommes. Donc que l'homme ait été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu signifie que celui-ci n'est pas composé seulement d'un corps et d'une âme, c'est-à-dire à l'image de Dieu, mais que l'homme dès l'origine fut créé selon un modèle qui était en possession de l'Esprit-Saint; c'est pour cette raison que l'homme, par l'assimilation à son modèle, ce qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint, est destiné à devenir un homme véritable créé à la ressemblance de Dieu. La distinction entre l'image et la ressemblance de Dieu dans l'homme est importante du fait qu'en un sens, elle anticipe la doctrine de l'Église.

Au chapitre VIII, saint Irénée expose que nous n'avons reçu pour le moment qu'une partie seulement de l'Esprit-Saint, cette part que saint Paul appelle : arrhes (Ep 1, 13). Possédant ces arrhes, nous appelons Dieu : Père (Rm 8, 15), mais quand viendra l'abondance de l'Esprit à la résurrection des morts, alors l'Esprit-Saint nous rendra semblables à Dieu, faisant l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu. On voit maintenant que ce concept d'image et de ressemblance de Dieu devient un concept eschatologique lié à la transformation de nos corps par l'œuvre de l'Esprit-Saint à la résurrection des morts.

Le chapitre IX contient une polémique contre l'interprétation marcionite de la parole de Paul (1 Co 15, 50) disant que la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu. Les marcionites avaient voulu démontrer par ce verset que la chair de l'homme ne peut être sauvée. Saint Irénée répète contre eux sa doctrine de l'homme parfait qui se compose de chair, d'âme

et de l'Esprit-Saint. Il dit alors expressément que seuls ceux qui ont l'Esprit du Père peuvent être appelés hommes. Les martyrs qui ont vaincu dans l'Esprit-Saint l'infirmité de la chair sont à ses yeux les modèles des hommes vivants et spirituels. Et si les marcionites ont voulu prouver par le chapitre XI de l'Épître aux Romains (v. 17) leur doctrine dualiste des deux natures, le saint Docteur prouve alors (chap. X) qu'en assumant l'Esprit-Saint, l'homme retourne à sa nature originelle qui est faite à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Le souffle et l'esprit.

Le chapitre suivant (chap. XI) contient lui aussi une polémique contre l'exégèse marcionite d'un texte de saint Paul. Mais le chapitre XII est plus important : il développe la différence qui existe entre le souffle de vie et l'Esprit vivifiant. Nous avons déjà fait allusion à ce problème dans l'analyse du premier chapitre. Irénée nous dit que le souffle de vie donné à Adam ne fit de l'homme qu'un être animé seulement. Le souffle a été donné à toute la création alors que l'Esprit n'est donné aux derniers temps qu'aux seuls fils adoptifs de Dieu. Le souffle est temporel, l'Esprit au contraire est éternel ; le souffle ne demeure que pour quelque temps seulement, l'Esprit au contraire embrase tout l'homme de l'intérieur et de l'extérieur. Dans le souffle réside la possibilité de la mort, avec la possession de l'Esprit au contraire nous retournons à la vie.

A l'image du Verbe incarné.

Dans les chapitres XV et XVI, la polémique contre Marcion transparaît une fois de plus. Marcion avait dit que le Créateur de l'Ancien Testament avait fait l'homme aveugle-né (Jn 9) tandis que Jésus le guérit. Mais puisque l'Évangile nous dit que Notre-Seigneur prit de la salive avec la boue, Irénée voit dans ce fait une nouvelle preuve que la même main qui a formé

le premier homme du limon de la terre guérit aussi dans les derniers temps l'aveugle avec du limon. Nous ne devons donc pas chercher une autre main en dehors de celle qui forme du commencement à la fin : cette main est toujours présente dans sa création et elle la perfectionne à l'image et à la ressemblance. La différence entre le passé et le temps du salut consiste uniquement dans le fait que, dans les temps passés, on disait seulement que l'homme serait fait à l'image de Dieu, cette image, en effet, ne s'était pas encore rendue visible car le Verbe (à l'image de qui l'homme fut créé) était encore invisible. C'est pour cette raison que l'on perdait facilement au temps passé la ressemblance; mais quand le Verbe de Dieu s'est incarné alors il fit voir la véritable image, devenant lui-même ce qu'était son image et rendant la ressemblance vraie en assimilant l'homme au Père invisible par le Verbe visible.

C'est ce texte qui est le plus important pour la doctrine de l'image et de la ressemblance chez saint Irénée. *L'homme est fait à l'image de Dieu parce qu'il est fait à l'image que le Verbe devait assumer.* Le corps humain en tant qu'il est image de Dieu est donc image du corps que le Fils de Dieu devait assumer à sa naissance, de la Vierge Marie et de l'Esprit-Saint. Mais ce corps humain du Verbe divin, modèle de nos corps, n'était pas encore apparu d'une façon visible dans le passé, et pourtant l'âme pouvait se détourner, se détacher de l'Esprit divin, ne voulant pas considérer que le corps du Verbe incarné était né de l'Esprit-Saint. En s'éloignant de l'Esprit-Saint, l'homme a perdu la ressemblance de Dieu, parce que l'Esprit-Saint est la force assimilatrice à Dieu. Avec l'incarnation, au contraire, l'image et la ressemblance de Dieu est restaurée dans les hommes.

★

Essayons maintenant de rassembler les idées, assez difficiles, d'Irénée. L'homme, c'est-à-dire Adam, est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, ce qui revient à dire que l'homme a été créé d'après le modèle du Verbe incarné. Le Verbe incarné est constitué de trois parties : le corps, l'âme, l'Esprit-Saint, et

pourtant il est aussi un homme véritable, donc celui qui est formé à l'image et à la ressemblance de Dieu doit être lui aussi composé de ces trois parties : chair, âme, Esprit-Saint. L'homme véritable qui se compose de chair, d'âme et d'Esprit-Saint est l'homme parfait et l'homme vivant. L'importance de la mariologie pour l'anthropologie découle de ces réflexions.

Le premier homme a été fait par le Père avec ses mains qui sont le Verbe et l'Esprit-Saint. Ceci n'est qu'une manière différente d'exprimer la même réalité : l'homme a été créé sur le modèle du Verbe incarné. Le modèle de l'homme n'est pas un modèle mort, c'est le Fils éternel de Dieu qui coopère toujours avec le Père et l'Esprit-Saint dans la création du premier homme et qui œuvre toujours pour restaurer l'image et la ressemblance de Dieu, c'est-à-dire qu'il possédait avant sa chute un corps, image du corps que le Verbe divin devait assumer dans son incarnation, et un esprit semblable à l'Esprit-Saint qui engendrait et dirigeait le corps du Verbe incarné. Irénée devrait donc dire logiquement qu'Adam avant sa chute était un homme parfait, spirituel et vivant. Or bien au contraire, nous ne trouvons jamais dans ses écrits une telle façon de dépeindre Adam. Bien qu'Adam fût transporté au paradis par les mains de Dieu, nous devons toujours penser que pour saint Irénée le séjour au paradis n'est qu'un état préliminaire précédant la résurrection des morts et la vie incorruptible.

Pourquoi Adam avant le péché n'était-il pas un homme parfait, spirituel et vivant ? Pourquoi le séjour au paradis ne signifiait-il pas encore pour lui la vie éternelle ? Parce que le Verbe divin était encore invisible et ne s'était pas encore manifesté dans la visibilité d'un corps dirigé par l'Esprit-Saint. En d'autres termes, parce que Adam fut créé seulement « à » l'image et « à » la ressemblance de Dieu elle-même. Adam n'était pas l'image et la ressemblance de Dieu, c'est le Verbe incarné qui l'était, et c'est pour cette raison qu'Adam n'est par rapport au Christ qu'une âme vivante et raisonnable alors que le Christ est l'Esprit vivifiant.

Dans l'expression « à l'image et à la ressemblance » est donc aussi incluse pour Adam la possibilité du péché et de la mort. Lorsque saint Irénée dit qu'Adam pouvait perdre la ressemblance

parce que l'image de Dieu n'était pas encore apparue d'une façon visible, il exprime en d'autres mots le même état de choses. D'autre part, il est clair que ce n'est qu'après l'Incarnation que les fils d'Adam avaient la possibilité de devenir réellement hommes : hommes parfaits, spirituels et vivants. Cette possibilité commence dans cette vie avec la possession de l'Esprit-Saint dans nos âmes, mais elle ne s'accomplit que par la résurrection des morts quand le mortel sera absorbé par l'Immortel, c'est-à-dire notre état charnel par l'abondance de l'Esprit-Saint. Dans la gloire de notre chair ressuscitée nous serons alors réellement hommes à l'image et à la ressemblance de Dieu.

★

Sans confronter la doctrine de l'image et de la ressemblance de Dieu chez saint Irénée avec la doctrine postérieure de l'Église, qu'il soit permis toutefois, de faire une petite observation : la théologie de saint Irénée, et en premier lieu sa doctrine sur l'image et la ressemblance de Dieu, apparaît passionnément intéressante par ce que l'on pourrait appeler *une théologie du corps humain*. Il me semble que sur ce point l'Évêque de Lyon aurait encore quelque chose à enseigner à un siècle qui connaît un corps humain seul sans l'Esprit de Dieu et une âme raisonnable seule sans un corps dirigé par l'Esprit-Saint. Augurons donc que des études d'histoire de la théologie sorte une impulsion nouvelle pour traiter des problèmes qui sont d'une éternelle actualité parce que nous avons tous (ceci est d'une banalité un peu ironique) un corps avec sa sensualité, sa fragilité, son infirmité et sa mortalité. Tous, nous sommes donc intéressés à une théologie qui traiterait du corps humain non seulement sous l'aspect moral, mais aussi sous l'aspect dogmatique.

Erick Peterson.

Traduit de *La Scuola Cattolica*
par P. Franceschini.

DESTINÉE D'ISRAËL
DESTINÉE DU CHRÉTIEN

I

POURQUOI ISRAËL NOUS INTÉRESSE*

PREMIER MOTIF : L'HISTOIRE D'ISRAËL EST LA PRÉHISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Dans le diocèse du Patriarcat Latin de Jérusalem, et aussi dans certains Ordres religieux, on célèbre les fêtes des saints de l'Ancien Testament : saint Abraham, patriarche; saint Moïse, législateur et confesseur; saint Élie, prophète; saint Isaïe, prophète et martyr, etc. Ces grandes figures sont les représentants du peuple d'Israël : peuple dont l'histoire et l'existence même sont en fonction du Messie-Sauveur et de son Église. Et c'est au sein de ce peuple qu'une jeune fille, Marie, qui gardait fidèlement dans son cœur l'attente de ses pères et frères, a donné le Messie Jésus au monde.

C'est là le motif fondamental pour lequel Israël nous intéresse tant : *l'histoire de l'Israël biblique est la préhistoire de l'Église.*

Non seulement les chrétiens doivent à Israël ce qu'ils ont de

* Sauf indication contraire, le nom *Israël,* dans la présente étude, désignra le peuple de l'Ancien Testament. Pour tout ce paragraphe, voir *Supplément de La Vie Spirituelle,* nº 47, novembre 1958 : *L'âme religieuse juive de notre temps.*

plus cher, mais ils sont eux-mêmes spirituellement des enfants de ce peuple. C'est ce qu'exprime si souvent la liturgie, notamment l'oraison de la Vigile pascale, après la deuxième lecture prophétique :

> Seigneur Dieu, nous voyons briller encore de nos jours vos miracles d'autrefois. Comme jadis vous aviez manifesté votre puissance en délivrant un seul peuple de la poursuite des Égyptiens, vous assurez aujourd'hui le salut de toutes les nations dans l'eau de la nouvelle naissance.
>
> *Faites que les nations du monde entier deviennent des fils d'Abraham, et participent aux privilèges des enfants d'Israël!*

C'est aussi ce qu'exprimait le pape Pie XI au terme d'une déclaration condamnant énergiquement l'antisémitisme : « Quant à nous, nous sommes des Sémites spirituellement[1]. »

DEUXIÈME MOTIF : « TOUT ISRAËL SERA SAUVÉ[2]. »

L'histoire d'Israël n'est cependant pas, dans la perspective chrétienne, tournée seulement vers le passé.

Notre-Seigneur[3] et saint Paul[4] nous donnent une lumière pour comprendre la signification du drame actuel d'Israël étranger au Christ et à son Église, et le sens dans lequel il se dénouera. C'est une vision pleine d'espérance pour nous : car, au-delà des divisions et souffrances actuelles, nous pouvons croire[5] que « tout Israël sera sauvé », et que ce jour sera pour le monde entier une source de joie si grande, qu'elle ne pourra être comparée qu'à une résurrection d'entre les morts.

1. Discours aux dirigeants de la radiodiffusion catholique belge, le 6 septembre 1938.
2. Rm 11, 26.
3. Notamment dans Mt 23, 39.
4. Rm 9-11.
5. C'est notre opinion, ainsi que celle de plusieurs exégètes et théologiens. Mais la discussion reste ouverte sur la portée exacte, dans l'esprit de saint Paul, des expressions : « tout Israël » et « comme une résurrection d'entre les morts ».

Y a-t-il une relation entre cette espérance eschatologique et le phénomène politique et social que constitue la fondation, il y a dix ans, de l'État d'Israël ? Dieu seul le sait.

Tout ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que tout événement étant une expression de la Providence divine, l'existence de l'État d'Israël est un fait historique riche d'immenses possibilités de grâce, ainsi que de possibilités nouvelles de résistance à la grâce et de souffrance pour le Corps mystique du Christ.

L'option essentielle à laquelle le Messie Sauveur est venu acculer les hommes, les juifs d'abord, les païens ensuite :

> ... Vois! cet Enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël; il doit être un signe en butte à la contradiction... afin que se révèlent les pensées intimes d'un grand nombre [6],

se trouve posée de nouveau au peuple d'Israël rassemblé. Et le mystère de la Croix — souffrance rédemptrice et gloire, mort et résurrection — pourrait bien trouver, sur la Terre sainte, une actualisation historique nouvelle, avec l'adhésion des uns et le refus des autres.

TROISIÈME MOTIF : L'ISRAËL DE L'ANCIEN TESTAMENT EST LE TYPE DE L'HOMME RELIGIEUX.

Il y a une autre raison pour laquelle l'histoire d'Israël doit intéresser *tout homme* : c'est qu'Israël est le type [7] même de l'*homme religieux,* enfant de Dieu. Dieu, voulant sauver l'humanité de l'obscurité et du péché où elle s'était enfoncée, usa d'un procédé pédagogique : il se forma un peuple qu'il adopta comme son enfant [8], auquel il révéla progressivement des aspects

6. Lc 2, 34-35.

7. *Type :* τύπος pris dans le sens paulinien, de personne ou événement qui anticipe de façon significative, dans l'Ancien Testament, les réalités spirituelles de l'ère messianique. Cf. 1 Co 10, 1-6.

8. Cf. entre autres : Dt 4; Ez 16, 1-8.

de son mystère, et il lui donna une Loi pour l'éduquer dans la foi et la fidélité.

En formant la conscience religieuse de l'Israélite, Dieu préparait l'éducation religieuse de toute l'humanité. Nous trouvons dans la Bible toutes les démarches de la grâce de Dieu et de la liberté de l'homme ; l'histoire d'Israël est comme un miroir reflétant notre propre expérience religieuse : notre vocation personnelle, nos fidélités et nos infidélités, la miséricorde de Dieu qui ne se dément jamais, même dans nos péchés et dans les suites douloureuses qu'ils entraînent. C'est pourquoi la méditation de la Bible nous aide à mieux connaître les desseins de Dieu sur nous, à mieux nous connaître nous-mêmes, et à rectifier nos attitudes vis-à-vis de Dieu.

QUATRIÈME MOTIF : RÉPARER DES PÉCHÉS CONTRE L'AMOUR, PAR UN VÉRITABLE AMOUR FRATERNEL.

Un dernier motif, plus humain que théologique, nous invite à mieux connaître les Juifs dans leur tradition, dans leur histoire, dans leurs personnes. Durant près de vingt siècles, ils ont vécu, dispersés en groupes plus ou moins nombreux, au milieu des nations chrétiennes. Ils y ont beaucoup souffert. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail les causes de ces souffrances, ni de porter un jugement sur les torts réciproques des Juifs ou des Chrétiens. Il nous suffit de constater que cette question est très complexe[9].

Au-delà des cas particuliers de torts, allant jusqu'à la persécution, causés par les Juifs aux Chrétiens et par les Chrétiens aux Juifs dans le cours de l'histoire et jusqu'au jour présent, on peut déceler une attitude fondamentale de l'esprit et du cœur humains : *une déviation du sens religieux vers un fanatisme exclusiviste et orgueilleux.*

9. Les motifs religieux, sociologiques, mythiques même, se mêlent, et les attitudes des uns conditionnent celles des autres, créant ainsi une chaîne sans fin de rancunes réciproques.

Si, jusqu'à présent, les Juifs ont été plus souvent les victimes que les persécuteurs, il semble, du moins du point de vue sociologique, que cela soit dû au fait qu'ils étaient de faibles minorités dans des pays à majorité non juive. Nous disons à dessein « majorité non juive » et non « majorité chrétienne », car très souvent, et parfois dans les cas les plus tragiques (comme celui de l'extermination par Hitler de six millions de Juifs), c'est dans la mesure où un peuple ou ses dirigeants, quoique nominalement chrétiens, s'étaient éloignés de l'esprit et de la vie de l'Église, que de telles haines et catastrophes ont été possibles [10].

A la base de cet orgueil exclusiviste il y a souvent une profonde ignorance : chez les Chrétiens de tout ce qui concerne les Juifs, et chez les Juifs des réalités les plus élémentaires concernant les Chrétiens et l'Église. A cette ignorance s'ajoutent des préjugés tenaces, qui dégénèrent parfois en mythes, et qui ont entraîné beaucoup de conséquences tragiques.

Dans le monde chrétien d'aujourd'hui se manifeste un désir croissant de prendre davantage conscience des exigences de vérité et d'amour de l'Évangile, condition préalable à l'unité totale et sans faille de tous les hommes dans l'Église *catholique*.

A cet égard, ce n'est pas à nous d'examiner la conscience des autres, mais d'oser regarder en face les péchés commis par nos frères chrétiens, et par nous-mêmes, à l'égard de nos frères aînés juifs, contre l'esprit de l'Évangile, par orgueil, mépris, haine ou indifférence; et de prendre conscience de notre devoir de contribuer à les réparer.

C'est là un motif de plus de chercher à connaître Israël et les juifs en ce qu'ils ont de plus profond : afin que de la connaissance jaillisse un amour véritablement *catholique*, seul capable de réparer les péchés contre l'amour, et d'élever le mur le plus solide contre leur retour.

10. En témoignent les condamnations portées contre l'esprit et les méthodes de Hitler, notamment l'encyclique de Pie XI : *Mit Brennender Sorge*, du 14 mars 1937, et de nombreuses déclarations d'évêques allemands, français, hollandais et croates.

II

LE MYSTÈRE DE LA DESTINÉE D'ISRAËL

Le groupe des livres bibliques de la rédaction dite « deutéronomique » (Josué, Juges, Samuel, Rois) nous présente l'histoire d'Israël à travers la méditation de Juifs pieux, attentifs à reconnaître la main de Dieu dans les événements.

Dans cette perspective, l'itinéraire religieux d'Israël apparaît comme une succession de cycles à quatre temps, cycles identiques dans leur sructure :

1er temps : choix d'amour gratuit de Dieu ; alliance ;
2e — : infidélité d'une partie représentative du peuple aux exigences de cette alliance ;
3e — : châtiment de Dieu ;
4e — : repentir du peuple infidèle, suivi du pardon de Dieu qui comble son peuple, de nouveau, de ses bienfaits.

Ce schéma est particulièrement frappant dans le livre des Juges.

Comme exemple, examinons Juges 3, 7-11.

1er temps (sous-entendu) : Dieu a introduit son peuple dans la Terre promise, par amour gratuit ;

2e temps : « Les Israélites firent ce qui déplaît au Seigneur... » (v. 7) ;

3e temps : « Alors la colère du Seigneur s'enflamma contre Israël, et... » (v. 8) ;

4e temps : « Les Israélites crièrent vers le Seigneur, et Dieu suscita aux Israélites un Sauveur... » (vv. 9-11).

Et, au verset 12, un nouveau cycle recommence.

Ce cycle à quatre temps correspond au schéma des relations entre Dieu et chaque homme appelé à connaître son Créateur et Sauveur et à devenir son enfant.

Selon cette vue historique, Israël n'est qu'une illustration particulière, sur le plan social, de l'expérience religieuse ordinaire.

Mais c'est un cas tout à fait spécial, car Israël est un archétype[11] : il est le peuple *de Dieu,* et son histoire est l'Histoire sainte.

Nous allons étudier successivement chacun des temps de ce cycle, en prenant comme exemples quelques textes bibliques caractéristiques.

1er TEMPS : CHOIX D'AMOUR GRATUIT; ALLIANCE.

Tout commence par un don de Dieu. Le premier don prend la forme d'un appel, une *vocation,* une élection ou choix d'amour. Il exige un *consentement libre*, à la suite de quoi il est solennellement scellé par une *alliance*, ou contrat bilatéral entre Dieu et celui qu'il choisit. Le texte caractéristique est le récit de l'Alliance de Dieu avec les enfants d'Israël qu'il constitue en peuple, son peuple particulier, au mont Sinaï, par l'intermédiaire de Moïse[12]. Dans cette vocation nous distinguerons trois aspects : le choix, la séparation, le service.

1. *Vocation, ou choix d'amour gratuit.*

> Si vous m'obéissez et respectez mon alliance, *je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples* : car toute la terre est mon domaine[13].

Pourquoi ce choix ? Israël n'avait rien pour attirer ou mériter cet amour de prédilection de Dieu[14]. La seule réponse aux « pourquoi ? » que nous pouvons adresser à Dieu est que tel est son bon plaisir, son dessein d'amour. Toute la terre appartient à Dieu, Créateur et Père, mais il a voulu qu'un peuple, Israël, lui appartienne à un titre particulier. Cependant, bien que nous ne puissions discerner d'autre cause à l'élection d'Israël que l'a-

11. Cf. note 7.
12. Ex 19, 1-8; 24, 1-8.
13. Ex 19, 5.
14. Cf. Ez 16, 3.

mour gratuit de Dieu, nous verrons plus loin que ce choix est en vue d'un but précis.

2. *Séparation d'Israël : vocation à la sainteté.*

> Je vous tiendrai pour... une *nation consacrée* [15].

Ayant choisi Israël pour être son peuple particulier, Dieu le sépare des autres peuples. Le « saint » (selon l'étymologie primitive) est celui qui est séparé du profane pour appartenir à Dieu seul, et être consacré à son service exclusif. Dieu est le saint par excellence, le seul vrai saint : et il appelle son peuple, et, derrière lui, à travers les siècles, tous les hommes qui entendent sa voix, à lui ressembler :

> Car c'est moi, le Seigneur, qui suis votre Dieu. Vous vous êtes sanctifiés et vous êtes devenus saints, car je suis saint... vous serez donc saints parce que je suis saint [16].

Cette exigence de séparation, de sainteté, d'appartenance à Dieu seul, est exprimée dans la Bible par une parole très forte, qui peut étonner quand on l'entend pour la première fois :

> Le Seigneur ton Dieu est un feu dévorant, un Dieu jaloux [17].

Dieu veut que le peuple qu'il a choisi, ses serviteurs et ses enfants, lui appartiennent sans réserve ni partage : il veut qu'ils se tournent vers lui avec leur intelligence, leur cœur et tout leur être, pour le connaître, l'aimer et le servir. Bien qu'Israël continue à vivre *au milieu* des nations, Dieu l'appelle, en vertu de l'Alliance du Sinaï, à vivre *séparé d'elles,* pour lui seul. C'est une exigence difficile à réaliser, Israël étant un peuple à peine formé, composé d'hommes profondément imprégnés des croyances et coutumes idolâtriques des nations d'où ils ont été tirés. C'est pourquoi Dieu, par le ministère de Moïse, lui donna *la Loi aux 613 préceptes,* pour lui servir de pédagogue sévère [18]

15. Ex 19, 6.
16. Lv 11, 44-45.
17. Dt 4, 24.
18. Cf. Ga 3, 24.

jusqu'au jour où le Messie Jésus viendra appeler l'humanité à une justice supérieure et à une *loi de liberté* qui se résume dans l'amour [19].

3. *En vue d'un service sacerdotal.*

Mais en vue de quoi Dieu traite-t-il ainsi Israël d'une façon tellement privilégiée ? « Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres [20]... »

Tout don de Dieu est en vue d'un service : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement [21] ! »

La vocation, l'élection particulière d'Israël était en vue du service sacerdotal que ce peuple devait accomplir au milieu des nations.

Le prêtre est essentiellement *un médiateur* : quelqu'un qui a reçu de Dieu le pouvoir et la mission d'établir une communion entre Dieu et les hommes. Sa médiation a un double aspect : *médiation descendante*, par laquelle le prêtre est comme un canal [22] à travers lequel la grâce de Dieu passe pour être donnée aux hommes ; et *médiation ascendante* par laquelle il ramasse, pour ainsi dire, dans son cœur et dans ses mains, la prière, la souffrance, l'espérance, la louange des hommes, pour les offrir à Dieu en sacrifice.

Israël devait être un « royaume de prêtres » : c'est-à-dire que Dieu lui avait confié une fonction de médiateur entre lui-même et les autres nations.

19. Mt 22, 34-40; Jn 4, 21-24. Dans le premier de ces deux passages, Jésus cite deux commandements de l'Ancien Testament (Dt 6, 5 et Lv 19, 18). Mais la perspective change : ce ne sont plus des commandements particuliers de la loi de Dieu, ils deviennent ici la Loi nouvelle elle-même, qui contient tous les commandements, et dans laquelle tout l'Ancien Testament trouve son achèvement (cf. ici : Mt 22, 40; Jn 13, 34; Rm 13, 8-10; Ga 5, 14).

20. Ex 19, 6.

21. Mt, 10, 8.

22. L'image est imparfaite, car ce serait un canal intelligent et doué d'une volonté libre.

Ce n'est pas que le peuple de Dieu eût conscience, à l'époque de l'Alliance du Sinaï, de cette fonction sacerdotale d'intercession pour les nations. C'est seulement durant l'Exil, quand ses structures politiques eurent disparu, qu'Israël découvrit sa mission universelle de présenter la vérité aux nations : témoin le livre de Jonas, écrit vers le V[e] siècle avant le Christ. Mais l'Écriture[23] et l'Église[24] nous enseignent qu'il n'est pas nécessaire, pour accomplir une fonction sacrée, d'en avoir la claire conscience.

La *médiation descendante* d'Israël devait consister à donner à tous les peuples la connaissance du seul vrai Dieu, dont il avait reçu lui-même la révélation progressive[25], et, quand l'heure fixée par Dieu serait venue, à donner au monde le Messie Sauveur. Et, par sa *médiation ascendante*, Israël devait offrir à Dieu, par le culte saint du Temple, l'hommage, la prière, l'imploration, qui lui étaient dus de la part de tous les hommes, qui ne savaient pas encore se tourner eux-mêmes vers Dieu.

Ce service sacerdotal était ce pour quoi Dieu avait choisi son peuple avec tant d'amour, et la raison d'être des privilèges dont il l'avait comblé.

4. *Consentement solennel du peuple, et conclusion de l'Alliance.*

Ayant entendu Moïse leur exposer tout ce que Dieu lui avait prescrit sur la montagne,

> le peuple entier, d'un commun accord, répondit : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le mettrons en pratique[26]. »

Alors Moïse scella l'Alliance par le rite du sacrifice et de l'aspersion du sang des victimes :

> Moïse... bâtit un autel au bas de la montagne... puis il donna mission à de jeunes Israélites d'offrir des holocaustes et d'immo-

23. Jn 11, 45-52.
24. Comme conséquence de la notion catholique de l'inspiration scripturaire.
25. Gn 12, 1 ss.; Ex 3, 1 ss.
26. Ex 19, 8.

LA VIE SPIRITUELLE

est la revue qui convient à tous,
prêtres et laïcs,
religieux et religieuses.

Aidez-nous à étendre son rayonnement.

Envoyez-nous les adresses des personnes susceptibles d'être intéressées par la revue. Nous nous ferons un plaisir de leur en offrir plusieurs numéros de votre part si vous le désirez.

★

Si quatre adresses vous demandent trop de travail, n'hésitez pas à nous en envoyer une seule...

Et merci à tous ceux qui nous ont déjà répondu.

Nom : .....

Adresse : .....

De la part de : .....

Le livre le plus complet sur la prière chrétienne

dans la collection PROBLÈMES DE LA RELIGIEUSE D'AUJOURD'HUI

LA PRIÈRE

Un volume, 332 pp. A paraître en juin ..... **900** fr.

PRÉFACE (Albert Plé, o. p.)

PREMIÈRE PARTIE : **SOURCES**

CHAPITRE I : La prière de l'Ancien au Nouveau Testament (H. HAMMAN, o.f.m.).

— II : La prière dans le christianisme primitif (Mgr L. CERFAUX).

DEUXIÈME PARTIE : **LES PRINCIPES**

— III : Esquisse d'une théologie de la prière (FRANÇOIS LEPARGNEUR, o.p.).

— IV : La prière chrétienne (LOUIS COGNET).

— V : Les conditions de vie favorables à la prière (PIE-RAYMOND RÉGAMEY, o.p.).

— VI : Prière des religieuses et droit canonique (GÉRARD FRANSEN).

— VII : Directives actuelles de la Sacrée Congrégation des Religieux concernant la prière des religieuses (R. P. ÉLIO GAMBARI, Montfortain).

TROISIÈME PARTIE : **LA PRIÈRE COMMUNE**

— VIII : L'importance de la vie liturgique pour la prière de la religieuse (Dom OLIVIER ROUSSEAU).

— IX : Formation religieuse à la prière liturgique de l'Office (MARIE-EPHREM, o.f.m.).

— X : Les différentes formes de la prière chorale actuellement en usage (A.-M. ROGUET, o.p.).

QUATRIÈME PARTIE : **L'ORAISON**

— XI : Les principes de l'oraison (ÉLIE DE JÉSUS-MARIE, o.c.d.).

— XII : L'initiation à la pratique de l'oraison dans la vie religieuse (M. OLPHE-GALLIARD, s.j.).

— XIII : Problèmes actuels dans la formation des novices à l'oraison (Mère MARIE-ALFRED, Auxiliatrice du Purgatoire).

CINQUIÈME PARTIE : **PRIÈRE ET APOSTOLAT**

— XIV : Enrichissements réciproques et unité de la vie de prière et de la vie apostolique (A. DELCHARD, s.j.).

— XV : Conflit entre prière et apostolat (Mère MARIE-PAUL, Dominicaine d'Étrépagny).

(Voir bulletin de souscription au dos.)

AUX ÉDITIONS DU CERF

Rappels :

Collection
PROBLÈMES DE LA RELIGIEUSE D'AUJOURD'HUI

(hors commerce)

Directoire des supérieures
Le discernement des vocations de religieuses
L'obéissance — La pauvreté — La chasteté
Directoire des prêtres chargés de religieuses
La vie commune — L'apostolat

Avez-vous demandé à votre libraire habituel les conditions de souscription concernant

LA BIBLE DE JÉRUSALEM

Grand format

sans illustrations

qui va paraître aux Éditions du Cerf ?

ler au Seigneur de jeunes taureaux en sacrifices de communion. Moïse recueillit la moitié du sang et la mit dans des bassins, et il projeta l'autre moitié contre l'autel. Il prit le livre de l'Alliance et en fit la lecture au peuple qui déclara : « Tout ce qu'a dit le Seigneur, nous le mettrons en pratique et nous y obéirons. » Moïse, ayant alors pris le sang, le projeta sur le peuple et dit : « Ceci est le sang de l'Alliance que le Seigneur a conclue avec vous moyennant toutes ces clauses[27].

Conclusion : élection d'Israël, élection du chrétien.

Dieu, voulant sauver les hommes qui s'étaient exclus de son amour par le péché, a choisi un peuple, Israël, pour être l'instrument de ce salut. Il sépara Israël des autres peuples par une loi aux prescriptions exigeantes, et conclut avec lui une Alliance, c'est-à-dire un contrat bilatéral :

... si vous m'obéissez et respectez mon Alliance — je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples[28]...

Après le consentement du peuple, cette Alliance fut scellée solennellement par un sacrifice et par l'aspersion du sang des victimes sur l'autel et sur le peuple.

Israël était ainsi introduit dans une relation unique, privilégiée, avec Dieu, et investi d'une fonction sacerdotale au bénéfice de tous les peuples, en vue de l'avènement du Messie.

La valeur typique, d'exemple, de l'élection d'Israël pour tout chrétien, ressort de la théologie du baptême. Le caractère baptismal est le sceau indélébile dont Dieu a marqué son enfant. Comme pour Israël, le choix de Dieu consiste en ceci :

— Le baptisé a été *choisi* par Dieu, *appelé*, aimé d'un amour de prédilection, par pure bonté divine, sans aucun mérite de sa part :

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, non! C'est moi qui vous ai choisis[29]...

27. Ex 24, 4-8.
28. Ex 19, 5.
29. Jn 15, 16.

— Il a été *séparé* des autres hommes, tout en continuant à vivre parmi eux : il est dans le monde sans être du monde[30] : c'est l'exigence de sainteté, d'appartenance totale au Dieu jaloux, sans se laisser tenter par les séductions terrestres qui cherchent à diviser son cœur :

> Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon[31],

Mammon étant tout ce qui voudrait nous séparer de l'amour et du service exclusifs de Dieu. Et la parole de Jésus fait écho à l'appel de sainteté du Lévitique :

> Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait[32]!

— Les grâces de vie divine dont le chrétien a été comblé, et dont les sacrements continuent à le nourrir, sont *en vue d'un service* « *sacerdotal* » au sein de l'Église.

L'Église est l'Israël de la nouvelle Alliance, dont la première était la préparation, la figure : elle est le « véritable Israël », selon l'expression des Pères. Rendant présent et efficace dans tous les lieux et à travers tous les temps le sacerdoce universel du Messie Jésus, l'Église-Corps du Christ est le véritable « royaume de prêtres » dont l'ancien Israël était le « type »[33]. Saint Pierre le rappelle aux chrétiens, en leur appliquant presque textuellement les paroles de Dieu à son peuple au mont Sinaï, étudiées plus haut :

> Vous-mêmes, comme pierres vivantes, prêtez-vous à l'édification d'un édifice spirituel, *pour un sacerdoce saint,* en vue d'offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ... *Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple*

30. Cf. Jn 17, 14 ss.
31. Mt 6, 24.
32. Mt 5, 48.
33. Cf. note 7.

acquis, pour annoncer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière[34]...

Ce « sacerdoce » des fidèles, pour la louange de Dieu et le salut des hommes, le pouvoir qu'a reçu chaque baptisé de prolonger, pour ainsi dire, dans l'espace et le temps, la vertu rédemptrice de la Passion et du Sang de Jésus[35], n'acquiert son efficacité qu'en dépendance du sacerdoce sacramentel du prêtre.

Ce mystère de l'élection divine, qui se traduit par *la vocation,* est manifesté au degré suprême dans le cas de la *consécration religieuse,* qui est la consécration baptismale poussée à ses conséquences extrêmes.

2e TEMPS : LE PÉCHÉ.

A ce choix d'amour de Dieu, sanctionné par une Alliance comportant des obligations bilatérales, le peuple d'Israël, dans une fraction importante de sa masse, ou bien dans les personnes de ses dirigeants politiques ou spirituels, a bien souvent été infidèle.

Nous étudierons ici trois péchés caractéristiques, qui ont aussi une valeur typique particulière, l'homme religieux de tous les temps y succombant facilement :

a) *l'idolâtrie,* ou le refus de se soumettre à un Dieu transcendant, pour adorer un dieu à la mesure de l'homme ;

b) *le manque de confiance* : compter plus sur les moyens humains que sur le secours de Dieu ;

c) *le murmure* : préférer les nourritures terrestres à la volonté de Dieu, et se plaindre d'en être privé.

34. 1 P 2, 5-10.

35. « ... je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Église » (Col 1, 24).

1. *Le péché d'idolâtrie.*

Texte type proposé : le veau d'or (Ex 32).

Moïse était encore sur la montagne, recevant de Dieu les nombreuses prescriptions de la loi à laquelle les enfants d'Israël avaient promis depuis si peu de temps d'obéir fidèlement; et voici qu'ils tombent déjà dans le plus grave des péchés : celui d'idolâtrie.

Le texte biblique permet de comprendre le motif de cet étonnant retournement :

> Le peuple, voyant que Moïse tardait à redescendre de la montagne, s'attroupa autour d'Aaron et lui dit : ! Allons! *Fais-nous un dieu qui marche à notre tête,* car ce Moïse, l'homme qui nous a fait monter d'Égypte, nous ignorons ce qu'il lui est advenu [36].

Le péché qui est à l'origine de cet acte d'idolâtrie, est *l'impatience à l'égard de Dieu.* Moïse parle avec Dieu sur la montagne... il tarde à descendre... le peuple est las d'attendre... et puis il se souvient avec effroi des manifestations de tonnerre et de feu qui avaient accompagné la montée de Moïse à la rencontre de Dieu [37]... il redoute le message que ce Dieu saint et terrible va lui envoyer... N'oublions pas que les enfants d'Israël, comme il a été dit plus haut (pp. 602-603) étaient encore imprégnés des croyances et coutumes idolâtriques des peuples d'où ils avaient été tirés, et de celles parmi lesquels ils vivaient.

Alors, les enfants d'Israël s'attroupent autour d'Aaron, le frère de Moïse, que ce dernier avait constitué leur chef durant son absence : « Allons! Fais-nous un dieu qui marche à notre tête! », un dieu à notre mesure, qui soit le produit de nos mains, qui ne risque pas de nous faire des surprises... c'est tellement plus rassurant!

Le péché d'idolâtrie du Sinaï eut pour racine le refus d'adorer et de se soumettre à un Dieu transcendant, dont la Sagesse dépasse la raison humaine, et dont les exigences peuvent paraître folie.

36. Ex 32, 1.
37. Ex 19, 9-25; 24, 12-18.

2. *Le manque de confiance.*

Après l'idolâtrie, c'est le péché le plus grave du peuple de Dieu.

Dieu avait choisi Israël pour être son peuple particulier parmi tous les peuples. Alors que les autres peuples sont gouvernés par des rois, qui les mènent vers la victoire dans leurs guerres, Israël n'avait pas d'autre roi que Dieu, de qui, seul, dépendait son salut :

> Si vous vous conduisez selon mes lois... j'établirai ma demeure au milieu de vous... je serai votre Dieu et vous serez pour moi un peuple. C'est moi, le Seigneur votre Dieu, qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte pour que vous n'en fussiez plus les serviteurs; j'ai brisé les barres de votre joug, et je vous ai fait marcher la tête haute[38].

La grande vertu que Dieu exige de ses enfants est la foi-confiance, ou espérance.

Cependant, l'histoire d'Israël est remplie de péchés contre cette vertu essentielle. En voici deux exemples typiques, derrière lesquels nous pourrons voir un comportement général de l'homme devant Dieu.

Dans le premier livre de Samuel, au chapitre VIII, nous lisons le récit du peuple qui demande un roi. La situation d'Israël est critique : le sanctuaire de l'Arche d'Alliance à Silo a été détruit, et l'unité du peuple est menacée en face du péril philistin qui grandit. Le peuple ne voit pas d'autre salut que de demander au prophète Samuel d'établir sur lui un roi :

> Tous les anciens d'Israël se réunirent et lui dirent (à Samuel) : « Tu es devenu vieux, et tes fils ne suivent pas ton exemple. Eh bien! Établis-nous un roi pour qu'il nous régisse, *comme les autres nations*[39]. »

38. Lv 26, 11-13.
39. 1 S 8, 5.

Le péché d'Israël est d'oublier qu'il n'est pas un peuple comme les autres, mais le peuple de Dieu, choisi par son amour jaloux. Dieu est le seul Roi d'Israël, et c'est de lui que le peuple doit attendre qu'il suscite les chefs que les circonstances exigent, comme il faisait au temps des Juges. Parce qu'il manque de confiance en Dieu, le peuple le rejette comme son Roi :

> Le Seigneur dit à Samuel : « Satisfais à tout ce que dit le peuple, car ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, *c'est moi qu'ils ont rejeté, ne voulant pas que je règne sur eux*[40]... »

Le deuxième exemple est celui du roi Achaz de Juda, rapporté au chapitre VII du livre d'Isaïe.

Le royaume de Juda était menacé par les armées du puissant roi d'Aram, allié aux Samaritains. En vain le prophète Isaïe, envoyé par Dieu, tente-t-il de calmer la frayeur du roi Achaz et de l'inviter à faire confiance à Dieu seul :

> Attention, *ne te trouble pas, ne crains pas,* que ton cœur ne faiblisse pas à cause de ces deux bouts de tisons fumants, parce que Aram, Ephraïm et le fils de Remalyahu ont résolu ta perte en disant : « Montons contre Juda pour l'épouvanter et nous en emparer, et nous y ferons roi le fils de Tabéel. » Ainsi parle le Seigneur Dieu : « Cela ne tiendra pas, cela ne sera pas... *Mais si vous ne croyez pas en moi, vous ne tiendrez pas*[41]. »

C'est toujours la foi-espérance que Dieu exige d'Achaz et de son peuple; c'est la confiance en Dieu, fondée sur l'élection : Dieu a choisi Israël, il est *son* Dieu, lui seul peut le sauver.

Mais pour un roi qui a la responsabilité de défendre son pays contre une invasion qui menace, se confier en Dieu seul est une position inconfortable : une solide alliance avec un voisin puissant semble une garantie beaucoup plus sûre. Et Achaz, n'étant pas un roi pieux, n'hésita pas à faire appel au secours du roi d'Assyrie : ce fut là son péché dans les circonstances présentes.

40. 1 S 8, 7.
41. Is 7, 4-9.

3. *Le murmure.*

La période de la marche dans le désert, qui suit la délivrance des enfants d'Israël de la servitude d'Égypte, est remplie de récits des murmures du peuple contre les épreuves qu'il doit subir.

Moïse avait pu, grâce à de nombreux prodiges, arracher les Hébreux à l'esclavage du Pharaon, qui était d'une extrême dureté; il les avait conduits miraculeusement jusqu'au désert, terre de liberté. Pour nourrir ses enfants, Dieu envoyait du ciel une nourriture mystérieuse. Et voici que le peuple se plaint. Le désert est monotone, la nourriture manque de variété :

> Le ramassis de gens qui s'était mêlé au peuple fut saisi de fringale. Les enfants d'Israël eux-mêmes recommencèrent à pleurer en disant : « Qui nous donnera de la viande à manger ? Ah! quel souvenir! Le poisson que nous mangions pour rien en Égypte, les concombres, le melon, les laitues, les oignons et l'ail! Maintenant nous dépérissons, privés de tout; nos yeux ne voient plus que de la manne[42]! »

Devant les difficultés nouvelles, ils se souviennent des commodités d'autrefois, mais ils oublient les terribles souffrances dont elles étaient la contrepartie, et dont ils sont maintenant délivrés.

Le murmure est un péché contre la charité, car il oublie les bienfaits de Dieu ; au lieu de le remercier, on se révolte contre sa Providence.

Conclusion : tentation d'Israël, tentation du chrétien.

Le péché d'Israël, qu'il soit idolâtrie, manque de confiance en Dieu ou murmure contre sa Providence, est toujours une transgression de l'Alliance, l'oubli ou une révolte contre sa voca-

42. Nb 11, 4-6.

tion particulière de peuple de Dieu, donc un péché directement contre Dieu et sa Miséricorde :

> Regardez le roc d'où vous fûtes taillés,
> la tranchée d'où vous êtes issus.
> Regardez Abraham votre père
> et Sara qui vous a enfantés.
> Car il était seul quand je l'ai appelé,
> mais je l'ai béni et multiplié [43].

Le tentation permanente d'Israël a été de vouloir *être un peuple comme les autres peuples,* au mépris de l'amour dont Dieu l'avait comblé, et de la fonction sacerdotale dont il l'avait honoré : et par là son péché était en même temps un péché contre l'humanité qui attendait de lui le salut.

Le parallèle entre le péché d'Israël et le péché du baptisé — et à plus forte raison du consacré religieux — est évident.

Il faudrait redire ce qui a été écrit p. 606. La tentation permanente du chrétien est de vouloir être comme les autres hommes, et de mettre son espérance dans des moyens humains et mondains, au prix d'infidélités à l'esprit de l'Évangile. Il oublie alors qu'il est enfant de Dieu, marqué du sceau de l'appartenance exclusive de Dieu, voué à une sagesse qui n'est pas celle du monde, mais celle des Béatitudes et de la Croix, qui ne peut qu'apparaître comme folie ou scandale aux yeux des hommes qui ne vivent pas de sa foi [44].

3e TEMPS : LE CHATIMENT.

Le châtiment est une exigence de la justice. Pour Dieu, c'est aussi une exigence de l'amour. Dieu châtie pour corriger, et ses punitions ont une valeur pédagogique. Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance [45], c'est-à-dire intelligent et libre.

43. Is 51, 1-2.
44. Mt 5, 1-12; cf. 1 Co 1-2.
45. Gn 1, 26.

Ce qu'il a une fois donné, il ne l'ôtera pas[46] : il ne violentera pas la liberté dont il a doté sa créature.

Le châtiment de Dieu consiste en ceci : *il respecte jusqu'au bout le libre choix que l'homme fait en péchant* : ainsi le pécheur apprend, dans les conséquences mêmes de son acte mauvais, à en reconnaître la malice, et à trouver le chemin de la conversion.

Le châtiment de l'idolâtrie, c'est que l'idolâtre n'aura d'autre Dieu pour le sauver que le morceau de bois ou de métal devant lequel il se prosterne :

> Notre Dieu est au ciel et sur la terre,
> tout ce qui lui plaît, il le fait.
> Leurs idoles ne sont qu'or et argent,
> œuvres des mains de l'homme.
> Elles ont une bouche et ne parlent pas,
> elles ont des yeux et ne voient pas,
> elles ont des oreilles et n'entendent pas,
> elles ont un nez et ne sentent pas.
> Elles ont des mains mais elles ne touchent point,
> elles ont des pieds mais elles ne marchent point!
> Aucun murmure ne sort de leur gosier.
> *Ils leur ressemblent, ceux qui les firent,*
> *ceux qui mettent en elles leur confiance*[47]!

Le peuple rejette-t-il la royauté de Dieu et demande-t-il un roi comme les autres nations? Soit! Dieu lui accordera ce qu'il demande; mais les enfants d'Israël apprendront à leurs dépens ce qu'il en coûte d'avoir un roi : les servitudes pour leurs fils et leurs filles, les lourds prélèvements, à titre d'impôts, sur leurs terres, leurs produits, leurs bêtes et leurs serviteurs; et même le service de leurs propres personnes[48].

Le roi Achaz méprise-t-il le secours de Dieu, et croit-il plus sûr de s'allier au puissant roi d'Assyrie? Eh bien! Ce dernier viendra en effet combattre son ennemi; mais il ne se contentera pas de délivrer Juda : avec son armée semblable à une marée

46. Rm 11, 29 : « Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. »
47. Ps 115, 3-8.
48. 1 S 8, 10-22.

montante venant du grand fleuve Euphrate, il envahira à son tour le pays qu'il était venu protéger :

> Parce que ce peuple refuse les eaux de Siloé [49]
> qui coulent paisiblement,
> qui coulent devant Raçon et le fils de Remalyahu [50] :
> le Seigneur fera monter contre vous
> les eaux puissantes et profondes du Fleuve
> (le roi d'Assur et toute sa gloire),
> il débordera de son lit et franchira toutes ses berges;
> il inondera Juda, submergera, se déversera [51]...

Et comment Dieu répond-il aux murmures de ses enfants qui réclament de la viande dans le désert ?

> Sanctifiez-vous pour demain, et vous mangerez de la viande, puisque vous avez pleuré aux oreilles de Dieu en disant : « Qui nous donnera de la viande à manger? Nous étions heureux en Égypte! » *Eh bien! Le Seigneur vous donnera de la viande à manger. Vous n'en mangerez pas un jour seulement, ou deux, ou cinq, ou dix ou vingt, mais bien tout un mois, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines et vous soit en dégoût* [52]...

C'est à propos du châtiment que Dieu inflige à ceux qu'il aime pour les corriger et les sauver, que la parole déjà rappelée du Deutéronome et de l'Exode prend un relief impressionnant : « Le Seigneur ton Dieu est un feu dévorant, un dieu jaloux [53]. »

De tous les thèmes symboliques sous lesquels la Bible représente l'amour de Dieu pour son peuple (et, au-delà d'Israël, pour tous les hommes objets de sa complaisance, dont Israël est l'archétype), le plus profond est celui des fiançailles et du mariage, qui trouve son expression la plus réaliste dans le chapitre XVI d'Ézéchiel.

Dieu est l'Époux, et son peuple est la bien-aimée. Elle n'avait

49. Qui symbolisent la protection divine, sur laquelle la foi doit se reposer.
50. Les rois d'Aram et de Samarie.
51. Is 8, 6-8.
52. Nb 11, 18-20.
53. Dt 4, 24.

rien pour attirer l'attention : elle n'était qu'un enfant trouvé, et de vile extraction. Mais le Bien-Aimé a jeté sur elle son regard, il l'a élevée et l'a aimée; après l'avoir comblée de ses bienfaits, il l'a prise pour épouse. Mais elle a abusé de sa beauté pour abandonner son Époux, et se prostituer avec des idoles, et se livrer, comme à des amants, aux rois étrangers avec lesquels elle contractait alliance. Alors, pour la châtier, Dieu agit toujours de la même façon. Elle a choisi ses amants ? Eh bien! Dieu la livrera entre leurs mains :

> Je te livrerai à la fureur et à la jalousie, je te livrerai entre leurs mains, ils nivelleront ton tertre et démoliront les hauteurs, ils t'arracheront tes vêtements et te prendront tes bijoux; ils te laisseront toute nue. Puis ils exciteront la foule contre toi, on te lapidera, on te percera à coups d'épée, on mettra le feu à tes maisons et on fera justice de toi [54]...

Si l'on veut percevoir les accents les plus terribles de la « colère de Dieu » se déchaînant sur celle qu'il aime, qu'on lise les *Lamentations* ; à travers les imprécations contre Jérusalem infidèle, on y voit percer déjà l'humble confession et l'espérance.

L'usage que fait la liturgie de ces poèmes [55] nous permet d'entrevoir une dimension nouvelle, la plus profonde, du châtiment de Dieu. Une mystérieuse compensation, dont le principe est l'amour, permet à la Justice divine d'emprunter une balance qui n'est pas semblable à celles de la terre.

La « Fille de Sion », ce n'est pas seulement le peuple de Dieu infidèle, ce ne sont pas seulement les enfants de Dieu pécheurs. C'est aussi la Vierge immaculée, la Sainte d'Israël dans le mystère de sa Compassion :

> A quoi te comparer ? A quoi te dire semblable, fille de Jérusalem ? Qui pourra te sauver et consoler, vierge fille de Sion ?

54. Ez 16, 38-41.

55. C'est le même Esprit-Saint qui inspire l'Écriture et anime l'Église. L'Église peut donc utiliser avec liberté les textes sacrés dans sa prière lyrique qu'est la liturgie. Du choix de ces textes et de leur rapprochement peut jaillir, pour le chrétien qui prie, de nouvelles lumières sur le Mystère.

Car il est grand comme la mer, ton brisement; qui va te guérir [56] ?

Depuis la mort de Jésus sur la Croix [57], nous ne pouvons plus conclure de la souffrance à la culpabilité de celui qui la subit, car

... c'était *nos* souffrances qu'il supportait,
et *nos* douleurs dont il était accablé.
Et nous autres, nous l'estimions châtié,
frappé par Dieu et humilié.
Il a été transpercé à cause de *nos* péchés,
écrasé à cause de *nos* crimes.
Le châtiment qui nous rend la paix est sur lui
et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris [58]...

C'est pourquoi nous ne pouvons pas, sans manquer d'intelligence dans le mystère de la Croix, et sans pécher contre l'esprit de l'Évangile, tenter de lever le voile de mystère qui couvre les souffrances séculaires des Juifs dans le monde depuis la mort de Jésus, et prétendre établir une relation d'effet à cause entre ces souffrances et un châtiment divin.

Saint Paul parle bien d'un retranchement provisoire d'Israël du tronc de l'Olivier de Dieu [59]; et Jésus, en pleurant sur l'aveuglement et la dureté de cœur de Jérusalem, annonce qu'ils vivront jusqu'au jour du repentir et du pardon, sans la Présence et la Lumière de l'Emmanuel qu'ils n'ont pas su accueillir [60]. Nous ne pouvons affirmer davantage; et nous n'avons aucune lumière nous permettant de juger des responsabilités particulières, ni d'interpréter l'histoire en fonction des jugements secrets de Dieu.

Ici encore, comme dans les chapitres précédents, les voies par lesquelles Dieu *nous* conduit sont reflétées dans les destinées

56. Lm 2, 13.
57. Déjà le livre de Job avait posé le problème de la souffrance du juste, auquel l'Évangile apporte la réponse.
58. Is 53, 4-5.
59. Rm 11.
60. Mt 23, 37-39.

d'Israël. Pour comprendre, et accepter, le châtiment de Dieu dans notre vie, nous n'avons qu'à méditer, à la lumière de ce qui précède, sur ce troisième temps du cycle de l'histoire d'Israël.

4e ET 5e TEMPS : REPENTIR, PARDON ET NOUVELLE EFFUSION DE LA MISÉRICORDE DIVINE.

Quand le peuple se repent, Dieu le pardonne. Mais Dieu a beau pardonner, Israël recommence toujours à pécher. L'Alliance était un contrat bilatéral :

> *Si vous m'obéissez et respectez mon Alliance,* je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples[61]...

L'infidélité et la désobéissance des enfants d'Israël étaient devenues si grandes, qu'ils ont rendu caduque l'Alliance : « Cette Alliance — mon Alliance! — c'est eux qui l'ont rompue[62]... »

Mais Dieu est fidèle dans ses appels et dans ses dons[63], et son amour ne peut être mis en échec par le péché des hommes,

> car l'amour est fort comme la Mort,
> la jalousie inflexible comme le Schéol...
> les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour,
> ni les fleuves le submerger[64].

L'Alliance est devenue caduque par l'infidélité des hommes : mais Dieu, dans sa miséricorde, en conclura une autre. Le salut qu'Israël n'a pas pu atteindre par sa propre fidélité, il l'obtiendra par la grâce de Dieu.

Cependant, Dieu respecte la liberté de l'homme qu'il a créé « à son image et à sa ressemblance[65] » ; il ne veut pas sauver

61. Ex 19, 5.
62. Jr 31, 32.
63. Cf. Rm 11, 29.
64. Ct 8, 6-7.
65. Gn 1, 26.

son enfant malgré lui. La grâce qu'il lui donnera sera une *grâce de conversion* : le cœur du pécheur se détournera du mal et se tournera de nouveau vers son Dieu, mais c'est Dieu lui-même qui lui donnera de quoi opérer ce revirement :

> J'entends, j'entends le gémissement d'Ephraïm :
> « Tu m'as corrigé, j'ai subi la correction,
> comme un jeune taureau non dressé.
> *Fais-moi revenir, que je revienne,*
> car tu es le Seigneur mon Dieu[66]... »

C'est pour opérer cette conversion par la grâce, l'immanence de la Loi de Dieu au cœur de l'homme, la communion profonde, allant jusqu'à l'identification, de la volonté de ses enfants avec la sienne, que Dieu donnera à son peuple une *Nouvelle Alliance* :

> Voici venir des jours — oracle du Seigneur — où je conclurai avec la maison d'Israël une alliance nouvelle. Non pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères, le jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte. Cette alliance — mon alliance! — c'est eux qui l'ont rompue. Alors, moi, je leur fis sentir ma maîtrise, oracle du Seigneur.
> *Mais voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël... Je mettrai ma loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et eux seront mon peuple.* Ils n'auront plus à s'instruire mutuellement, se disant l'un à l'autre : « Ayez la connaissance du Seigneur! » Mais ils me connaîtront tous, des plus petits jusqu'aux plus grands... parce que je vais pardonner leur crime et ne plus me souvenir de leur péché[67].

Alors recommencera la merveilleuse aventure qui avait commencé au désert après la délivrance d'Égypte :

> En ce temps-là — oracle du Seigneur — je serai le Dieu de tous les clans d'Israël : ils seront mon peuple.
> Ainsi parle le Seigneur :

66. Jr 31, 18. C'est un grand mystère que celui de la grâce : tout en étant un don purement gratuit, elle n'obtient son effet que reçue dans un cœur librement accueillant. Plus encore : cet accueil lui-même, bien que libre, est un don de Dieu.

67. Jr 31, 31-34.

Il a trouvé grâce au désert,
le peuple échappé à l'épée.
Israël marche vers son repos.
De loin le Seigneur lui est apparu :
D'un amour éternel je t'ai aimée
aussi t'ai-je conservé ma faveur.
De nouveau je te bâtirai et tu seras rebâtie,
vierge d'Israël.
De nouveau tu te feras belle avec tes tambourins,
tu sortiras en dansant joyeusement.
De nouveau tu planteras des vignes
aux montagnes de Samarie...
Oui, un jour viendra où les veilleurs crieront
sur la montagne d'Éphraïm :
« Debout! Montons à Sion,
vers le Seigneur notre Dieu [68]! »

C'est dans le livre d'Osée que nous trouvons, toujours sous le symbolisme des épousailles, exprimé en les termes les plus tendres et émouvants l'achèvement final du dessein d'amour de Dieu sur son peuple. L'épouse infidèle n'a plus accès auprès de son mari :

C'est pourquoi je vais fermer son chemin avec des épines,
j'obstruerai sa route pour qu'elle ne retrouve plus ses sentiers;
elle poursuivra ses amants et ne les atteindra pas,
elles les cherchera et ne les trouvera pas [69].

Alors, comme l'enfant prodigue, elle se repent :

Alors elle dira : « Je veux revenir à mon premier mari,
car j'étais plus heureuse autrefois qu'aujourd'hui [70]. »

La miséricorde de Dieu n'attend que ce retour, qui est d'ailleurs son œuvre [71] pour tout oublier des péchés passés, et pour renouer avec Israël une intimité nouvelle : et les recommence-

68. Jr 31, 1-6.
69. Os 2, 8-9 *a*.
70. Os 2, 9 *b*.
71. Voir note 66.

ments de Dieu sont plus beaux que les premiers commencements :

C'est pourquoi je vais la séduire,
la conduire au désert
et parler à son cœur.
Je lui rendrai ses vignobles,
et je ferai du val d'Akor une porte d'espérance.
Là elle répondra comme aux jours de sa jeunesse,
comme au temps où elle monta du pays d'Égypte.
En ce jour-là — oracle du Seigneur —
elle m'appellera : « Mon mari »,
elle ne m'appellera plus : « Mon baal[72] ».
J'ôterai de sa bouche les noms des Baals,
on n'en prononcera plus les noms.
En ce jour-là je ferai pour elle un pacte avec les bêtes des champs,
avec les oiseaux du ciel et les reptiles de la terre;
l'arc, l'épée, la guerre, je les briserai dans le pays,
et je l'y ferai dormir en sécurité.
Je te fiancerai à moi pour toujours;
je te fiancerai à moi dans la justice et le droit,
dans la tendresse et dans l'amour;
je te fiancerai à moi dans la fidélité,
et tu connaîtras le Seigneur... [73].

C'est en ces accents poétiques, pleins d'espérance, que l'Ancien Testament exprime vers quel achèvement, à la fois particulier et universel, sont orientées les destinées d'Israël.

Dans cet oracle prophétique, comme cela arrive souvent en pareil cas, on peut lire l'annonce de plusieurs événements d'ordre messianique ou eschatologique, dans une perspective où les différents plans semblent se confondre. Ces événements sont :

— les fiançailles de Dieu avec le « reste » d'Israël[74] qui

72. Le mot *baal*, en hébreu, signifie *maître*; c'est aussi le terme courant par lequel on désigne *le mari*. Le nom propre *Baal* désigne des dieux cananéens.

73. Os 2, 16-22.

74. Cf. entre autres : 1 R 19, 18; Is 4, 3; Rm 11, 4-5.

connaîtra le Messie Jésus, et donnera naissance à l'Église *catholique* ;
— les épousailles de Dieu avec l'humanité entière, par l'union personnelle du Verbe à la nature humaine dans le sein de la Vierge d'Israël, Marie ;
— le retour du peuple d'Israël égaré, appelé de nouveau à connaître Dieu dans la tendresse, plus encore qu'autrefois, au sein de l'Église *catholique* ;
— et enfin la consommation de l'Alliance — de toutes les alliances — dans la paix universelle, où toute la création louera ensemble le Nom de Dieu.

Nous, qui avons reçu la grâce de connaître, et d'être rendus participants de la Nouvelle Alliance dans le Sang du Messie Jésus et dans l'Esprit-Saint, nous attendons ce qui reste à être accompli de ces prophéties : la rencontre d'Israël avec son Messie et l'union de tous les hommes dans une même adoration du seul Dieu Tout-Puissant et Miséricordieux ; et l'achèvement de toutes les œuvres de Dieu dans la gloire des « nouveaux cieux et de la nouvelle terre[75] ». Ces deux objets de notre espérance ne sont pas nécessairement liés dans le temps. Nous ne connaissons ni le jour ni l'heure, ni comment ces promesses seront réalisées. Mais nous savons que leur accomplissement plénier unira tous les hommes dans l'amour mutuel et dans une paix.

C'est dans *l'espérance* que nous, chrétiens, communions avec les plus spirituels d'entre nos frères juifs : ils attendent qu'IL vienne, et nous attendons qu'IL revienne[76]. Puisse cette attente commune d'un même Sauveur qui s'appelle *Emmanuel = Dieu-avec-nous,* créer entre eux et nous, en lui, le lien le plus profond qui existe, qui a pour nom charité.

*
* *

Cette étude nous a permis de lever un coin du voile qui recouvre le dessein miséricordieux de Dieu à travers l'histoire.

75. Is 65, 17.
76. C'est le thème de l'émouvant poème d'Edmond Fleg, *L'Évangile d'Ahasvérus,* dans l'*Anthologie juive* (Sulliver, Paris, 1951).

Dans toute cette histoire, Dieu agit comme un Époux, et Israël est sa bien-aimée. Derrière Israël, et représentée par lui, est l'innombrable famille des enfants de Dieu, chacun d'entre nous.

Les privilèges d'Israël signifient les grâces dont Dieu nous comble ; ses péchés sont nos péchés ; les récits de la sévérité de Dieu à son égard nous ouvrent les yeux sur la rétribution que méritent nos infidélités ; et les merveilleuses promesses d'avenir sont, à la fois pour lui et pour nous, une invitation à l'adoration silencieuse des voies mystérieuses de Dieu, qui ont leur origine et leur achèvement dans la Miséricorde :

> O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu! Que tes décrets sont insondables, et tes voies incompréhensibles!
> Qui, en effet, a jamais connu la pensée du Seigneur ? Qui en fut jamais le conseiller ? Ou bien qui l'a prévenu de ses dons pour devoir en être payé de retour ?
> Car tout est de lui et par lui et pour lui. A lui soit la gloire éternellement! Amen! [77]

Jaffa.

M.-Bruno Hussar, O. P.

77. Rm 11, 33-36.

LA VOCATION DIVINE DU CHRÉTIEN

A la suite des articles qu'on vient de lire sur la condition du chrétien, on voudrait donner ici quelques notes d'histoire et de théologie qui, volontairement rapides et schématiques, permettront cependant au lecteur de prendre un premier contact avec l'enseignement des Pères grecs sur la condition du chrétien sous la grâce. On ajoutera quelques indications bibliographiques élémentaires.

Tout entière dominée par l'autorité de saint Augustin, docteur de la grâce contre Pélage, la théologie latine est portée à s'arrêter à la nécessité de la grâce, aux impuissances et aussi aux possibilités de l'homme déchu, à la coopération de la grâce et de la liberté : la grâce est un remède et un secours.

Rien de tel chez les Pères grecs. Chez eux, pas de traité *De gratia* (sans doute parce qu'ils n'ont pas connu de controverses sur la grâce!), mais ils parlent beaucoup de la grâce, à propos de la création de l'homme et de son péché, à propos de l'histoire de notre salut, à propos du Christ, du Saint-Esprit, du baptême. Plus optimistes qu'Augustin le converti, ils insisteront moins sur la nécessité de la grâce que sur la liberté de l'homme (ils ont à faire face à des tendances fatalistes), au point que certains historiens se croient tenus de les laver du soupçon de semi-pélagianisme! De plus, leur théologie de la grâce n'est pas

directement une réflexion sur la nécessité ou sur l'essence de la grâce : elle s'insère dans une théologie de l'homme, du Christ, de l'histoire du salut. Et toute cette doctrine pourrait se résumer en ces mots de saint Athanase : « Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu » (*De l'incarn. du Verbe*, 54). La théologie de la grâce est pour les Grecs l'histoire de notre divinisation[1].

L'état du premier homme.

Puisque la théologie de la grâce est vue à l'intérieur de l'histoire du salut, il faut d'abord considérer l'état du premier homme.

On peut lire chez saint Athanase une esquisse de la façon dont les Grecs se représentent l'état d'Adam sorti des mains du Créateur :

> Le Dieu démiurge et roi souverain de l'univers,... a dans sa bonté et sa beauté infinies créé le genre humain selon sa propre image par son propre Verbe, notre Sauveur Jésus-Christ. Par sa ressemblance avec lui, il l'a rendu capable de le contempler et de connaître les êtres, il lui a donné l'idée et la connaissance de sa propre éternité, afin que, conservant cette similitude, l'homme ne s'écarte jamais de la pensée de Dieu et ne s'éloigne pas de la communauté des saints, mais que, possédant les dons de Dieu et la puissance propre qui lui vient du Verbe du Père, il vive, dans la joie et l'intimité avec Dieu, une vie sans inquiétude et vraiment bienheureuse, une vie immortelle. Car n'ayant rien qui l'empêche de connaître le divin, sa pureté lui permet de contempler sans cesse l'image du Père, le Verbe de Dieu, à l'image duquel il a été fait; et il est rempli d'admiration en considérant sa providence à l'égard du monde...
>
> Ainsi le premier homme, qui s'appelle en hébreu Adam, gardait au commencement, d'après les Saintes Écritures, son esprit tourné vers

1. On pourra lire sur ce sujet les beaux articles de Mme M. Lot-Borodine, *La doctrine de la « déification » dans l'Église grecque jusqu'au XI^e^ siècle*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1932, pp. 1-43, 525-574; 1933, pp. 8-55; et les réflexions du P. M.-J. Congar, *La déification dans la tradition spirituelle de l'Orient*, dans *La Vie Spirituelle, Supplément*, 1935, pp. 91-107. — Le livre de J. Gross, *La divinisation du chrétien d'après les Pères grecs*, Paris, 1938, donne un inventaire copieux des textes et retrace le développement de la doctrine.

Dieu, dans la plus candide liberté, et vivait avec les saints dans la contemplation des intelligibles, dont il jouissait dans le lieu que le saint Moïse a appelé figurativement un paradis... »

(*Contre les Païens*, 2; « Sources chrétiennes », 18, pp. 112-113).

L'homme a été créé à l'*image* et à la *ressemblance* de Dieu. Le thème vient de l'Écriture (Gn 1, 26; 5, 1; cf. Ps 8, 6; Sag 2, 23; Si 17, 3; 1 Co 11, 7). Déjà repris par Philon, il a été largement exploité par les Pères, qui édifient sur ce thème toute leur anthropologie[2]. Relevons-en quelques traits d'après le texte de saint Athanase que nous venons de citer. Cette image de Dieu en l'homme est proprement l'image du Verbe, du *Logos*, par qui Dieu a créé l'homme (cf. Jn 1, 3), et qui l'a marqué de son empreinte. L'homme est « raisonnable » (*logicos*), parce qu'il est à la ressemblance du *Logos*. Cette ressemblance se situe donc essentiellement dans l'intelligence (où l'on retrouve ici l'intellectualisme des Grecs!). Contemplant Dieu dans le Verbe, l'homme est par là-même béatifié et divinisé. Il vit avec les anges dans l'intimité avec Dieu. Ici pourraient s'amorcer quelques-uns des grands thèmes de la spiritualité grecque, que l'on pourrait appeler une mystique du Paradis[3].

Il faut remarquer que quelques Pères ont ici une précision importante. Ainsi saint Irénée (*Contre les Hérésies*, V, VI, 1) accorde une signification particulière à chacun des deux termes du texte biblique, *image* et *ressemblance*, et les distingue expressément. L'*image*, c'est l'empreinte de Dieu dans sa créature; c'est ce qui est le propre de l'homme, sa nature composée de

2. La théologie de l'image a fait ces dernières années l'objet d'études importantes sur lesquelles on pourrait prendre une vue d'ensemble dans notre article *La théologie de l'image de Dieu*, dans *Revue des Sciences philos. et théol.*, 1956, pp. 443-472. — Parmi les ouvrages qui font l'objet de cet article, on pourra lire en français, R. Levs, *L'image de Dieu chez saint Grégoire de Nysse* (*Museum Lessianum*, 49), Bruxelles-Paris, 1951; R. Bernard, *L'image de Dieu d'après saint Athanase* (*Théologie*, 25), Paris, 1952; H. Crouzel, *Théologie de l'image de Dieu chez Origène* (*Théologie*, 31), Paris, 1956. — Voir aussi l'article de Miss H. C. Graef, *L'image de Dieu et la structure de l'âme chez les Pères grecs*, dans *La Vie Spirituelle*, *Supplément*, 22, 1952, pp. 331-339.

3. Cf. A. Stolz, *Théologie de la Mystique*, 2e éd., Chevetogne, 1947.

corps et d'âme, et spécialement sa raison et sa volonté libre : « L'homme est raisonnable (*rationabilis = logicos*), et *par là* semblable à Dieu » (*ibid.*, IV, IV, 3).

La *ressemblance* est la participation à l'Esprit, au *Pneuma* de Dieu ; s'ajoutant à l'image, elle est la perfection de l'homme. Le péché fera perdre cette ressemblance, mais l'homme déchu conserve l'image, comme une pierre d'attente pour la restauration à venir.

On trouverait ici la première ébauche d'une distinction, encore à peine esquissée, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, entre une *nature* constituée selon ses principes essentiels, et une perfection supérieure, où s'achève l'homme par une participation à l'esprit, à la vie même de Dieu. Mais Irénée ne semble pas concevoir une fin naturelle autonome, une perfection de la nature s'achevant dans sa ligne propre : la perfection de l'homme, c'est la participation à l'Esprit (*ibid.*, V, VI, 1, fin). Pour saint Grégoire de Nysse aussi, l'état d'Adam innocent est la vraie nature de l'homme.

Ainsi l'état du premier homme (ce que la théologie latine appellera la « justice originelle »), c'est la participation par la connaissance, — par la contemplation — de Dieu, à la vie même de Dieu, la participation à l'incorruptibilité et à l'immortalité divines.

On trouvera une description analogue à celle de saint Athanase, mais longuement développée et mêlée de considérations plus philosophiques, dans le traité de saint Grégoire de Nysse sur *La création de l'homme* (Sources chrétiennes, 6)[4]. On y remarquerait que dans cet état quasi angélique, la sexualité ne tient aucune place. Suivant une tradition qui remonte à Philon, Grégoire suit très littéralement le récit de la Genèse pour lequel la distinction des sexes semble être intervenue après la création de l'homme « à l'image de Dieu » (Gn 1, 27; Grégoire de Nysse, *op. cit.*, ch. 16 et 17). Ainsi le premier homme est la figure du Christ à venir, « dans lequel il n'y a ni homme ni femme » (Ga 1, 26-27). Ainsi encore, pour la spiritualité grecque, la virginité, « vie angélique », est à la fois restauration de l'état para-

4. Cf. J. Daniélou, *Platonisme et Théologie mystique*, pp. 32-54.

disiaque et anticipation de la vie du ciel. Le monachisme est un retour au paradis perdu [5]!

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que saint Augustin (*Cité de Dieu*, XIV, 22-23) et saint Thomas d'Aquin (*Summ. Theol.*, *I^a Pars*, 98, 2) ont ici des réalités sexuelles une vue plus optimiste, et, pour tout dire, plus juste et plus saine. Saint Thomas juge avec sévérité la position de saint Grégoire : « Hoc non dicitur rationabiliter », et ajoute : « Ce qui est un caractère de la nature ne saurait être une conséquence du péché. »

Le péché.

Le péché d'Adam est une désobéissance : les Pères ne cèdent pas, comme certains gnostiques, à la tentation de lire dans le récit de la Genèse une faute sexuelle. Le péché du premier homme est une faute d'ordre spirituel et intellectuel : l'homme se détourne de la connaissance et de la contemplation de Dieu. Il tombe alors dans la vie des sens, et retourne à sa condition naturelle de mort et de corruption. Cette condition nouvelle est symbolisée par les « tuniques de peaux » dont Dieu revêt Adam et Ève chassés du Paradis (Gn 3, 21); ce symbolisme remonte encore à Philon et à Origène. Mais à la différence de ces derniers, Grégoire de Nysse voit dans ces « peaux d'animaux », non pas le corps lui-même, mais la condition mortelle, qui est la nôtre maintenant, opposée à l'incorruptibilité et à l'immortalité de l'image [6].

Lors du baptême, le catéchumène, se dépouillant de ses vêtements, dépouille aussi ces « tuniques de peau », sa condition de pécheur, pour revêtir l'homme nouveau, Jésus-Christ (cf. Ep 4, 22-24). Le baptême est retour au Paradis et anticipation de la résurrection.

Avec le péché apparaît la vie sexuelle, apparaissent aussi les passions et toutes les conséquences morales du péché; le monde

5. Cf. A. Stolz, *op. cit.*, qui est tout entier sur ce thème.
6. Cf. J. Daniélou, *op. cit.*, pp. 48-60. — Même interprétation chez saint Augustin, *Enarr. in Psalm.* 103, 8.

est tout entier sous l'esclavage de Satan. C'est ainsi que les Grecs se représentent le péché originel. Ainsi par exemple saint Grégoire de Nysse, *Discours catéchétique,* VI, 11.

Mais, on l'a déjà noté pour saint Irénée en particulier, si le péché a fait perdre à l'homme la *ressemblance* avec Dieu, l'homme déchu garde cependant l'*image,* si ternie et déformée qu'elle soit. Pour restaurer dans toute sa pureté la ressemblance de l'image, il faudra que vienne dans l'humanité le modèle, l'archétype, le Verbe. C'est ainsi que saint Athanase, par exemple, comprend le sens de l'Incarnation : « Le Verbe de Dieu est venu lui-même, pour que, étant l'image du Père, il puisse recréer l'homme selon l'image » (*De l'incarn. du Verbe,* 13; Sources chrétiennes, 18, p. 231).

Le salut par le Christ.

Ainsi, au terme d'une longue attente, à laquelle saint Irénée reconnaît une valeur pédagogique de formation progressive de l'humanité, qui devient peu à peu capable de Dieu, apparaît le Verbe, qui « dans son immense dilection s'est fait ce que nous sommes, pour nous faire ce qu'il est lui-même » (*Contre les hérésies,* V, préface). Revêtant notre mortalité, il nous fait participer à son immortalité.

> Lorsqu'il (le Fils de Dieu) s'est incarné, il a récapitulé en lui-même la longue série des hommes... de sorte que ce que nous avions perdu en Adam, — c'est-à-dire le fait d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu, — cela même nous pourrions le recouvrer dans le Christ Jésus. ... Il a donc fait adhérer et étroitement uni l'homme à Dieu. ... Comment en effet aurions-nous pu participer par l'adoption à sa filiation, si par le Fils nous n'avions pas reçu de Dieu la communion avec lui, si son Verbe n'avait pas communié avec nous en se faisant chair ? ... Car c'est là le motif pour lequel le Verbe de Dieu s'est fait homme, et le Fils de Dieu fils de l'homme : c'est pour que l'homme entre en communion avec le Verbe de Dieu, et que, recevant l'adoption, il devienne Fils de Dieu. Nous ne pouvions pas en effet recevoir l'incorruptibilité et l'immortalité sans une union étroite avec l'immortalité et l'incorruptibilité; mais comment aurions-nous pu nous unir à l'immortalité et à l'incorruptibilité, si d'abord cette incorruptibilité, cette immortalité ne s'était faite ce que nous sommes, pour que l'élément corruptible fût

absorbé par l'incorruptibilité et l'élément mortel par l'immortalité, et qu'ainsi nous recevions l'adoption des fils ?

(*Contre les hérésies,* III, XVIII, 1, 7; XIX, 1; « Sources chrétiennes », 34, pp. 311-313, 325-327, 333.)

Saint Athanase reprend en termes d'une admirable densité les divers aspects de l'œuvre du Verbe incarné : « Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour que nous devenions Dieu; il s'est rendu visible en son corps, pour que nous nous fassions une idée du Père invisible; il a supporté les outrages des hommes, afin que nous ayons part à l'immortalité » (*De l'incarn. du Verbe,* 54; Sources chrétiennes, 18, p. 312).

On peut le dire en négligeant quelques nuances, cette doctrine de saint Irénée et de saint Athanase sera reprise par tous les Pères grecs, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Maxime le Confesseur, saint Jean Damascène. Le livre de J. Gross que nous avons cité ci-dessus (n. 1) en donne un très riche aperçu.

Cette divinisation restaure la vraie nature de l'homme. Pour saint Cyrille d'Alexandrie par exemple, la rédemption consiste à restaurer « l'antique beauté de la nature », en nous élevant à « une dignité qui est au-dessus de la nature » (*In Joann.*, 1, 12; P. G., 73, 153). La *nature* de l'homme pécheur, en laquelle pourtant subsistent ses éléments essentiels, n'est plus la nature en son antique beauté; elle n'est pas la vraie nature de l'homme (cf. ci-dessus). Elle ne redevient telle que si elle reçoit une dignité au-dessus de la nature. L'homme n'est vraiment homme que s'il est Dieu.

Assurément l'homme divinisé n'est pas Dieu par nature, et il ne serait pas exact de parler de « déification », au plein sens du mot : l'homme n'est Dieu que par similitude et par participation (cf. 2 P 1, 4); mais ce terme de participation souligne peut-être moins la distinction que la continuité. Il n'est pas inutile de remarquer que la théologie latine, qui parle ici de « cause efficiente », n'omet pas de rappeler que Dieu, seule cause efficiente de la grâce, « déifie l'homme en lui accordant la communion à la nature divine *par une certaine participation de similitude* » (S. THOMAS D'AQUIN, I^a II^{ae}, 112, 1). Dans une visée

assez différente du mystère, c'est pourtant la même tradition doctrinale!

On remarquera aussi que cette participation au *Logos* est une participation de connaissance et de contemplation : cette théologie de la divinisation est une théologie intellectualiste.

Le rôle du Verbe Incarné.

A lire les textes, aussi bien de saint Athanase que de saint Grégoire de Nysse ou de saint Jean Damascène, c'est par son incarnation même que le Verbe nous divinise. Prenant une chair humaine, le *Logos* communique sa nature divine à toute la nature humaine; cette nature étant unie dans le Christ à la nature divine, nous sommes par là même divinisés. Ces formules paraissent résumer assez exactement l'enseignement des Pères que nous venons de citer. Mais cette théologie ne laisse pas de poser de graves problèmes. On peut se demander par exemple s'il n'y a pas ici un reste de réalisme platonicien : l'humanité étant considérée comme une réalité concrète, toute cette humanité et avec elle tous les individus qui la composent, serait assumée par le Verbe en son incarnation : la *nature* humaine tout entière serait ainsi divinisée. Ainsi les historiens des dogmes ont-ils pu parler d'une théorie « physique » (*physis* = nature) de la divinisation.

Cette théologie ne risque-t-elle pas de laisser un peu dans l'ombre la passion rédemptrice, en laquelle les Latins voient la *cause* de notre salut? Mais un saint Athanase, par exemple, verra dans la passion une victoire remportée sur le diable, sur la mort; par sa mort, Jésus écrase le diable qui nous tenait enchaînés, et son triomphe nous libère. Et les sacrements, — baptême et eucharistie, — nous font participer, dans le « mystère », à cette victoire de la croix. Ainsi, par exemple, saint Cyrille d'Alexandrie :

L'eau baptismale « nous purifie de toute souillure, de sorte que nous devenons un temple saint de Dieu et communiquons

à sa nature divine par la participation au Saint-Esprit » (*In Luc.*, XXII, 8)[7].

« La chair du Sauveur est devenue vivifiante en tant qu'unie à la vie par nature, savoir au *Logos* de Dieu; lorsque nous y goûtons, nous avons la vie en nous, unis à elle nous aussi, comme elle est unie au *Logos* qui habite en elle » (*In Joann.*, VI, 54).

Ce rôle reconnu aux sacrements apporte un nécessaire contrepoids à ce que pourrait avoir d'excessif une théologie « physique » de la divinisation.

Il faudrait aussi souligner le rôle du Saint-Esprit, que mettent en relief saint Athanase ou saint Basile dans leur polémique contre les « pneumatomaques » (adversaires de l'Esprit) : l'Esprit-Saint est Dieu, comme le Fils, puisque comme lui il nous divinise[8]. Présent et agissant au baptême, l'Esprit fait de nous dans le Christ des fils de Dieu et nous ramène au Père : toute notre vie divinisée est une vie trinitaire.

Transformés et renouvelés.

L'Esprit-Saint nous renouvelle ainsi, à la ressemblance de l'image, c'est-à-dire à la ressemblance du Christ, « renouvelant les hommes de leur vétusté dans la nouveauté du Christ » (S. IRÉNÉE, *Contre les hérésies*, III, XVII, 1. Sources chrétiennes, 34, p. 303). Il s'agit vraiment d'une nouvelle naissance, d'une nouvelle créature, d'un homme nouveau, d'une race nouvelle. Ces termes reviennent sans cesse. L'Orient souligne peut-être plus fortement que l'Occident le réalisme, qu'on pourrait appeler ontologique, de cette transformation radicale, dont le terme est vraiment une nouvelle nature.

Par là cette théologie de la grâce prend aussi un aspect plus optimiste : plus que la « misère de l'homme sans Dieu », et que

7. Cf. J. DANIÉLOU, *op. cit.*, pp. 23-34, *La mystique du baptême.*

8. Saint ATHANASE, *Lettres à Sérapion* (Sources chrétiennes, 15), I, 22-24, pp. 123-128; saint BASILE, *Traité du Saint-Esprit* (Sources chrétiennes, 17), 23, 61, pp. 147, 225. — Ou encore saint CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Thesaurus*, XXXIII, dans GROSS, *op. cit.*, p. 291, etc.

les blessures et séquelles du péché qui subsistent dans l'humanité même rachetée, elle contemple avec complaisance les splendeurs de la nature restaurée par le Christ. Mais il ne faut pas oublier pourtant que la liturgie latine s'écrie aussi : *mirabilius reformasti...*

Développement et croissance de l'homme divinisé.

Cette nature doit se développer selon ses exigences propres, et ici pourrait s'esquisser tout un traité de l'ascension spirituelle. Saint Grégoire de Nysse, « le mystique », en serait le théologien[9]. L'union mystique a été inaugurée au baptême : Grégoire en effet voit volontiers le baptême sous son aspect « nuptial » et mystique, — mais cette union doit se poursuivre sans cesse dans une ascension ininterrompue (cf. *La vie de Moïse*). C'est d'abord une union intellectuelle dans la connaissance : aussi faut-il que l'esprit se purifie sans cesse (c'est là un des aspects du mystère de la virginité), pour aboutir à la contemplation « sur la montagne de la *théognosie* (connaissance de Dieu) » : vision de Dieu qui reste obscure, « dans la nuée ». C'est aussi une union d'amour, dans un contact tout spirituel : « Adhérant au Seigneur, l'âme devient un seul esprit avec lui. » Ici se rejoignent les commentaires spirituels du *Cantique* et les développements sur l'eucharistie, sacrement de l'union mystique, qui fait naître en l'âme la sobre et divine ivresse de l'amour. La mystique ne peut se séparer de l'Écriture et des sacrements[10].

Au terme, ce sera le retour au Paradis, dans la joie de la ressemblance enfin retrouvée en sa plénitude. Ce sera l' « apocatastase », le rétablissement « dans l'état bienheureux, divin et exempt de toute affliction ». Alors Dieu sera tout en tous, et de l'ensemble de la création purifiée et ramenée à lui s'élèvera « un concert d'action de grâces » (S. Grégoire de Nysse, *Disc. catéchétique*, 35, 26).

P. Th. Camelot, o. p.

9. Saint Grégoire de Nysse, *La vie de Moïse* (Sources chrétiennes, 1).

10. Rappelons l'article du P. A. Plé, *Pour une mystique des mystères*, dans *La Vie Spirituelle, Supplément*, 23, 1952, pp. 377-396.

UN PSAUME DU SACRÉ-CŒUR

Psaume 108

Le psaume 108 (héb. 109) a la plus mauvaise réputation. Aucun, en effet, ne contient un aussi riche répertoire d'imprécations et d'injures bien faites pour effaroucher les âmes pieuses. Le P. Hugueny[1] ouvre ainsi son commentaire : « Voici le plus implacable des psaumes de malédiction. » La Bible de Jérusalem l'intitule : « Psaume imprécatoire. » Le P. Moos[2] : « Psaume de justice. » Mgr Garrone[3] : « Puisqu'il a omis d'être bon... Appel contre le Malin et rappel de la justice divine. » Dom Vandenbroucke[4] : « Psaume imprécatoire appelant l'intervention divine. » La Bible de Crampon : « Imprécation contre un ennemi sans pitié et appel au secours. » Le Psautier de Pie XII : « Contre des ennemis injustes et perfides. » Le Psautier du Bréviaire latin-français édité chez Labergerie : « Appel à Dieu contre des ennemis implacables. » Le P. Calès[5] : « Appel à Dieu et imprécations contre des ennemis perfides et ingrats, et particulièrement contre un ennemi cruel et impitoyable. »

1. Ét. Hugueny, *Psaumes et cantiques du bréviaire romain,* t. IV, *Vendredi et Samedi,* p. 415.
2. M.-F. Moos, *Les Psaumes, prière des chrétiens,* Éd. Ouvrières.
3. S. Exc. Mgr Garrone, *Psaumes et prières,* Éd. de l'Apostolat de la Prière.
4. Dom François Vandenbrouck, *Les Psaumes et le Christ,* Abbaye du Mont César.
5. Jean Calès, *Le Livre des Psaumes,* t. II, Beauchesne.

Enfin Mgr Weber[6], dont nous verrons qu'il est favorable à une interprétation bénigne : « Yahvé, délivre-moi de ceux qui me maudissent. »

Tous ces titres s'accordent à souligner la fureur déchaînée du psalmiste. On lui reconnaît une seule excuse, ou plutôt une circonstance atténuante : il est traqué par des ennemis impitoyables. Dans une mentalité fort peu évangélique, conformément à la loi du talion, il appelle la malédiction sur ceux qui le maudissent. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est que ce n'est pas lui qui a commencé. On concède cependant que ce psaume garde une valeur religieuse parce qu'il fait appel à « la justice divine ».

Les traditions plus anciennes en avaient ébauché une interprétation sinon chrétienne, du moins christologique, c'est-à-dire en référence au Christ. Ce qui y conduit tout naturellement c'est que, dans la litanie insensée de malédictions que contient ce psaume, l'une d'entre elles (v. 20) : *qu'un autre prenne sa charge,* a été appliquée à Judas par saint Pierre (Ac 1, 20). L'homme maudit, trahi, persécuté, ne serait-il pas le Christ dans sa passion ?

Et voici en effet les titres donnés à ce psaume dans les six anciennes listes d'origine patristique, des *Tituli psalmorum* que Dom Salmon vient d'éditer[7] (nous traduisons) :

I. Parole (*vox*) du Christ au sujet des Juifs.
II. Malédiction du traître Judas.
III. Le Christ parle de Judas et des Juifs, et l'Église parle de ses persécuteurs.
IV. Les souffrances (*passiones*) du Christ.
V. Que lui-même a subi la malédiction pour nous arracher à la malédiction de la loi.
VI. Le Christ invective contre les Juifs qui lui ont rendu le mal pour le bien, et il raconte la fin misérable de Judas et du peuple lui-même.

6. S. Exc. Mgr J.-J. Weber, *Le Psautier du bréviaire romain,* 4e éd., Desclée et Cie.

7. Dom Pierre Salmon, *Les « Tituli Psalmorum » des manuscrits latins,* coll. « Études liturgiques », n° 3, Éd. du Cerf, 1959.

Enfin, dans la même ligne, voici le titre du Psautier cistercien actuel : « Sur la passion du Christ, et sur le sort misérable du traître Judas, et du peuple juif. »

Nous voudrions montrer ici que non seulement pour dire ce psaume sans répugnance, mais pour le réciter et le méditer savoureusement, il faut aller encore beaucoup plus loin dans ce sens. L'examen de la structure du psaume en lui-même, puis de sa parenté avec d'autres psaumes de la passion et de la Pâque, montreront que c'est là un psaume du Christ, et même que nul autre n'exprime autant sa miséricorde. Pour nous, ce psaume est un psaume du Sacré-Cœur.

*
* *

De la structure du psaume se dégage une première constatation, grâce à laquelle nous pourrons nous dispenser de justifier la plupart des malédictions atroces qu'il contient.

En effet, les versets 1-5 sont soit à la première personne du singulier (plainte du psalmiste) soit à la troisième personne du pluriel (« voilà ce que disent mes ennemis »).

Puis les versets 6-19 désignent un seul individu, qui ne peut être que le psalmiste.

Enfin aux versets 20-31 on retrouve le même jeu de personnes qu'aux versets 1-5.

On en conclura tout naturellement que ce psaume est principalement la plainte, l'appel au secours d'un persécuté qui, pour attendrir Yahvé, intercale dans sa plainte, en une longue citation (6-19), les imprécations atroces accumulées contre lui par ses ennemis. Il faut donc en ce cas ouvrir les guillemets avant le verset 6, et les fermer après le verset 19.

Le verset 20 pose alors une légère difficulté. On le traduit d'ordinaire : « Tel soit, de par Yahvé, le salaire de mes accusateurs. » Ceci suggérerait que le psalmiste a déjà pris à son compte les versets précédents. C'est sans doute pourquoi la Bible de Jérusalem ferme les guillemets après le verset 15. Mais la coupure ainsi placée semble arbitraire : entre les versets 15 et 16 il n'y a aucun changement du discours. Si l'on maintient la traduction « salaire », on peut comprendre : « Voilà donc

ce que disent mes accusateurs : que ces accusations retombent sur ceux qui les profèrent! » (et l'on songe malgré soi au cri des Juifs demandant la mort de Jésus : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » Mt 27, 25).

Mais on peut comprendre autrement ce verset 20. Le mot traduit dans toutes les versions modernes par « salaire » signifie « œuvre » nous dit Calès; mais il ajoute que « salaire » est un sens possible de ce mot, et qu'il est exigé ici par le contexte. Pour Hugueny, traduire par « œuvre » serait même un contresens. C'est pourtant ainsi qu'ont interprété la Septante (τὸ ἔργον) et la Vulgate (*hoc opus*). Mgr Weber a traduit : « Telle est l'œuvre », et nous ne voyons pas que le contexte s'y oppose. Au contraire, la formule convient bien pour conclure le relevé des malédictions adressées au psalmiste, lorsque celui-ci va reprendre son propre discours.

Dans cette hypothèse, qui nous paraît sérieusement fondée, nous n'avons plus à justifier les atrocités des versets 6-19. On peut trouver, quand on récite le psaume, qu'il y a là un morceau d'une insistance bien lourde. Mais nous nous contenterons maintenant d'étudier le reste du psaume pour y chercher la pensée profonde du psalmiste. Et là, au contraire, de beaux horizons chrétiens s'ouvrent à notre contemplation.

*
* *

Il faut surtout relever le parallélisme de ces plaintes avec celles d'autres psaumes que l'on met sans difficulté sur les lèvres du Christ en croix.

Le verset 1 : *Dieu de ma louange, sors du silence* rappelle étrangement le début du psaume 21 :

> Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?
> ... le jour j'appelle, point de réponse...
> Et toi pourtant, Dieu Saint,
> qui habites les louanges d'Israël!

Le verset 2-3 se plaint de la *bouche méchante,* de la *langue de mensonges,* de *paroles de haine,* comme le psaume 58 (vv. 8,

13) que la liturgie applique au Christ souffrant en le prescrivant pour les matines du vendredi saint.

Verset 3 : *On m'attaque sans raison* trouve son parallèle dans le psaume 34, 19 : « Ils m'ont haï sans raison », et aussi dans le psaume 68, 15 : « Ils se sont multipliés, ceux qui me haïssent sans raison », textes que Jésus s'est appliqués (Jn 15, 24-25) : « Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul n'a faites, ils n'auraient pas de péché, mais maintenant ils m'ont vu et ils nous haïssent, moi et mon Père. Mais c'est pour que s'accomplisse la parole écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans raison. »

Les versets 4-5 développent ce thème du mal rendu en échange du bien :

Pour prix de mon amitié, on m'accuse
et je ne suis que prière;
on amène sur moi le malheur
pour prix du bienfait,
la haine pour prix de mon amitié.

Cette ingratitude a été soulignée par Jésus avec une ironie attristée : « Je vous ai fait voir quantité de bonnes œuvres, venant du Père; pour laquelle me lapidez-vous? » (Jn 10, 32).

Et je ne suis que prière évoque Jésus priant pour ses bourreaux. Il est significatif qu'un des très rares emplois de notre psaume dans la liturgie est celui du verset 26 pour le « verset » du Graduel de la messe du 26 décembre : saint Étienne, lui aussi, est mort en priant, et il a intercédé pour ses bourreaux.

Passons maintenant à la troisième partie du psaume, où le psalmiste reprend la parole.

Verset 21 :

Toi, Yahvé, agis pour moi selon ton nom,
délivre-moi, car ton amour est bonté!

Il est singulier que tant d'interprètes aient parlé d'un appel à la « justice » de Yahvé dans ce psaume, alors qu'il n'est jamais fait appel qu'à son amour et à sa bonté.

Les versets 22-24 décrivent la misère du psalmiste en termes

qui correspondent à ceux du psaume 21, versets 15-17. Il suffit de les mettre en parallèle.

Psaume 108, 22-24 :	Psaume 21, 15-17 :
Pauvre et malheureux que je suis,	Je suis comme l'eau qui s'écoule...
mon cœur se tord au fond de moi;	mon cœur est pareil à la cire,
comme l'ombre qui décline je m'en vais,	il fond au milieu de mes viscères...
on m'a secoué comme la sauterelle.	(ils) me couchent dans la poussière de la mort.

Le verset 25 correspond exactement aux versets 7-8 du psaume 21.

Psaume 108, 25 :	Psaume 21, 7-8 :
on a fait de moi une insulte,	... honte du genre humain, rebut du peuple,
ceux qui me voient hochent la tête.	tous ceux qui me voient me bafouent, leur bouche ricane, ils hochent la tête.

On sait que les récits de la passion (Mt 27, 39 et parallèles) ont relevé ces moqueries et ces hochements de tête devant Jésus crucifié.

Verset 26, nouvel appel à Yahvé :

Aide-moi, Yahvé, mon Dieu,
sauve-moi, selon ton amour.

De même, psaume 21, 20 :

Mais toi, Yahvé, ne sois pas loin,
ô ma force, viens à mon aide!

(On remarquera seulement que le psaume 21 ne fait pas, comme le psaume 108, appel à l'amour, mais seulement à la puissance de Yahvé.)

Verset 27 :

Qu'ils le sachent, voilà ta main,
toi Yahvé, voilà ton œuvre.

Nous trouvons ici un parallèle avec la finale du psaume 21 : « Telle est son œuvre. »

De même le psaume 117, le grand psaume de la délivrance pascale :

> c'est là l'œuvre de Yahvé,
> ce fut merveille à nos yeux.

Le verset 28 oppose la malédiction des hommes et la bénédiction de Dieu, qui est encore une louange de son amour :

> *Eux maudissent, et toi tu béniras,*
> *ils m'attaquent, honte sur eux, et joie pour ton serviteur!*

Le verset 29 est le seul qui comporte une véritable malédiction attribuable au psalmiste et qui soit incompatible avec l'esprit de Jésus :

> *Mes accusateurs, qu'ils soient vêtus d'infamie,*
> *enveloppés de leur honte comme d'un manteau!*

Enfin le verset 30 est un cri d'action de grâces pour la délivrance certaine :

> *Grandes grâces à Yahvé sur mes lèvres,*
> *louange à lui parmi la multitude.*

Il rejoint exactement le psaume 21, 23 :

> J'annoncerai ton nom à mes frères,
> en pleine assemblée je te louerai.

De même le psaume pascal 117, verset 1-4, 15-21 ; de même encore le psaume 39, que son utilisation par Hé 10, 5-7 permet d'attribuer au Verbe incarné :

> J'ai annoncé la justice de Yahvé
> dans la grande assemblée (v. 10).

Et le psaume eucharistique 115 :

> Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâces,
> en appelant le nom de Yahvé...
> j'accomplirai mes vœux envers Yahvé,
> que tout son peuple soit présent (17-18).

Le motif de cette action de grâces, ce n'est pas la justice de Yahvé; c'est sa miséricorde, qui délivre le pauvre de ses juges. Verset 31 :

> *Car il se tient à la droite du pauvre,*
> *pour sauver des juges son âme.*

Tel est aussi le motif de l'action de grâces « en pleine assemblée » du psaume 21, ce grand psaume de pauvre :

> Vous qui craignez Yahvé, louez-le,...
> Car il n'a point méprisé,
> ni dédaigné la pauvreté du pauvre (24-25).

*
* *

Beaucoup plus qu'un psaume de vengeance, le psaume 108 est un psaume de clémence. Le psalmiste est atrocement maudit, mais il s'en remet à la miséricorde de Yahvé. Cet homme si éprouvé et si religieux n'évoque-t-il pas David, qui préfigura le Christ non seulement par sa royauté sur Sion, mais encore et surtout peut-être par sa mansuétude envers ceux qui le persécutent, notamment Saül et Absalon ?

Un épisode de sa vie nous paraît bien dans la tonalité de notre psaume. David fuit devant son fils ingrat.

> (Il) gravissait en pleurant la Montée des Oliviers, la tête voilée et les pieds nus, et tout le peuple qui l'accompagnait avait la tête voilée et montait en pleurant... Comme David atteignait Bahurim, il en sortit un homme du même clan que la famille de Saül. Il s'appelait Shiméï, fils de Géra, et il sortait en proférant des malédictions. Il lançait des pierres à David... Voici ce que Shiméï disait en le maudissant : « Va-t'en, va-t'en, homme de sang,

vaurien! Yahvé a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül dont tu as usurpé la royauté, aussi Yahvé a-t-il remis la royauté entre les mains de ton fils Absalon. Te voilà livré à ton malheur parce que tu es un homme de sang. » Abishaï, fils de Ceruya, dit au roi : « Faut-il que ce chien crevé maudisse Monseigneur le roi? Laisse-moi traverser et lui trancher la tête. » Mais le roi répondit : « Qu'ai-je à faire avec vous, fils de Ceruya? S'il maudit, et si Yahvé lui a ordonné : « Maudis David », qui donc pourrait lui dire : « Pourquoi as-tu agi ainsi? » David dit à Abishaï et à tous ses officiers : « Voyez : le fils qui est sorti de mes entrailles en veut à ma vie. A plus forte raison maintenant ce Benjaminite. Laissez-le maudire, si Yahvé le lui a commandé. Peut-être Yahvé considérera-t-il ma misère et me rendra-t-il le bien, au lieu de sa malédiction d'aujourd'hui » (2 S 15, 30; 16, 5-12).

La finale de ce propos présente une ressemblance littérale avec le verset 28 de notre psaume.

*
* *

Ce psaume n'est pas un psaume de malédiction. C'est le psaume d'un homme en butte à la malédiction, alors que lui-même n'était qu'amour et prière. Ne peut-on en rapprocher la plainte du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes, et n'a reçu en retour qu'offenses et ingratitudes? »

Sans doute le psalmiste renvoie la malédiction sur ses auteurs (peut-être au verset 20 et sans aucun doute au verset 29). Ces textes, placés dans la bouche du crucifié, peuvent exprimer sa douleur de voir ceux qu'il a comblés de bienfaits le haïr sans motif et travailler ainsi à leur propre perte. N'est-ce pas ainsi que Jésus disait de Judas : « Malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré! Mieux eût valu pour cet homme-là ne pas naître! » (Mt 26, 24).

Ce n'est pas à la justice de Dieu que ce persécuté en appelle pour être délivré, mais à la douceur de son amour. Lui-même est un pauvre, c'est-à-dire un cœur doux et humble, entièrement remis à Dieu.

Ne disons pas ce psaume du bout des lèvres : méditons-le comme un psaume du Christ en croix, insulté, maudit, et priant pour ses bourreaux : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent... Votre récompense alors sera grande, et vous verrez le fils du Très-Haut, car il est bon, lui, pour les ingrats et les méchants » (Lc 6, 27-28, 35). « Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 29).

A.-M. Roguet, O. P.

LA MESSE ET LA MISSION

Au moment où le Christ souffre et meurt, il n'a autour de lui qu'une poignée d'hommes dont la plupart, les soldats romains, les passants, les badauds, ne comprennent rien à l'événement inouï, unique, dont ils sont les témoins. Voilà donc un fait décisif pour tous les hommes, et qui n'a pour témoins que quelques hommes. Mais la veille le Christ a pris du pain, l'a béni, l'a rompu : « Ceci est mon corps... » Il a pris du vin, l'a béni, l'a distribué : « Ceci est mon sang... » Il a institué l'Eucharistie.

Brisant les limites de l'espace et du temps, le sacrifice de la Croix peut désormais être rendu présent à moi, à nous, à tous les hommes de tous les temps. En vertu de la folle logique de l'amour, le Verbe qui s'était fait chair se fait pain. De son corps le Seigneur fait la nourriture de nos pauvres vies. La Cène nous donne, sous forme de pain, ce corps sacrifié qui est ressuscité le troisième jour après la mort. Sacrifice et repas, telle est l'Eucharistie, telle est la messe.

L'homme arrive, lourd de misère, de péché en lui, autour de lui. Il écoute la parole de Dieu, qui l'appelle, qui l'apprivoise, qui l'éclaire. C'est l'avant-messe.

Ainsi instruit, il peut entrer activement dans le drame du salut. Ce poids d'une humanité en mal de rédemption, il le place entre les mains du prêtre, sur la patène, dans le calice et le prêtre l'offre à Dieu. C'est l'offertoire.

Alors le Christ, par la force même des paroles qu'il prononça le soir de la Cène et que le prêtre prononce en son Nom, change ce pain en son Corps, ce vin en son Sang. Échange inouï : le

pain, le vin, fruits du labeur des hommes, lourds de substance humaine, deviennent le Corps, le Sang, l'âme, la divinité, la substance même du Christ. C'est la consécration.

Ce Christ vivant offert au Père en sacrifice, sous la forme du pain et du vin, je le reçois au creux de mon être pour que sa vie et ma vie ne fassent qu'un. C'est la communion.

Et je l'emporte avec moi. Il sera le compagnon du moindre de mes gestes. *Ite missa est.* « Frères, la messe commence... » chantons-nous. Elle commence dehors.

La messe ne prend son sens qu'en connexion avec ce qu'elle signifie (au sens tout sacramentel du terme) : le drame d'une humanité déchue et rachetée par le sacrifice de Jésus-Christ.

Comme humain, comme chrétien le baptisé doit vivre lucidement, intensément ce drame qui dépasse le strict moment de la célébration eucharistique.

Point de convergence de notre agir, centre sur lequel tout s'aligne, la messe est aussi le cœur d'où le sang est propulsé dans l'organisme de notre vie tout entière. Parole faite chair sacrifiée, Parole faite pain rompu et distribué, le Christ envoie ceux qu'il sauve dans le monde à sauver et c'est dans ce monde que débouche, pour y trouver ses tenants et ses aboutissants, le sacrement de son Eucharistie.

La messe ouvre sur le champ immense de la mission. Alors seulement par le Christ, avec le Christ, dans le Christ, toute gloire est rendue au Père en l'unité du Saint-Esprit.

Cette « messe dehors » qu'est-elle et comment la vivre ? Essayons de mettre en relief le lien profond qui unit messe et mission.

Le chrétien est d'abord l'homme de l'avant-messe.

« Avant-messe », le mot n'est peut-être pas heureux. Il suggère un je-ne-sais-quoi de facultatif. Or, de l' « Introibo » au sermon inclus il s'agit de la célébration de la Parole de Dieu, de la proclamation et de l'écoute du message que Dieu lance au monde par son Église.

Tout le monde sait que l' « avant-messe » était, aux premiers

temps chrétiens, la seule partie de la célébration eucharistique à laquelle pouvaient assister les non-baptisés, les catéchumènes; mais personne parmi nos fidèles d'aujourd'hui ne se croit plus catéchumène.

Et pourtant, c'est banal de le dire, baptisé au berceau, le chrétien de notre vieil Occident n'a-t-il pas sans cesse à se convertir à sa propre foi ? N'a-t-il pas à se laisser éduquer par la liturgie qui, au fil de l'an, lui fait inlassablement réentendre la Parole ?

La messe des catéchumènes est comme la récapitulation rituelle, la célébration d'un labeur plus vaste qui s'impose au chrétien en dehors du sanctuaire : l'approfondissement de sa foi. Les quelques textes de l'avant-messe, même convenablement traduits dans un bon missel, même convenablement présentés et lus par un bon lecteur, même convenablement commentés par un bon sermon ne peuvent assurer ce catéchuménat adulte qui s'impose à tant de chrétiens.

Ce qu'entend alors le fidèle est une sorte d'invitatoire. Dehors il devra lire l'Écriture, creuser la doctrine de l'Église, connaître de mieux en mieux ce Jésus qui est la Vérité vivante. Sessions, retraites, récollections et aussi travail personnel doivent coûte que coûte trouver place dans sa vie.

Dehors il devra aussi s'exercer à écouter la Parole au cœur même des choses, des gens, des événements. Dans le grand livre de l'histoire de chaque jour, Dieu parle, Dieu instruit, Dieu affine le sens chrétien des croyants mal dégrossis que nous sommes.

C'est ici qu'il faudrait jauger la valeur catéchuménale de ce que le lexique d'action catholique appelle la révision de vie. En soumettant au regard de foi sa vie tout entière, dans ses recoins les plus obscurs, dans son opacité temporelle la plus épaisse, le chrétien en vient à découvrir sur le vif la politique divine, les « hauts faits de Dieu ».

Il apprend peu à peu à faire sienne l'optique du Seigneur sur toutes choses, à pressentir le plan de Dieu, à s'y inscrire activement. Et lorsque le dimanche à la messe, il s'entend adresser telle épître de saint Paul, telle page d'Évangile, il reçoit une lumière nouvelle pour vivre sa dure vie humaine; les faits de maintenant s'éclairent à cette vérité de toujours.

Il y a plus : celui qui entend la Parole doit la transmettre. Cette proclamation solennelle de la Vérité qui sauve est la consécration, à l'intérieur du sanctuaire, d'une proclamation plus diffuse qui doit être le fait de toute une vie. « Nous ne pouvons pas ne pas parler », disent les apôtres lorsque, poussés hors du Cénacle par l'Esprit, ils annoncent à la foule bigarrée de Jérusalem la Bonne Nouvelle.

Les chrétiens que nous coudoyons les six jours ouvrables de la semaine n'ont-ils pas besoin de notre témoignage fraternel ? Et nos frères « gentils », où entendront-ils la Parole qui sauve sinon dans ces rencontres que la Providence leur ménage avec nous dans la vie quotidienne ?

Parfois il faudra témoigner en clair. Certes rien de prédicant, ni de moralisant, ni d'édifiant au mauvais sens du mot, mais une affirmation nette qui écarte toute tricherie, tout mensonge, toute complicité avec le mal et qui « fasse la vérité ». Le plus souvent il faudra confier aux gestes profanes tout le soin du témoignage. Là plus qu'ailleurs le Verbe doit se faire chair, s'incarner dans l'humble et banale humanité des gestes les plus humains, pour les rendre lumineux, « édifiants » au beau sens, c'est-à-dire constructifs.

Dans le chrétien qui est vraiment habité par son Seigneur s'opère, sans même qu'il ait à s'en rendre compte, un phénomène de transparence. Ce qu'il dit vient de plus haut et conduit à plus haut que lui-même. Alors le moindre de ses interlocuteurs doit pouvoir percevoir à travers ses paroles les plus courantes un écho authentique de la Bonne Nouvelle. Un geste, un rien, ce qu'il est plus que ce qu'il fait, et voici poindre dans les autres un avant-goût de la vérité. Sa vie tout entière devient, au sens littéral, parlante.

Aux hommes divisés, incapables de se comprendre, comme à la tour de Babel, il rend intelligible l'unique voix de l'Évangile, comme au matin de la Pentecôte. Conversations, démarches, « bonjour, bonsoir », poignées de main, coups de téléphone, autant d'amorces de la Parole, autant d'avant-messes, qui, pour certains, les plus lointains, seront les seules avant-messes!...

Écoute et transmission de la Parole, même la plus discrète,

même la plus chuchotée au cœur des mots humains, ainsi est vécue à longueur de journée la messe des catéchumènes, ainsi se présente, en son sens le plus obvie, la mission.

Le chrétien est l'homme de l'offertoire.

Mais la messe est beaucoup plus que la célébration, dans le sanctuaire, de la Parole, et la mission beaucoup plus que la proclamation, hors du sanctuaire, de cette même Parole. Il s'agit dans les deux cas non seulement de vérités et de mots, si divins fussent-ils, mais de réalités. Il s'agit de cette rencontre et finalement de cette fusion entre Dieu et l'homme en Jésus-Christ, Verbe fait chair, Dieu fait homme. Rencontre, fusion qu'inaugure l'offertoire. Offrir c'est prendre, rassembler, puis tendre; c'est se charger d'une chose pour la livrer à un autre. A vrai dire, seul le Christ est en parfaite situation d'offertoire; de notre humanité il s'est totalement chargé pour la livrer totalement à la miséricorde du Père.

Songeons à l'offertoire de la toute première messe. Quel fardeau sur les épaules du prêtre par excellence, Jésus-Christ! Tout le poids du péché du monde! Et quelle agonie! « Que ce calice s'éloigne de moi! » Aussi l'offrande totale de notre humanité ne sera-t-elle réalisée que dans et par Jésus-Christ, et donc, à la messe, quand le Christ sera là, après la Consécration : « Unde et memores... offerimus... Hostiam puram... » Mais, dans la mesure où le chrétien entre activement dans le sacrifice rédempteur, il doit présenter lui-même, par les mains du prêtre ce qui, devenu Corps et Sang du Christ, sera offert par le Christ.

Le calice que porte le prêtre, qu'il offre, de quoi le garnissons-nous ? Contient-il vraiment la lie du péché de notre monde, de ce monde où Dieu nous place ? Ce petit rond de pain blanc sans épaisseur n'est-il pas trop léger ? Comment donner à l'offertoire de notre messe son poids de vérité? Comment le rendre assez pesant pour être vrai ? Par une prise en charge qui soit réelle. On ne peut offrir que ce qu'on a soupesé à son vrai poids, estimé à son juste prix. Impossible d'offrir vraiment une chose

qu'on ne connaît pas, qu'on ne touche pas, ou qu'on effleure seulement du regard ou des doigts.

Nous trouvons là, vitalement liée à l'offertoire, cette exigence de la présence active du chrétien dans la cité des hommes ou, pour employer un mot qui est en train de s'user, mais dont le sens demeure, de l'engagement. Le rapport engagement-offertoire n'est pas factice. Il répond au plan divin du salut par l'incarnation; il exprime un aspect essentiel de la mission.

Sauver, pour Dieu, c'est d'abord être-avec. Ce fut, historiquement, habiter dans notre humanité. « Le Verbe s'est fait chair. » Pour la soulever « à main forte et à bras tendus », comme dit l'Ancien Testament, et pour la présenter à son Père, le Fils a revêtu cette pâte humaine si lourde, si opaque. Ainsi en va-t-il de tous ceux qui entrent dans ce labeur immense de la Rédemption. Ils doivent être-avec.

Certes ma seule pesanteur suffirait à donner poids et sens à l'offertoire, le seul souci intérieur aussi que je puis avoir des autres. Mais le fidèle qui veut aller jusqu'au bout de sa grâce doit « élargir la matière de l'offertoire et donc de la Rédemption », écrivait le cardinal Suhard, être activement là où le Christ n'est pas encore, ou pas assez, le Maître, le Sauveur.

Drame du salut universel rendu présent à nous, la messe ne saurait être un tête-à-tête exclusif avec le Seigneur. Chacun des baptisés y est en coude-à-coude avec ses frères humains; chacun y est présent « à la voix plurielle » (Claudel), peuplé, surpeuplé de ce monde si lourd.

Or, l'engagement est ce faisceau de démarches coûteuses qui réalisent le coude-à-coude. Souvent fastidieux, toujours pénible, rarement efficace, du moins à nos yeux avides de résultats tangibles et rapides, il nous donne la mesure du monde avec son péché à vaincre, de ses valeurs latentes à baptiser et à magnifier; il inscrit jusque dans notre chair les stigmates de la condition humaine.

Il ne peut s'agir là d'une sorte d'offrande cosmique, taisant le péché, mais d'une offrande pénétrée à la fois du sens des valeurs humaines et de celui de leur détérioration. Saisi à pleines mains par le chrétien, le monde qui voudrait échapper aux prises de son Créateur (« Adam, où es-tu ? », Gn 3, 9) est placé

sous le regard du Dieu juste et bon qui veut le sauver et qui seul peut le sauver. Ainsi des malades de toutes sortes se faisaient-ils porter sur le passage du Sauveur pour recevoir de lui leur guérison.

En affrontant les dures réalités de l'argent, de la technique, du travail, en se dépensant sur l'immense chantier de la cité des hommes, en y dégageant, et en y promouvant, autant que faire se peut, les valeurs authentiques, le chrétien prépare la matière de l'offertoire. Il opère ce que la liturgie grecque appelle la prothèse. Il donne poids et vérité à cette hostie et à ces quelques gouttes de vin qui, sur l'autel, disent à Dieu l'immense faim et l'immense soif d'un monde en mal de Rédemption.

Le chrétien est l'homme de la consécration.

Par la force même des mots que le prêtre prononce, le pain et le vin deviennent le Corps et le Sang du Christ. Le prêtre est établi prêtre essentiellement pour cet office : consacrer l'Eucharistie. Seul il peut opérer cette transsubstantiation. Autour de l'Eucharistie il rassemble le peuple de Dieu, il le nourrit d'une même nourriture et, par cette action sacerdotale, s'édifie le corps mystique de Jésus-Christ.

Ne peut-on pas analogiquement étendre cette attitude du prêtre consacrant à une attitude générale du chrétien ? Comme ce pain et ce vin deviennent le Corps et le Sang du Seigneur, ainsi l'humanité doit devenir son Corps mystique, le peuple de Dieu.

L'être humain que le Créateur, à l'aube des temps, avait modelé à son image et à sa ressemblance, le voici défiguré par le péché, mais le voici également transfiguré par le Vainqueur du péché. A cette transfiguration, œuvre du Dieu Sauveur, le chrétien doit collaborer. De ce lent remodelage, de cette promotion inouïe à la sainteté d'une humanité disloquée et paganisée, Dieu est l'auteur principal. Qui peut bâtir le Royaume de Dieu sinon Dieu lui-même ? Mais il veut avoir besoin des hommes.

C'est là un nouveau sens de la mission. Pour façonner le Corps mystique, il compte non seulement sur ses prêtres, mais aussi, à leur rang, sur tous ses chrétiens. Tous les membres de son

Église n'ont-ils pas, grâce à leur baptême et à leur confirmation, un certain caractère sacerdotal ?

Action très humble à ce niveau ; mais Dieu aime les moyens pauvres. S'appuyant sur ce caractère qui le fait membre de cette « race de prêtres » (Ex 19, 6 et 1 P 2, 9) qui est l'Église, le chrétien, sous la motion efficace de la grâce, a le devoir et le pouvoir de transformer peu à peu ce monde qui, sans Dieu, tourne à la jungle. Par la mise en œuvre dans le profane de la lumineuse énergie de la foi et des sacrements de la foi, il tend à opérer finalement ce changement de substance, cette transsubstantiation qui de la foule des hommes fait le Royaume de Dieu. Jamais ne devrait s'assoupir dans le moindre des baptisés ce désir de changer par l'action individuelle et par l'action collective, la part d'univers qui est la sienne, de la changer un peu comme le Christ l'a changée : par le fond, au prix d'une refonte et d'une conversion qui l'atteignent dans sa substance même et tendent à en faire une province authentique du Royaume.

Là encore nous rencontrons dans son inspiration profonde la mission, avec son souci de transformer les mentalités, de les imprégner de sève évangélique, de faire en vérité de la cité des hommes le lieu où peu à peu, à longueur d'histoire, se bâtit douloureusement et obscurément la cité de Dieu.

Douloureusement! Le Corps et le Sang du Christ sont sur l'autel le Corps et le Sang du Christ immolé, sacrifié. Après la consécration le prêtre présente au Père le Fils bien aimé qui a pris les traits pitoyables d'une humanité pécheresse et souffrante. La Sainte Face couverte de sueur, de sang, de crachats, c'est ce que voit désormais le Père en regardant les hommes. Ce labeur de « transsubstantiation » en lui et autour de lui ne peut faire du chrétien qu'un crucifié. « Le disciple n'est pas plus grand que le maître. » Il ne peut comme chrétien qu'être posé en croix sur le monde, que marquer le monde d'un vivant signe de croix.

Obscurément! Coûteuse, cette métamorphose qui doit aboutir à la cité de Dieu est le plus souvent indéchiffrable. Visible par tout un aspect de lui-même, le Royaume est semblable aussi à cette invisible pincée de levain qui suffit à faire lever toute la pâte.

Après les paroles de la consécration rien ne paraît changé dans l'hostie, dans le calice; nous sommes sûrs pourtant, de toute la certitude de notre foi, que la substance de ces choses n'est plus la même : là est Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ.

Ainsi pour l'action collective et individuelle du chrétien. Apparemment l'aventure humaine se déroule sous la pesée des idées, des forces, des seules réalités sociologiques, apparemment la grâce ne change pas grand-chose à la nature déchue; combien de fois devant la souffrance et le péché du monde, serions-nous tentés de nous demander pourquoi le Sauveur nous a si peu sauvés! En fait, la grâce court souterraine, comme une eau vive, et du dedans travaille cette humanité à l'image du Fils de Dieu, jusqu'à ce que le Corps mystique atteigne la taille que Dieu, mystérieusement, lui assigne.

Rien n'est changé, dites-vous ? Vous oubliez que depuis le vendredi saint, depuis ce sacrifice auquel la messe nous rend présents et participants, le succès et l'échec dépassent de beaucoup ce que l'homme peut en percevoir. La substance des choses humaines n'est pas ce que nos sens nous en disent. Le réel n'est pas limité au concret, au visible. Il existe un réel invisible, celui où se vit la Pâque chrétienne, où se déroule l'histoire sainte d'une humanité que Dieu douloureusement et mystérieusement transfigure.

Et lorsque, après la consécration, la messe atteint son sommet dans cette offrande que le Christ fait de lui-même à son Père par les mains du prêtre, c'est toute la création qui, par lui, avec lui, en lui rend gloire au Père. A ce « Notre Père » enfin chanté par tout l'univers racheté, la mission est ordonnée comme à sa réussite ultime.

Le chrétien est l'homme de la communion.

La Pâque, la manducation de l'agneau immolé, devenu nourriture, pain vivant que nous recevons à la Table Sainte et que nous emportons comme un trésor, telle est la dernière phase de la messe.

Si le Christ vient ainsi en nous, ce n'est pas pour une visite

passagère; sa présence ne saurait durer seulement les quelques minutes que dure l'espèce du pain. Il entend demeurer, faire route avec nous, être notre viatique. La communion va donc se prolonger bien au-delà de la présence eucharistique, en une présence de grâce habituelle. Dieu nous habite, veut nous habiter à demeure. Ultime et plus profond aspect de la mission.

Le grand malheur de nos vies c'est que nous n'habitons pas assez, en nous-mêmes, là où il habite. « Engloutis par notre surface », nous ne demeurons pas assez en cette profondeur où il demeure. Centrifuges, distraits, émiettés par le fait divers, nous ne fréquentons pas assez cette part de nous-mêmes où il attend, où il appelle, où le Pain de vie vient alimenter sa présence.

La communion eucharistique place le Christ aux sources profondes de notre être, comme au point d'éclosion de nos actes. A nous de nous tenir là où jaillit la source, à nous de donner à tout notre comportement cet enracinement profond.

Tout être qui, à un titre quelconque, participe à la mission de l'Église, doit porter, comme les apôtres se lançant à la conquête du monde au matin de la Pentecôte, cette part de Cénacle bien vivante dans le cœur. C'est surtout affaire de prière, de dialogue intime, d'écoute silencieuse, de présence théologale au Dieu intérieur. Mais c'est aussi affaire de dialogue avec les autres, d'écoute, de présence théologale au Dieu qui parle dehors.

Les autres, ces multiples prochains qui peuplent ma vie sont aussi parole de Dieu. Et parole d'amitié! Le Père les prononce avec un amour immense. Le calice de la messe contenait ce Sang dont le Christ a versé pour chacun telle goutte. Nous sommes donc, eux et moi, *consanguins* au Christ.

Bien plus : ils sont, tous ces êtres, autant de visages du Seigneur. « J'avais faim, vous m'avez donné à manger... » Les affrontements, les rencontres, tous ces liens que noue la vie, autant de façons de rejoindre ce Christ de la messe et de communier à lui.

Si mon regard de foi est assez incisif, il doit aller en chacun jusqu'à ce Christ qui prend visage en lui. En tout être qui paraît à mes yeux de chair, Jésus-Christ transparaît au yeux de ma foi. Il doit être, au sens le plus littéral du mot, reconnu :

connu de nouveau, car je l'ai déjà vu, déjà accueilli ce Christ lorsqu'il se présentait à moi à la messe. Je ne faisais qu'un avec lui dans la communion de la messe, je ne fais qu'un avec lui dans la communion de la vie.

Le Christ, mon frère (au moins en puissance) telle est l'identité la plus profonde, la plus vraie, la plus décisive du client, du fournisseur, du créancier, du débiteur, du concurrent, du voisin, du passant, de l'ami, de l'ennemi. Le Christ, mon frère devenu foule, telle est l'humanité qui m'enserre de toutes parts.

Ainsi le Christ reçu à la Table eucharistique me pousse vers l'intérieur, dans l'intimité de la prière, et vers l'extérieur, dans la fréquentation du prochain. Sans lui je ne vivais ni assez dedans, ni assez au-dehors, ni assez présent à moi-même, ni assez présent aux autres. Sa vie immense greffée sur ma vie me dilate au-delà de cette marge étroite où je risquais de m'enfermer et de m'étioler. Je suis sa pauvreté, il est ma richesse.

« Ce n'est plus moi qui vis, c'est lui qui vit en moi », qui se met à faire tout ce que je fais, à être tout ce que je suis. En lui s'achève l'unité profonde de la messe et de la mission.

Missa est...

Le Christ plein le cœur, me voici prêt à reprendre ce rythme qui de l'écoute de la Parole de vie m'a conduit à la fusion parfaite avec elle.

Habité par le Seigneur, je vais mieux écouter, mieux transmettre, mieux offrir, mieux travailler à changer le monde et ainsi pénétrer toujours plus avant dans cette intimité de Dieu qui devient de plus en plus la vie de ma vie.

Ainsi faudrait-il aller d'une messe à l'autre. Ce qui se passe dans l'entre-deux n'est que — tout à la fois — l'extension de la messe précédente et la préparation de la messe suivante.

Écouter, transmettre, offrir, convertir et cela au cœur et au bénéfice d'une présence toujours plus intime à Jésus-Christ, mais ce sont là les composantes essentielles de la mission!

Il n'est sans doute pas exagéré de dire que la théologie de la

mission et la théologie de la messe ont beaucoup à s'enrichir au contact l'une de l'autre.

« Stat crux dum volvitur orbis. » La Croix se tient droite, immobile, tandis que le monde tourne, évolue, que les événements succèdent aux événements. La messe, le sacrifice de la Croix est présent au déroulement de l'histoire, au labeur d'une Église en mission parmi l'immense foule des hommes.

G. Ranquet, O. P.

L'ESPRIT ET L'EUCHARISTIE

Notre époque a eu la grâce de mieux comprendre le rôle du Saint-Esprit dans la vie chrétienne personnelle. Le « doux Hôte de l'âme »[1] n'est plus un Dieu tout à fait inconnu. On peut se demander cependant si l'action de l'Esprit, qui est désormais admise sans conteste dans le domaine de la piété individuelle, s'impose avec la même évidence à la conscience chrétienne dans le domaine de la piété liturgique. A voir les choses dans leur ensemble, et en négligeant certaines louables exceptions, il semble bien que non. Combien il importe pourtant, alors que nous sommes en train de redécouvrir les trésors de la prière de l'Église, de ne pas oublier que cette prière, non moins que l'oraison privée, est soutenue, vivifiée et sanctifiée par l'Esprit de Dieu! *Car nous ne savons que demander pour prier comme il faut. L'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables*[2].

Ce sera peut-être faire œuvre utile que de chercher à mettre en plus claire lumière l'action du Saint-Esprit dans la prière liturgique par excellence : la sainte messe. Quiconque sait que l'Eucharistie est le Mémorial du Seigneur, le résumé de ses mystères, ne peut s'étonner que le Saint-Esprit y soit agissant comme il fut agissant dans les mystères de notre salut. C'est par l'opération du Saint-Esprit que Marie a conçu le Sauveur. C'est le Saint-Esprit encore qui, sur les rives du Jourdain, l'a

1. Prose de la messe de Pentecôte (*Missel romain*).
2. Rm 8, 26.

manifesté au Baptiste et, par lui, au monde. Mais, surtout, le sacrifice eucharistique n'est pas autre que celui du Calvaire : *Le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu*[3] est celui auquel nous communions à la messe.

Eucharistie et Pentecôte : les deux mystères sont inséparablement liés depuis le jour où l'Esprit de Pentecôte est descendu sur le lieu choisi par le Seigneur pour la première Eucharistie. C'est là une remarque que nos ancêtres dans la foi, les Pères de l'Église, n'ont pas manqué de faire. Les leçons qu'ils en ont tirées sont toujours valables. Nous mettre à leur école est ce que nous pouvons faire de mieux. Mais, pour ne pas nous égarer en des détails infinis, nous résumerons leur pensée dans la triple affirmation que voici :

1) Le Saint-Esprit donne aux paroles consécratoires le pouvoir de changer le pain et le vin au corps et au sang du Seigneur.

2) Le Saint-Esprit donne à l'intelligence des fidèles[4] le pouvoir de reconnaître, sous les apparences, le corps et le sang véritables du Seigneur.

3) Le Saint-Esprit donne à la volonté des fidèles le pouvoir et la force de réaliser, dans le Christ, cette unité du Corps mystique qui est le fruit définitif du sacrement de l'Eucharistie.

Disons plus simplement : l'Esprit consacre les offrandes, il éclaire les intelligences, il opère l'union des cœurs.

L'Esprit qui consacre.

Le changement admirable opéré par les paroles de la consécration dépasse infiniment le pouvoir des paroles purement humaines. Il est l'œuvre du Saint-Esprit. Voilà ce qu'affirment avec une unanimité étonnante les Pères de l'Église grecque et ceux de l'Église latine. Écoutons quelques-uns de ces derniers.

Parlant du pain et du vin, ces fruits de la terre que la main des hommes a préparés pour le mystère eucharistique, saint Augustin déclare : *La consécration qui en fait un si grand sacre-*

3. He 9, 14.
4. Les fidèles, ici, désignent tous les croyants, prêtres ou laïcs.

ment ne leur vient que de l'Esprit de Dieu[5]. Saint Isidore de Séville fera retentir dans tout le moyen âge soumis à son influence l'écho de cette parole d'Augustin[6]. Le pape saint Grégoire le Grand établit un parallèle entre le mystère de l'Incarnation et le mystère de l'Eucharistie : ni l'un ni l'autre ne s'accomplissent que par l'opération du Saint-Esprit : *Notre créateur*, dit-il, *change le pain et le vin en son corps et en son sang par l'opération consécratrice de son Esprit*[7]. Saint Fulbert, évêque de Chartres, au XI[e] siècle, exprime la même vérité dans un langage d'un réalisme extrême. Il dit — si du moins nous comprenons bien un mot quasi intraduisible — que le Saint-Esprit, à la messe, modèle le corps du Christ[8]. Un disciple de Fulbert, Ascelin, se souvient de l'enseignement de son maître quand il écrit à l'hérésiarque Bérenger : *Je garderai dans le sanctuaire de mon cœur... comme certaine, indubitable et à tout jamais inviolable cette conviction que le pain et le vin, sur l'autel, deviennent, par la vertu du Saint-Esprit et le ministère du prêtre, le vrai corps et le vrai sang du Christ*[9]. Enfin, plus près de nous, M. Olier résume dans la langue claire et rigoureuse de son siècle ce qui avait été la doctrine commune des siècles précédents : *Il n'y a que l'Esprit de Dieu qui peut rendre Jésus-Christ présent sur les autels*[10].

Comment s'expliquer que, malgré les nombreux témoignages des Pères en faveur de l'action consécratrice du Saint-Esprit, une vérité aussi traditionnelle et aussi essentielle tienne si peu de place dans la prédication courante de notre temps[11] ? Il y

5. Saint Augustin, *De Trin.*, l. III, c. iv, n. 10 (P. L., 42, 874). Traduction française de Mellet et Camelot, dans *Œuvres de saint Augustin*, t. 15 (1955), p. 291.

6. Isidore de Séville, *Etymologies*, VI, 19, 38 (P. L., 82, 255).

7. Paroles de saint Grégoire le Grand rapportées par Paul Diacre, *Vie de saint Grégoire*, c. 23 (P. L., 75, 53 *b*).

8. *Non inanis mysterii symbolum sed, compaginante Spiritu Sancto, corpus Christi verum* (Fulbert de Chartres, *Lettre* 5; P. L., 141, 202 *a*).

9. Texte cité par Alexandre Clerval, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, Paris, 1895, p. 138.

10. J.-J. Olier, *Traité des saints Ordres*, part. III, ch. II (éd. Migne, 662).

11. Il est juste de reconnaître que Dom Guéranger n'a pas omis de signaler les rapports qui lient l'Eucharistie à l'action du Saint-Esprit. Cf. *L'An-*

a probablement plusieurs causes possibles à un tel état de fait. En tout premier lieu il faut reconnaître que la liturgie romaine ne souligne guère cet aspect de la théologie eucharistique. Mais la liturgie romaine n'est pas la seule liturgie catholique. Dans cet abondant verger liturgique qu'est l'Église catholique, nombreuses sont les liturgies où l'action du Saint-Esprit est mise en solennelle évidence[12]. L'exemple qui se trouve le plus à notre portée est sans doute la liturgie de saint Jean Chrysostome. Voici comment les choses s'y passent. Le prêtre a chanté les paroles prononcées par le Seigneur à la dernière Cène sur le pain et le vin. Le peuple a répondu : *Amen*. Alors le prêtre et le diacre disent ensemble la prière suivante :

> *Le prêtre* : Nous t'offrons, ô Seigneur, ce sacrifice... Nous t'en prions, nous te le demandons, nous t'en supplions, envoie ton Esprit-Saint sur nous et sur ces offrandes et fais de ce pain le corps précieux de ton Christ.
> *Le diacre* : Amen.
> *Le prêtre* : Et fais de ce qui est dans ce calice le précieux sang de ton Christ.
> *Le diacre* : Amen.
> *Le prêtre* : Et change-les par ton Esprit-Saint.
> *Le diacre* : Amen. Amen. Amen.

N'allons pas penser surtout que la doctrine qui attribue au Saint-Esprit le changement admirable du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ est une doctrine ésotérique, une spéculation savante accessible à de rares initiés. Car si, de nos jours, des chrétiens peuvent dire la messe ou y assister sans même soupçonner que le Saint-Esprit y fasse quelque chose, il n'en a pas toujours été ainsi. L'anecdote suivante dont le pape saint Agapet, au VI[e] siècle, fut le héros, nous le fait bien comprendre. Un évêque des environs de Rome avait été dénoncé au pape pour des négligences commises dans la célébration des mystères eucharistiques. Agapet lui donna l'ordre d'offrir en sa

née liturgique. Le temps après la Pentecôte, t. I (6[e] éd., 1890, pp. 191-194) : *Le lundi après la Trinité*.

12. Cf. Salaville, *Épiclèse eucharistique* (in *Dict. de Théol. cath.*, t. V, 194-300) et B. Botte, *L'épiclèse dans les liturgies syriennes orientales* (in *Sacris Erudiri*, VI (1954), pp. 48 et suiv.).

présence le saint sacrifice. L'évêque obéit. Bientôt cependant le pape et ceux qui assistaient avec lui à la messe de l'évêque s'aperçurent que ce dernier recommençait toujours les mêmes prières et ne se décidait pas à conclure.

> Tous s'étonnant de sa lenteur, le pape lui dit : « Que signifie ceci, que tu as dit quatre fois déjà la sainte prière, et tu ne la termines pas ? » Alors l'évêque répondit : « Excuse-moi, saint Père, c'est que je n'ai pas vu comme d'habitude la venue du Saint-Esprit; voilà pourquoi je n'ai pas terminé. Mais éloigne du saint autel le diacre qui porte l'éventail, parce que je n'ose pas le lui dire. » Alors le divin Agapet donna un ordre, le diacre s'éloigna, et aussitôt l'évêque et le pape virent la venue du Saint-Esprit [13].

Naïve légende assurément, écrite pour un public avide de merveilleux, mais qui révèle, par sa naïveté même, à quelles profondeurs de l'âme populaire s'enracinait la foi en l'action transformante du Saint-Esprit.

Un témoignage analogue nous est fourni, dans le domaine de l'art sacré, par la « colombe eucharistique ». Cette colombe d'or ou d'argent, suspendue au-dessus de l'autel, était autrefois d'un usage courant. Beaucoup plus rare de nos jours, elle s'est maintenue cependant en quelques lieux privilégiés. Sa destination pratique est de contenir la sainte Réserve. Mais sa fonction symbolique est de rappeler aux plus distraits eux-mêmes que sur l'autel du sacrifice descend et repose l'Esprit sanctificateur [14].

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'aspect extérieur de l'ac-

13. Jean Moschus, *Le Pré spirituel,* n° 150 (éd. Rouët de Journel, Coll. « Sources chrétiennes, », t. 12 (Paris, 1946), p. 202). Deux historiettes semblables se trouvent dans le même ouvrage : n° 25 (*ibid.*, pp. 64-65) et n° 27 (*ibid.*, pp. 67-68).

14. Comme le remarque Bossuet, ces colombes contiennent « l'Eucharistie que le Saint-Esprit, figuré par la colombe, consacre, d'où le Saint-Esprit se répand pour vivifier les âmes et les corps » (Bossuet, *La tradition défendue...*, 2e partie, ch. xix; éd. Vivès, t. 16 (1864), p. 498). L'explication de Bossuet est conforme à celle que l'on trouve dans la *Vie de saint Basile,* attribuée à Amphiloque, ch. ii, n° 32 (*Acta Sanctorum,* jun., t. 3 (1867), 423 *c*). La « colombe eucharistique » était encore en usage « dans la plus grande partie des églises cathédrales de France » à la fin du XVIIe siècle si l'on en croit l'auteur des *Pratiques de piété pour honorer le Saint-Sacrement* (Cologne, 1683), p. 421.

tion du Saint-Esprit à la messe : celui qui concerne le changement opéré dans le pain et dans le vin. Il nous reste à dire ce que l'Esprit accomplit au-dedans des âmes. Car si le sacrifice du Calvaire est représenté sur l'autel, c'est assurément pour que les hommes de tous les temps et de tous les lieux puissent y prendre part. Le même Esprit qui change le pain et le vin au corps et au sang du Seigneur rend aussi les chrétiens capables de s'unir au sacrifice de ce corps et de ce sang divins. A l'action de l'Esprit sur les offrandes eucharistiques répond l'action de l'Esprit sur ceux qui participent à l'Eucharistie. Double mouvement harmonieusement concerté : Celui qui opère sur l'autel le changement admirable du pain et du vin produit dans l'âme des fidèles une transformation non moins admirable puisqu'il leur donne le pouvoir de participer avec fruit au mystère de l'autel. Or deux actes résument notre participation au saint sacrifice : la foi qui adore, l'amour qui communie. Pour l'un et pour l'autre de ces actes le Saint-Esprit vient au secours de notre faiblesse. Dans l'acte de foi, il est l'Esprit qui éclaire. Dans l'acte d'amour, il est l'Esprit qui unifie.

L'Esprit qui éclaire.

La foi au Fils de Dieu présent dans l'Hostie ne saurait être œuvre humaine. Jésus lui-même a pris soin de nous en avertir dans son *Discours sur le Pain de vie*. Aux disciples que la promesse de l'Eucharistie a trouvés sceptiques, le Sauveur déclare : *Cela vous scandalise? ... C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie. Mais il en est parmi vous qui ne croient pas...* Il ajouta : *Voilà pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi sinon par un don du Père*[15]. Le Saint-Esprit, le « don du Père », est celui qui rend témoignage à Jésus, celui qui le manifeste au regard de notre foi dans le sacrement de l'Eucharistie. Cela nous le savons bien puisque, au baptême, le Saint-Esprit est venu habiter en nous et puisque, en déposant en notre âme

15. Jn 6, 61-65.

la foi surnaturelle, il nous a donné des yeux nouveaux capables de contempler les mystères du salut. Cela nous pouvons aussi aisément le conclure si nous réfléchissons un peu sur l'acte de foi que nous accomplissons quand nous participons au saint sacrifice. Exprimé ou non, cet acte de foi en la présence réelle rejoint l'exclamation de l'apôtre Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* [16]. Or il est certain que cette reconnaissance de la seigneurie de Jésus caché sous les apparences du pain et du vin n'est pas le produit de nos seules forces : *Nul ne peut dire « Jésus est Seigneur » que sous l'action de l'Esprit-Saint* [17].

Toutefois, si nous voulons mieux comprendre comment le Saint-Esprit rend témoignage au Christ de l'Eucharistie et si nous voulons saisir justement ce que ce témoignage a de solennel, il nous faut faire un pas de plus. La messe est une *Théophanie,* c'est-à-dire une manifestation du Dieu-Trinité [18]. Et, de fait, la messe devient un logogriphe indéchiffrable si on veut l'envisager dans une autre lumière que celle de la très sainte Trinité. Il faut que le Fils soit présent pour s'offrir. Il faut que le Père soit présent pour agréer l'offrande. Enfin, il faut que le Saint-Esprit soit présent, lien d'amour qui unit le Père et le Fils, feu céleste qui consume la divine victime [19]. La messe nous fait ainsi pénétrer — sans pour autant déchirer le voile de la foi — dans l'intimité du Dieu qui est Père, Fils et Esprit-Saint. La messe manifeste aux yeux de notre foi la très sainte Trinité. S'il en est ainsi, on doit pouvoir comparer la Théophanie de la messe et la Théophanie du Jourdain. Interrogeons donc celui qui fut le témoin de cette dernière.

> Jean déclara : « J'ai vu l'Esprit, tel une colombe, descendre du ciel et demeurer sur lui. Et moi je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit : *Celui sur qui tu verras*

16. Jn 20, 28.

17. 1 Co 12, 3.

18. Le mot *Théophanie* ne doit pas effrayer. Il a un sens voisin de celui du mot *Epiphanie*. Sur la messe comme Théophanie, cf. MAURICE DE LA TAILLE, *Mysterium fidei* (Paris, 1921), pp. 448-449.

19. *Que le sacrifice offert à ton regard, ô Seigneur, soit la proie de ce Feu divin qui, par le Saint-Esprit, embrasa les cœurs des disciples du Christ, ton Fils* (Missel romain, secrète du vendredi des Quatre-Temps de Pentecôte).

l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint [20]. »

Les œuvres de Dieu ont une cohérence admirable : ce qui s'est produit autrefois sur les rives du Jourdain se renouvelle mystiquement chaque fois que nous célébrons la messe. Ici et là, c'est l'Esprit qui manifeste Notre-Seigneur Jésus-Christ. A la Théophanie du Jourdain, une voix est descendue du ciel sur la terre : *Celui-ci est mon Fils bien aimé : en lui je me suis complu* [21]. A cette voix du Père une voix fait écho dans la Théophanie eucharistique, la voix de l'Église qui monte de la terre vers les cieux : *C'est par lui, avec lui et en lui que te sont offerts à toi, Dieu Tout-Puissant, en l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire* [22]. Comme Jean-Baptiste fut le ministre de la première théophanie, le prêtre est ministre de la seconde. Reprenant les paroles du Précurseur, il montre aux fidèles le Messie Sauveur : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde* [23]. Et, dans le pain consacré, les fidèles comme le prêtre peuvent adorer l'Agneau de Dieu parce qu'ils sont éclairés par l'Esprit de Dieu.

Une prière de la très ancienne liturgie décrite par les *Constitutions apostoliques* met bien en évidence cet aspect de l'action du Saint-Esprit dans le mystère eucharistique :

> Envoie sur ce sacrifice, ô Seigneur, ton Esprit-Saint, le témoin de la passion du Seigneur Jésus, afin qu'il manifeste que ce pain est le corps de ton Christ [24].

Comment l'Esprit manifeste-t-il la présence eucharistique ? Il

20. Jn 1, 32-33.
21. Mt 3, 17.
22. Liturgie romaine, Ordinaire de la messe.
23. *Ibid.*
24. *Constit. Apost.*, l. 8, c. 12 (P. G., 1, 1104 *c*) : ὅπως ἀποφήνῃ τὸν ἄρτον τοῦτον σῶμα τοῦ Χριστοῦ σου. La liturgie de saint Basile dit de même : καὶ εὐλογῆσαι αὐτὰ καὶ ἁγιάσαι καὶ ἀναδεῖξαι τὸν μὲν ἄρτον τοῦτον αὐτὸ τὸ τίμιον σῶμα τοῦ Κυρίου κ.τ.λ. Le P. de La Taille fait remarquer : « Il n'y a pas d'abord la consécration et ensuite une manifestation de la consécration. Il s'agit d'une manifestation qui se réalise par la transsubstantiation même. C'est par la transsubstantiation que la présence du Christ est manifestée aux yeux de la foi » (*Mysterium fidei*, p. 448).

le fait à sa manière et sa manière est spirituelle. Nous savons en effet que « *l'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu*[25] ». C'est, toutes proportions gardées, d'une manière analogue qu'il atteste, dans le sanctuaire le plus intime de notre âme, que Jésus est présent sur l'autel. Si la liturgie romaine insiste moins que d'autres sur ce fait, elle ne l'ignore pas pour autant. Dans la secrète de la fête de Pentecôte, elle nous fait demander comme une double grâce la consécration des offrandes et l'illumination des cœurs :

> Consacre, ô Seigneur, les dons offerts et purifie nos cœurs par le rayonnement de lumière du Saint-Esprit.

Purifiés par l'Esprit, éclairés par sa lumière, nous pouvons contempler le Dieu qui se cache dans l'Hostie et qui se révèle aux cœurs purs[26]. En vérité, comment l'enthousiasme d'une âme qui a entrevu, même faiblement, ce travail mystérieux de l'Esprit en elle, n'éclaterait-il pas en chant de joie et d'action de grâces ? *O quam suavis* : « O combien est doux ton Esprit, Seigneur, toi qui rassasies les affamés d'un pain venu du ciel[27] ! » Aussi la liturgie de saint Jean Chrysostome s'achève-t-elle justement par une exclamation d'allégresse spirituelle :

> *Nous avons vu la Lumière véritable.*
> *Nous avons reçu l'Esprit qui vient des cieux*[28].

Oui, et c'est par l'Esprit qui vient des cieux que nos yeux ont été ouverts à la Lumière véritable. C'est le Saint-Esprit qui manifeste au regard de notre foi le Fils de Dieu, « Lumière de Lumière », caché sous les apparences du pain et du vin.

25. Rm 8, 16. La Vulgate traduit : *L'Esprit atteste à notre esprit.*
26. Mt 5, 8.
27. Antienne des premières vêpres de la fête du Saint-Sacrement (Liturgie romaine).
28. Ἴδομεν τὸ φῶς τὸ ἀληθινόν, ἐλάβομεν Πνεῦμα ἐπουράνιον.

L'Esprit qui unifie.

Le témoignage rendu par l'Esprit n'est pas fermé sur lui-même. Bien au contraire, il porte en soi une puissance illimitée. Celui qui l'a reçu doit témoigner à son tour. Ainsi fit Jean-Baptiste qui, ayant vu l'Esprit descendre sur le Sauveur, déclara : *Oui, j'ai vu et j'atteste que c'est lui l'Élu de Dieu*[29]. Ainsi Jésus nous a-t-il commandé de faire : *Quand viendra le Paraclet que je vous enverrai... il me rendra témoignage. Et vous aussi vous témoignerez*[30]. De quoi témoignerons-nous ? Comment témoignerons-nous ? Notre-Seigneur nous le dit dans sa prière sacerdotale : *Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi. Qu'eux aussi soient un en nous afin que le monde croie que tu m'as envoyé*[31].

Le témoignage que nous devons donner au monde et le témoignage que le monde attend de ceux qui ont pris part au banquet eucharistique est un témoignage d'unité. *O signum unitatis! O vinculum caritatis!*[32], s'écrie saint Augustin en présence du mystère de l'Eucharistie. Le fruit définitif de ce sacrement, en effet, est de réaliser et de fortifier l'unité des fidèles dans le Corps mystique[33]. Cette unité est symbolisée, certes, par l'union des mille grains en un seul pain, des mille raisins en un seul vin. Mais il est absolument nécessaire de dépasser — et de dépasser infiniment — cette image, car l'unité du Corps mystique est tout autre. C'est au sein même de la Trinité qu'elle trouve son exemplaire : *Qu'ils soient un comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi.* Ayant son exemplaire là-haut, l'unité de l'Église rend témoignage ici-bas à l'unité primordiale et inaccessible des

29. Jn 1, 34.
30. Jn 15, 26-27.
31. Jn 17, 21.
32. O signe d'unité ! ô lien de charité ! (saint AUGUSTIN, *In Joannem*, tract. 26, n. 13 (P. L., 35, 1613).
33. Ce fruit définitif du sacrement d'Eucharistie est appelé par les théologiens scolastiques *res tantum*. Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Summa Theol.*, III[a], q. 73, art. 3 (in corp.).

trois divines Personnes : *Qu'eux aussi soient un en nous afin que le monde croie.*

Or, de ce que le mystère de l'unité des chrétiens est en relation avec le mystère de la sainte Trinité, s'ensuit une conséquence d'une importance souveraine. Tout ce qui affirme et consolide l'unité du Corps mystique sera attribué à celui qui, dans la Trinité, est le lien d'amour, le Saint-Esprit. L'Esprit qui peut seul changer le pain et le vin au corps et au sang du Seigneur est aussi le seul qui puisse accomplir cet autre prodige : faire que la multitude des croyants soit un seul cœur et une seule âme[34]. Ne nous étonnons donc pas si les liturgies qui demandent à l'Esprit-Saint, avec tant d'insistance, de changer le pain au corps eucharistique du Seigneur, le supplient avec une égale insistance d'opérer l'union des fidèles en son Corps mystique : *Quant à nous qui participons à un seul pain et au calice, unis-nous les uns aux autres dans la communion d'un seul Esprit-Saint*[35]. Ainsi s'exprime la vénérable liturgie de saint Basile. Et une oraison après la communion lui fait écho dans le missel romain : *Répands sur nous, Seigneur, l'Esprit de ta charité afin que, par ta bonté, se réalise en ceux que tu as rassasiés d'un unique pain, l'union des cœurs*[36].

Il existe ainsi une admirable réciprocité des grâces. Manger le corps du Christ, boire son sang, nous fait communier plus intimement à son Esprit. Et cette communion plus intime à l'Esprit de Jésus-Christ nous établit plus fermement dans l'unité de son Corps mystique[37]. Saint Ambroise nous l'affirme en des termes d'une incomparable vigueur :

> Chaque fois que tu bois (au calice du précieux sang), tu reçois la rémission des péchés et l'ivresse de l'Esprit... L'ivresse du vin nous fait vaciller et tituber, l'ivresse de l'Esprit nous enracine dans le Christ[38].

34. Ac 4, 32. Il faut rappeler ici le mot de saint Augustin : *Le Corps du Christ ne peut vivre que de l'Esprit du Christ* (*In Joannem*, tr. 26, c. 6, n. 13 (P. L., 35, 1613).

35. Cité par Salaville, *op. cit.*, col. 195.

36. Postcommunion du vendredi après les Cendres (Missel romain).

37. Cf. Pie XII, *Encyclique* « *Mystici Corporis* », A.A.S., vol. XXV (1943), p. 233.

38. Saint Ambroise, *De sacramentis*, l. 5, c. 3 (n. 17) (P. L., 16, 449 *c*).

Mais si l'on voulait rapporter tous les témoignages des liturgies et des Pères de l'Église en faveur de l'action unifiante de l'Esprit dans le mystère eucharistique, c'est un livre, et peut-être plusieurs, qu'on devrait écrire. Qu'il nous suffise donc de citer quelques lignes — d'ailleurs magnifiques et toutes pleines de réminiscences bibliques et patristiques — d'un théologien contemporain :

> L'Esprit dont l'opération divine a préparé au Christ son corps de chair, intervient aussi dans la confection de l'Eucharistie pour la formation de son Corps mystique. Lui qui s'est abattu comme un feu dévorant sur le sacrifice d'Élie, il consume les scories humaines qui résistent à la vertu unifiante du sacrement. Et comme il est une première fois descendu sur les Apôtres, non pour les unir en un groupe fermé, mais pour allumer en eux le feu de l'universelle charité, ainsi fait-il encore, Esprit du Christ, chaque fois que le Christ à nouveau se livre « pour que soient rassemblés tous les enfants de Dieu dispersés ». Dans ce Cénacle que sont toutes nos églises, en même temps que la Cène, c'est la Pentecôte qui se renouvelle [39].

En vérité, toute messe est une Pentecôte car, comme le fait remarquer le même théologien, le sacrifice de la messe est tout entier « sous le signe de l'Esprit-Saint » [40]. L'usage, il est vrai, a consacré l'expression de « messe du Saint-Esprit » comme il a consacré celle de « messe d'action de grâces ». Et l'on peut se réjouir de ce qu'à certains jours on mette l'accent sur l'action de grâces, de ce qu'en certaines circonstances on pense plus particulièrement au Saint-Esprit. Quiconque cependant sait ce que parler veut dire, n'ignore pas que toute messe est une Eucharistie, une action de grâces. Tout de même, si l'on veut bien donner aux mots leur sens le plus rigoureux et le plus profond, on conviendra qu'il n'est pas une messe qui ne soit la messe du Saint-Esprit.

★

Si telle est l'action de l'Esprit-Saint dans le mystère eucharis-

39. H. DE LUBAC, *Catholicisme*, 4e éd. (1947), pp. 82-83.
40. H. DE LUBAC, *op. cit.*, p. 82.

tique, quel sera notre rôle à nous, prêtres ou laïcs, qui célébrons la messe ? Il est clair que nous devrons, avant tout, ne pas contrister l'Esprit, mais nous laisser guider par lui, Esprit de Jésus, qui nous conduit vers le Père. Nous participons vraiment à la messe quand nous offrons au Père par le Christ, avec lui et en lui, le sacrifice rédempteur. Cela suppose en nous une attitude filiale qui nous identifie au Fils unique, objet des complaisances du Père. Une telle attitude est précisément le fruit de l'action du Saint-Esprit sur nos âmes : *Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu*[41]. On ne saurait, en effet, offrir le sacrifice du Christ sans être uni étroitement au Christ. Et l'on ne peut être uni au Christ autrement que par l'Esprit du Christ : *Qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas*[42]. Au contraire, *celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui*[43].

Il y a ainsi, dans le sacrifice eucharistique, un rôle qui est propre au Saint-Esprit et à lui seul. Aucune créature, ni humaine ni angélique, ne peut sans sacrilège usurper un tel rôle. Aucun prédicateur, aucun commentateur, aucun « meneur de jeu » ne saurait prendre la place de ce chorège invisible qu'est le Saint-Esprit. On peut juger par là de quelle pensée aberrante relève une expression comme celle-ci : « La messe sera animée par le Révérend Père Untel. »

Cela n'est nullement un encouragement à la paresse. L'opération du Saint-Esprit ne dispense pas le prédicateur de l'effort nécessaire pour composer un sermon. Elle ne dispense pas les chantres de répéter les pièces musicales ni les officiants d'étudier les rubriques. Mais le jeu des cérémonies peut être irréprochable, le chant sans défaut et le sermon convenable, sans que la liturgie soit pour autant ce qu'elle doit être : l'expression sensible d'une invisible réalité. Car, si chacun travaille pour son propre compte, comment soupçonner que c'est le même Esprit-Saint qui anime la voix du prédicateur, qui règle le jeu des cérémonies, qui tempère le chant du chœur et celui de l'assemblée ? Sans

41. Rm 8, 14.
42. Rm 8, 9.
43. 1 Co 6, 17.

doute la variété et la diversité des fonctions sont-elles essentielles à la vie de l'Église et à son culte. Autre est la fonction de l'évêque et autre celle des acolytes, autre le ministère de la prédication et autre celui du chant, autre le rôle du diacre et autre celui du sacristain. Mais un même Esprit doit les animer tous et manifester, dans l'acte du sacrifice, l'admirable unité de l'Église : *Il y a diversité de dons, mais c'est le même Esprit... C'est le seul et même Esprit qui produit tous ces dons, les distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît*[44].

La pensée de la présence active du Saint-Esprit dans le mystère eucharistique peut avoir d'heureuses répercussions sur un autre point. Depuis plusieurs années, un désir ardent d'unité, comme un souffle précurseur de Pentecôte, travaille la conscience chrétienne. Des frères, que la discorde a autrefois séparés, mettent aujourd'hui tous leurs efforts à retrouver l'unité perdue. Or, cette unité, qui ne se fera pas sans nous, est cependant, avant toute autre chose, un don d'en-haut. C'est dans le sacrifice du Christ et par l'opération du Saint-Esprit qu'elle se réalise. Mieux comprendre cela, c'est très réellement s'approcher de l'unité.

Un rite de la liturgie romaine de Pentecôte est, à ce propos, d'une éloquence qui vaut mieux que bien des discours. Le peuple fidèle est réuni pour la messe. Déjà le premier verset de l'*Alleluia* a retenti : joyeux, plein d'enthousiasme, il a demandé au Saint-Esprit de renouveler la face de la terre. Or, voici que, pour chanter le second verset, l'assemblée entière s'est mise à genoux, comme si, subitement, un intense sentiment d'humilité venait de prosterner à terre toute l'Église, depuis le premier des clercs jusqu'au dernier des catéchumènes. Il est beau — semble se dire l'Église — de souhaiter que l'Esprit embrase l'univers : ne faut-il pas qu'il commence par embraser les cœurs ? Oh! combien saisissante est alors la mélodie, combien insinuante la supplication qui s'élève : *Viens, Esprit-Saint! Remplis les cœurs de tes fidèles et allume en eux le feu de ton amour.*

Frères séparés, nous en sommes au deuxième verset de l'*Alleluia* de la messe de Pentecôte. Le moment n'est pas encore venu

44. 1 Co 12, 4 et 11.

de nous asseoir à la même table ou de nous tenir debout, coude à coude, pour proclamer le même *Credo*. Mais le moment est venu de nous jeter à terre et de dire : *Veni Sancte Spiritus*, ô Saint-Esprit, venez!

ÉDOUARD JEAUNEAU.

LES LIVRES

PIERRE SÉROUET : *De la vie dévote à la vie mystique.* Coll. « Les Études des Carmélitaines ». Desclée de Brouwer, 1958; 446 pp.

Saint François de Sales et sainte Thérèse sont incontestablement parmi « les classiques » de la spiritualité, « au tout premier rang ». Thérèse mourait quand François commençait à peine ses études philosophiques. L'influence sur lui de la mystique espagnole est incontestable, mais elle n'a jamais été déterminée littérairement : c'est la tâche que Pierre Sérouet vient d'entreprendre. Il a mené son enquête avec une rare compétence et une parfaite objectivité.

François de Sales lisait à peine l'espagnol : il n'a connu l'œuvre littéraire de Thérèse que par les traductions de Brétigny (1601). C'est en 1602 que le contact s'établit avec le Carmel. La fondation du Carmel de Dijon, par l'entremise de Jeanne de Chantal, renouvelle et approfondit ce contact (1605-1610) : l'esprit de la Philothée, cependant, n'est pas « l'esprit de sainte Thérèse », « et l'*Introduction* serait à peu près ce qu'elle est, si François n'avait pas connu sainte Thérèse ». La fondation de la Visitation oblige le saint évêque à mieux connaître la réforme thérésienne : alors il étudie les usages du Carmel en vue de son futur institut. Dans les réformes de structure de la seconde Visitation il s'inspire davantage encore du Carmel, « mais sans jamais le copier ». C'est surtout sur le *Traité de l'Amour de Dieu* que se fait sentir l'influence thérésienne : *recueillement amoureux, oraison de quiétude* (l. VI, c. 7-12); *oraison d'union, ravissement, extase* (l. VII, c. 1-8). Les *Entretiens* révèlent aussi des influences thérésiennes (Entr. XIII, *De l'esprit des Règles*). Outre ces influences directes, une parenté de doctrine et d'esprit se manifeste un peu partout entre les deux mystiques : parmi les ouvrages repérés comme sources de Thérèse « il en est fort peu que saint François de Sales n'ait pas connus ».

L'auteur présente son travail comme « une modeste et objective contribution à l'étude, d'un point de vue purement littéraire, des sources espagnoles de saint François de Sales » : il y a beaucoup plus dans ce livre; pour déterminer les influences de la sainte, Pierre Sérouet a dû décrire l'évolution spirituelle du saint, et nous lui devons plusieurs chapitres importants sur sa vie intérieure en 1602, en 1609, en 1616, à la fin de sa vie, ce qui lui permet d'aborder avec beaucoup de bon sens des questions aussi importantes que délicates : François de Sales fut-il un mystique ? l'était-il en 1602 ? était-il un mystique « de deuxième ordre » ? fut-il, en mystique, le disciple de sainte Jeanne de Chantal ? A ces problèmes l'auteur répond : en 1602 François est déjà un mystique, mais pas encore « un grand mystique »; il devient un mystique « de premier plan » au cours des années 1602-1609; en 1616 il goûte « assez habituellement l'oraison de quiétude »; au terme de sa vie il touche « aux sommets de l'union ».

On pourrait discuter sur des détails et des nuances, mais on ne peut que louer la science de l'auteur, la justesse de ses conclusions, l'objectivité et

la sérénité de ses jugements, la clarté de son exposé et l'intérêt constant de son livre. Il est, pour tout studieux, une introduction indispensable à la spiritualité de saint François de Sales.

Ét.-M. Lajeunie.

Le cœur du Christ et le désordre du monde. Ouvrage collectif par J.-M. Le Blond, G. Didier, R. Marle, G. Salet et H. Rondet, s.j. Éd. Xavier Mappus, Le Puy-Paris, 1958; 192 pp.; 750 fr.

Le présent ouvrage, qui recueille les textes de plusieurs conférences, constitue comme une courte somme sur la théologie du Sacré-Cœur et fournit ainsi un très utile commentaire de l'Encyclique de 1956. Le culte du Sacré-Cœur est situé à sa place dans la Révélation et la Théologie : il s'enracine dans le Message biblique, qui progressivement nous découvre l'amour de Dieu pour les hommes, et, d'autre part, il nous manifeste une des plus importantes suites de l'Incarnation : l'humanité du Cœur du Christ. Les auteurs ont grand soin de dégager la dévotion au Sacré-Cœur de toute ferveur équivoque : la richesse doctrinale est seule retenue pour nourrir la piété et toujours la dévotion est rattachée aux grandes réalités du Mystère chrétien. On retient de la lecture de ce livre la nécessité impérieuse de maintenir l'équilibre entre l'exigence de consécration et la volonté de réparation, tout comme il faut s'attacher à sauver simultanément et la réalité de l'Amour et celle du Péché. Une théologie du Sacré-Cœur aurait sans doute pour mission d'obliger à tenir réunis ces divers aspects de la Révélation. Une belle tentative dans ce sens a été accomplie ici par cinq théologiens jésuites. On aime, en particulier, qu'ils aient envisagé doctrinalement l'expérience psychologique de la dévotion au Sacré-Cœur : ainsi, le P. Le Blond, en de très pénétrantes réflexions, affronte la psychologie moderne qui essaie de supprimer toute culpabilité et il montre très heureusement comment, dans le christianisme, la connaissance du péché n'est pas débilitante, car le péché n'est jamais connu que devant le Sauveur.

Guy Lafon.

Dom Georges LEFEBVRE : *Vie et prière.* Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 168 pp.; 570 fr.

Saint Paul recommandait de prier sans cesse, et considérait que la prière constante est inséparable d'une vie chrétienne sincèrement vécue. Cette oraison ininterrompue est aussi un état habituel de joie et d'action de grâces; peu à peu elle transforme l'âme, l'habituant à voir Dieu en toutes choses, à tout considérer dans sa lumière. L'homme qui se sait aimé infiniment et qui croit à cet amour, se sent porté à y répondre avec générosité; en lui toutes les vertus, foi, humilité, obéissance, espérance, charité, s'affinent et se développent, et Dieu l'établit toujours plus dans la paix. Tel est le sujet de ce petit livre qu'il faudra lire lentement, pour mieux découvrir la sagesse monastique qui l'inspire, et pour s'en imprégner.

M.-L. T.

P. Fabio GIARDINI, o.p. : *La dottrina spirituale di S. Antonio Abate a di Ammonas nelle loro lettere.* Libreria Editrice Fiorentina, 1957; 32 pp.; 220 lires.

Ces quelques pages sont extraites de la *Revue d'Ascétique et de Mystiques* des Pères Dominicains de Florence. Elles furent remarquées à leur publication et rendront service à ceux qui s'intéressent à la spiritualité des Pères du Désert. Ces pages s'attachent à mettre en valeur la doctrine spirituelle de saint Antoine et d'Ammonas d'après leurs lettres. Après avoir établi l'authenticité des lettres, le P. Giardini, s'appuyant sur celles-ci, nous décrit la conception de la

vie en Dieu, qui était celle d'Antoine et, dans un second article, celle de son disciple Ammonas. On retrouve là cette forte spiritualité qui conduisait l'homme à son Dieu et à son Sauveur — par une ascèse qui s'achevait dans une expérience mystique transformante.

Ces pages seront bienfaisantes à lire et à méditer, car nos vieux ascètes ont toujours à nous apprendre pour aller à Dieu avec leur foi, leur amour et, ajoutons-le, leur ardeur.

P. Franceschini.

Dom Jean LECLERCQ : *Seul avec Dieu. La vie érémitique d'après la doctrine du bienheureux Paul Giustiniani*. Préface de Thomas Merton. Éd. d'Histoire et d'Art. Plon, 1955; 175 pp.

Nous devons nous excuser d'avoir tardé à signaler cet ouvrage. Il occupe une place de choix parmi ceux qui, ces dernières années, ont aidé à prendre conscience du rôle organique, nécessaire à toute époque et longtemps méconnu, que joue l'érémitisme dans l'Église, des données qui le commandent et de l'esprit qui doit l'animer.

Retenons les excellentes formules de Thomas Merton : « Le caractère inviolable de la « sainte solitude » est un témoin de l'absolue transcendance de celui que sa sainteté élève au-dessus de toutes choses. Pour chercher celui qui est inaccessible, l'ermite lui-même devient inaccessible... La solitude d'une âme enfermée en elle-même est mortelle, la solitude sacrée authentique et réelle n'est autre que l'infinie solitude de Dieu même, de Dieu solitaire en qui seul les ermites sont solitaires. »

Ainsi l'érémitisme concrétise en un état un caractère essentiel de toute vie d'union à Dieu. C'est au commun des fidèles que saint Paul parlait de « la vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ ». Le baptême *ensevelit* tout chrétien dans le Christ. Et de même que la logique vitale du christianisme oblige à pousser cette pointe qu'est une solitude effective, de même c'est à cette dernière de remplir éminemment dans l'Église la fonction d'annoncer au monde le Royaume en tant qu'il « n'est pas de ce monde ».

Authentiquement, le paradoxe de l'érémitisme est donc, comme le martyre, le paradoxe du christianisme allant à son plus extrême. Ne nous étonnons pas de le voir s'exprimer avec quelques excès. Avouons que nous en avons éprouvé une certaine gêne aux deux bouts du livre. Vers le début, les quelques pages qui rapportent la façon dont le bienheureux Paul Giustiniani situe parmi les états et les modes de vie l'érémitisme tel qu'il l'a institué, nous paraissent appeler quelques mises au point. Est-ce que vraiment, il n'y avait plus au début du XVI^e^ siècle de vie contemplative qu'érémitique, les moines étant devenus tous des « actifs » (pp. 27-28, 33, 38) ? Si sage qu'il soit de prôner une organisation canonique de la vie érémitique et la garantie qu'assure l'obéissance régulière, quelque périlleux que s'avère l'érémitisme lorsqu'il n'est pas « garanti par l'autorité de l'Église », est-il nécessaire de jeter l'anathème sur cette forme plus libre, embrassée par des saints à toutes les époques (pp. 29-30, 57, 58) ? Combien significatives sont l'impossibilité où se trouve un ermite de concevoir la véritable « vie mixte » (pp. 26, 32-33), et la conviction où il s'entretient que les œuvres de miséricorde des religieux actifs sont un obstacle à la perfection de l'état religieux (p. 28) ! N'est-ce pas aussi pousser trop loin le *paradoxe* essentiel du christianisme que de faire de l'oubli du prochain en Dieu la règle normale de l'amour de ce prochain (p. 151) ?

Vers la fin du livre, la sublimité et la subtilité de l'amour s'expriment étrangement (pp. 144 et ss.), tout en comportant des formules d'une beauté évidente (ainsi : « L'amour divin est une flamme qui fait durer ce qu'elle consume »), et le subtil et le sublime

deviennent même fort dangereux : deux pages (152-153), certainement justes selon la vocation de Paul Giustiniani, sont de celles auxquelles les âmes frappées de l'incapacité d'aimer risquent trop de recourir pour rationaliser leur tare et pour la déguiser d'un faux surnaturalisme.

Ces réserves faites, — et elles ne sont mêmes pas nécessaires si l'on prend les choses selon les lois de leur essentiel excès —, l'ouvrage ordonne en une très belle synthèse « les éléments d'une doctrine complète de l'érémitisme ». Paul Giustiniani (1476-1520), dont le R. P. Leclercq a d'autre part écrit la vie (*Un humaniste ermite*, Rome, Ed. Camaldoli, 1951), a restauré la forme d'existence, admirablement équilibrée en son extrême, qu'avait instituée saint Romuald, remarquable interpénétration d'érémitisme et de cénobitisme. Et cet équilibre et cet extrême confèrent à sa doctrine une insigne valeur. Tout chrétien y trouvera profit, transposant selon sa vocation et sa situation des réalités dont Paul Giustiniani lui rendra puissamment le sens. C'est un tissu de textes de l'ermite que Dom Leclercq présente avec sa discrétion et sa pertinence coutumières. Les pages qui nous ont paru les plus précieuses sont celles où l'ermite décrit ses occupations, montrant combien le temps lui manque pour tant de choses dont « chacune exige l'esprit entièrement libre, l'homme tout entier » (pp. 76-87), — celles où il manifeste l'exigence du silence, qui consiste à « ne jamais cesser de prier ou de méditer » (pp. 67 et ss.), — celles où il témoigne de l'équilibre somme toute aisé que l'on réalise quand on a franchi avec *violence* un certain *seuil* de difficulté (pp. 41-46), — celles enfin où son expérience ravive la doctrine traditionnelle de « l'échelle des cloîtrés » (*studiosa lectio, ordinata meditatio, devota oratio*), où il résume toutes ses attitudes de prière en ces sept paroles : « J'adore, je confesse, je remercie, j'invoque, j'attends et je désire, mais avant tout j'*avoue* ma misère et mon indignité », et où il montre que la meilleure oraison est sans méthode *à la condition qu'elle repose sur une ascèse rigoureuse*. Condition trop souvent méconnue aujourd'hui de ceux qui se passent de méthode d'oraison. « Au lieu de chercher de quelle manière on doit se comporter dans l'oraison, il vaudrait mieux chercher avec quelle ardeur, quelle pureté, quelle contrition l'on doit prier; il vaudrait mieux apprendre à parvenir à cette ferveur et à cette pureté, que de vouloir fixer une méthode à la prière » (pp. 106-107).

Signalons aussi des notations intéressantes relatives à la stabilité, qui est « d'abord un état d'esprit »; la nécessité de l'étude (« l'expérience a montré que, pour les âmes religieuses, elle est le stimulant de toutes les vertus »), étude toute « centrée sur le Fils de Dieu incarné »; la psalmodie qu'il faut exécuter de telle sorte qu'elle puisse être goûtée du fond du cœur; l'obéissance « dans la joie spirituelle », et encore et toujours la « violence » qu'exige une sérieuse vie d'oraison (pp. 111-113).

On voit que ce livre transmet bien le message du désert à quiconque se soucie de la consistance de sa vie de prière.

P.-R. RÉGAMEY, o.p.

ÉDOUARD SCHNEIDER : *Cellules et couvents bénédictins*. Éd. Pierre Amiot, Paris, 1958; 229 pp.

Ce n'est pas un guide banal qui nous introduit ici à la vie bénédictine. On peut concevoir des manières plus ou moins heureuses de faire connaître un Ordre religieux : par exemple se borner à décrire du dehors l'organisation des journées et des lieux. Ici, rien de tel. L'auteur nous fait revivre une expérience — et combien émouvante — à travers un monde à la fois passé et actuel. Avec lui nous pénétrons dans le secret de ce grand Ordre toujours vivant, en suivant le rythme de la journée d'une

grande abbaye. Non point d'une communauté anonyme. Il s'agit d'abord de Maredsous. « L'expérience de Maredsous, écrit E. Schneider (p. 123), demeure pour moi ce que je pourrais appeler la grande expérience de ma vie bénédictine. L'image de la cellule que j'occupai à plusieurs reprises dans le vaste monastère de la vallée de la Molignée m'a laissé toute vive sa lumière au cœur autant qu'à la mémoire. » Dans la seconde partie, l'auteur nous entraîne en pèlerins vers les diverses abbayes de France, d'Allemagne et d'Italie, où les circonstances providentielles conduisirent ses pas. Tout au long de ces journées ou de ces courses, on rencontre des hommes bien vivants. Les uns appartiennent à un passé lointain : ainsi se révèle peu à peu, trait pour trait, la personnalité du grand patriarche Benoît, à travers les citations de la Règle et la signification des coutumes monastiques. Les autres sont de notre temps : moines et personnages amis. Avec quelle sympathie E. Schneider évoque, par exemple, la figure de Dom Germain Morin, ou encore celle de Pierre Martin avec la première équipe de la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de bois. L'humour a aussi sa part; ainsi dans le portrait de l'original Dom Cyprien. C'est ainsi que d'un bout à l'autre du livre, on se laisse conduire sans lassitude aucune, d'autant que la présentation artistique de l'ouvrage agrémenté d'illustrations bien choisies, ajoute un charme de plus. Souhaitons que beaucoup de lecteurs viennent goûter à la paix et la joie spirituelle qui débordent de ces belles pages.

R.-L. Oechslin.

Renée ZELLER : *L'Évangile du Pêcheur. Saint Pierre.* Éd. Mame, 1959; 304 pp.; 885 fr.

L'auteur de tant de livres pénétrants de psychologie religieuse (sur saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse de Lisieux, le Bienheureux Suso, Lacordaire, etc.) s'attache surtout, depuis plusieurs années, aux personnages évangéliques : après saint Jean, après Marie de Magdala, après *Marie en son temps,* voici aujourd'hui *Saint Pierre,* « écrit comme un roman », mais non pas romancé, nous dit Renée Zeller : biographie qui suit fidèlement toutes les données connues par l'Écriture et la Tradition, mais qui est en outre toute vivifiée et éclairée par la méditation intérieure, l'expérience personnelle. D'où tant de notations délicates et profondes, jalonnant la découverte progressive, par le pêcheur galiléen, du vrai visage du Christ, déconcertant toute prévision humaine et dont l'exigence essentielle sera celle de la foi confiante. « Il fallait (écrit Renée Zeller, en parlant des rapports entre Jésus ressuscité et ses apôtres) qu'on le devinât ou plutôt qu'on le saisît dans la foi; que l'âme aille à sa rencontre, qu'elle respectât son mystère » (p. 196). Implantation progressive du germe évangélique dans une âme privilégiée par sa simplicité, mais opaque, comme toute âme, aux réalités surnaturelles... D'où la valeur exemplaire d'une telle vie pour tout chrétien : « L'épopée de saint Pierre, dit excellemment l'auteur dans son Introduction, est l'épopée de l'âme humaine, de l'homme perdu dans le rang de ses semblables, sans don spécial, ni au point de vue de l'intelligence, ni à celui des vertus morales, mais qu'a saisi l'amour du Fils de Dieu. Malgré nos faiblesses, nos incompréhensions, les reniements qui apparaissent dans nos vies, comme en celle de l'apôtre, chacun de nous peut aussi devenir un autre Christ et partager un jour sa gloire, s'il croit, s'il souffre et s'il sait aimer. »

Une fois de plus, à sa façon imagée et chaleureuse, Renée Zeller nous donne dans ce livre une belle leçon de réalisme spirituel.

Marianne Mahn-Lot.

G. ROTUREAU : *Amour de Dieu. Amour des hommes.* Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1958; 216 pp.; 840 fr.

Il n'est pas facile de ranger le livre du P. Rotureau dans un genre bien déterminé. Partie de l'antinomie souvent formulée entre l'amour que nous avons pour Dieu et le service effectif de nos frères, la pensée de l'auteur s'attache à éclairer ce contraste par une solide réflexion théologique. Toute la première partie, consacrée à la philanthropie divine, place en un jour très vif l'originalité de l'amour que Dieu nous porte : l'*agapè* de Dieu pour le monde, gratuite, imméritée, est l'occasion d'une transformation radicale de l'*éros*, qui n'était qu'un désir d'aimer et un amour de désir. Aussi, le disciple du Christ ne peut-il vraiment aimer les autres que s'il a préalablement reconnu la nouveauté radicale de l'amour dont il est lui-même l'objet; il aime parce qu'il est aimé et il aime ce que Dieu aime.

Ce renouvellement religieux de notre amour suffit à donner à notre action dans le monde des motifs profonds qui doivent nous pousser à une bienveillance soucieuse de se montrer bienfaisante. Nul plat moralisme en tout cela, mais la simple conséquence en nos vies de l'amour qui porte le monde. L'auteur a de justes analyses sur le comportement de la vraie charité : les pages consacrées à la vertu d'accueil sont de la meilleure venue. Quand le P. Rotureau en vient à ces considérations plus proprement spirituelles, il sait nous faire distinguer le double consentement que notre volonté doit faire sien : consentir à la Création, consentir à la Rédemption, nul ne peut faire un choix entre ces exigences, car tout homme, s'il a été créé par l'amour de Dieu, a besoin d'être sauvé par ce même amour. Il appartient aux chrétiens de faire deviner en eux ce Dieu qui veut la vie.

Très informé des requêtes contemporaines, le P. Rotureau sait y répondre avec vigueur. De fines remarques psychologiques, une langue sobre et claire rendent agréable la lecture de son livre. Je doute cependant que cet ouvrage apporte du nouveau sur un sujet dont on a déjà dit tant de choses. Qu'on ne le lise donc pas comme une thèse, mais comme une exhortation réfléchie à aimer Dieu et à servir efficacement les hommes.

GUY LAFON.

Mgr FULTON J. SHEEN : *Du haut de la Croix.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1958. — *Le chemin de la Croix.* Mêmes éditions, 1958; 44 pp.; 150 fr. — *L'éternel Galiléen.* Idem, 1958; 152 pp.; 570 fr.

Mgr Sheen excelle à mettre en lumière les problèmes que pose au monde moderne, au monde américain surtout, la vie et les paroles du Christ. Trois ouvrages, récemment traduits en français, qui rassemblent des sermons et des conférences télévisées, nous montrent bien sa manière : un style vivant, avec de nombreuses citations d'auteurs contemporains, une pensée originale, paradoxale parfois, souvent convaincante et profonde.

Dans le premier de ces livres, il montre l'actualité du drame du Calvaire : les hommes sont toujours les mêmes; Pierre, Hérode, Judas, Pilate se retrouvent aujourd'hui en face du crucifié; les blasphèmes, les vices, la lâcheté, l'intellectualisme, l'amour du sensationnel sont encore maintenant visés par les paroles du Christ en croix. Mais les vrais chrétiens sont là aussi, comme Marie et Jean; ils offrent leur vie rude souvent, leurs souffrances, leur amour, en union avec la réparation offerte par le Seigneur.

Sous forme de prières, le *Chemin de Croix* reprend les mêmes thèmes.

L'éternel Galiléen considère toute la vie du Christ et montre l'originalité de son message, la grandeur de sa personne, la pérennité de son action, en dépit de tous les ennemis de jadis et de toujours.

Les mêmes idées se répètent parfois d'un livre à l'autre, mais les considérations originales abondent et forcent à réfléchir.

M.-L. T.

René LAURENTIN, Dom B. BILLET et Dom S. GALLAND : *Lourdes. Documents authentiques.* T. V : *Procès de Lourdes,* I : *L'enquête épiscopale.* Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 400 pp.; 55 illust., 16 ph.; 1.710 fr.

L'histoire de Lourdes, celle qui mit aux prises Bernadette et l'autorité civile, a formé la matière des quatre premiers tomes des *Documents historiques,* il fallait nous donner la suite, c'est-à-diire le dénouement religieux des visions de Bernadette, et c'est ce que fait ce volume et celui qui suivra. L'abbé Laurentin et ses aides s'en excuseraient presque devant les proportions de leur travail, alors que logiquement et historiquement, ils ne pouvaient, en historiens consciencieux de Lourdes, s'arrêter en si bonne voie. Il faut dire que, Dieu aidant, ils ont eu communication de dossiers inconnus, tel celui de l'abbé Pène, ou celui de l'affaire de Trie, qui devaient être révélés à ceux qui sont soucieux de tout connaître sur Lourdes. Disons aux auteurs notre reconnaissance pour leur labeur et faisons taire leurs scrupules en les assurant que, sans ce volume, l'enquête épiscopale et son suivant : le jugement épiscopal, nous serions restés sur notre curiosité et notre faim. Peu à peu, en effet, grâce à la commission épiscopale, le jugement se fait entre l'authentique et le faux, et nous sentons que l'on aboutira bientôt à définir la cause réelle de ces miracles : l'intervention de l'Immaculée apparue à Bernadette.

Nous ne pouvons que recommander ce volume, comme nous l'avons fait de si bon cœur pour les précédents, à tous ceux, et nous savons qu'ils sont nombreux, qui veulent mieux connaître l'histoire de Lourdes pour mieux connaître le message de la Vierge Immaculée et ainsi mieux servir Dieu dans la prière et la pénitence.

P. Franceschini.

Docteur René BIOT : *Lourdes et le miracle. Dialogues de médecins.* Spes, Paris, 1958; 136 pp.; 375 fr.

L'apologétique du miracle est d'une mise en œuvre difficile, et traiter de Lourdes de ce point de vue reste une entreprise pleine d'embûches. Le docteur Biot a su éviter celles-ci tout en adoptant le genre du dialogue. Cela nous vaut un petit ouvrage alerte qui garde l'attention du lecteur jusqu'à la fin, exact sans tomber dans la technicité, vrai en demeurant lucide. Au fidèle qui n'a jamais approfondi la question comme à l'agnostique qui a déjà classé le cas de Lourdes, ces pages révèlent que le problème est sans doute plus complexe qu'ils ne pensent. Bien des distinctions sont à opérer, et le moment voulu le docteur Biot s'y emploie avec discernement par le truchement du docteur Bernoit.

La foi guérit, dit-on ? Non, si l'on entend par elle ce que devait y voir Charcot, un ensemble de phénomènes émotionnels; mais la question change de sens si la foi est vue dans sa perspective surnaturelle comme unissant à un Dieu qui domine les forces de la nature. Le miracle en tant que miracle n'est pas objet de science, mais de foi. Que font alors les médecins, qui tous ont accès au Bureau des constatations médicales ? Devant le patient qui se dit guéri, leur rôle se limite à établir que la maladie a bien existé, que le sujet est actuellement bien portant et que la guérison ne s'explique pas naturellement. Quant à dire s'il y a miracle, ils laissent à l'autorité ecclésiastique le soin d'en juger. Avec une grande honnêteté et un sens médical averti, l'auteur n'esquive aucune des objections courantes qu'on oppose aux miracles de Lour-

des; la réponse pertinente est toujours apportée, faisant droit à l'apport positif de chaque interrogation, la corrigeant au besoin. « Oui, voilà la grande force morale du miracle. Il ne s'impose pas à l'esprit comme une évidence ou comme une démonstration mathématique, mais il nous incite à réfléchir et nous n'avons de repos qu'en allant jusqu'à l'acte de foi. »

F. Lepargneur.

Mystères du Rosaire. Illustrés par Fra Angelico. Éd. de l'Abbaye d'En-Calcat, 1958; 1.800 fr.

Tout est beau dans cette plaquette artistique destinée à soutenir la récitation du rosaire : une belle impression, de belles reproductions, des textes d'évangile mis en valeur, de bonnes introductions. On ne saurait trop recommander à tout fidèle, qui sent la routine, ou seulement l'ennui, le guetter, de mettre devant ses yeux les pages de cette plaquette, et certainement il retrouvera la joie de prier Marie et de rendre fructueuse sa prière.

P. F.

Gérald HEGO : *Le Seigneur, notre ami.* Presses d'Ile-de-France, Paris; 96 pp.

Écrit pour faire connaître et aimer la vie du Christ aux enfants (âge louveteau), ce livre est une réussite. Il sait utiliser le dialogue, la paraphrase, l'anecdote sans tomber dans la fausse simplification ou la vulgarité. Peut-être souhaiterait-on seulement que parfois la pointe d'un enseignement ou d'une parabole (par exemple celle du fils prodigue), soit plus explicite. D'excellentes photos (sauf peut-être celles des scènes mimées de la fin) et une illustration juste coopèrent à cette présence de la vérité évangélique. L'expérience prouve que les enfants s'y attachent très vite. Catéchistes et éducateurs y trouveront une leçon de pédagogie vivante et fervente.

G. B.

Joseph FOLLIET : *Le catholicisme mondial aujourd'hui.* Éd. du Cerf, Paris, 1959; 181 pp.

Dans le style si vivant qui est le sien, J. Folliet brosse un tableau coloré, lucide et optimiste de la situation du catholicisme au XX^e^ siècle. Les dossiers du sociologue, les observations du voyageur, les contacts du conférencier ont été mis à contribution pour la confection d'un livre documenté, bien que rapide dans son développement et, ici ou là, dans telle ou telle de ses affirmations. Le parti pris d'optimisme qui se révèle dans de nombreuses pages ne s'explique pas par le seul caractère de l'auteur. Il est fondé sur l'histoire de l'Église, sur la foi en la catholicité de l'Évangile, sur les espoirs suscités par l'apostolat contemporain.

L'histoire des chrétiens commence. « Dans un monde en route, pour la première fois dans l'histoire, vers l'unité, le catholicisme offre l'idéal et l'expérience de l'universel. »

S. B.

Tullo GOFFI : *Morale familiare.* « Bibliotheca di Science Religiose ». Éd. Marcelliana, Brescia, 1958; 219 pp.; 700 lires.

Ce livre prend place dans une collection appréciée en Italie : la « Bibliotheca di Science religiose » et traite, comme son titre l'indique, de la morale familiale. L'auteur a su en six chapitres nous donner l'essentiel de ce que tout chrétien devrait savoir sur le mariage, la vie conjugale, la procréation et l'éducation des enfants, le patrimoine familial, la famille et la société. C'est net, précis, clair, en même temps qu'ouvert aux problèmes actuels que pose la morale familiale. Une bonne bibliographie permet de prolonger ces pages et en fait un

bon instrument de travail. Un petit livre à recommander aux lecteurs de langue italienne.

P. Franceschini.

Jean de FABRÈGUES : *Le mariage chrétien*. Coll. « Je sais — Je crois ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 118 pp.

Jean de Fabrègues nous livre ici un ouvrage plein de très belles qualités. Il faut le féliciter d'avoir abordé son sujet par les sommets. Le caractère sacré de l'union conjugale est approfondi de manière à la fois très traditionnelle et très personnelle. Sacré par lui-même, comme institution de la nature voulue par le Créateur, le mariage trouve dans le sacrement qui le consacre une attestation et une élévation de sa sainteté intrinsèque. Rien n'est plus utile aujourd'hui que de rappeler en même temps l'enracinement et l'assomption de l'union des époux. C'est seulement avec cette profondeur de vues que le débat classique sur les fins du mariage prend un grand sens humain : ce débat est conduit avec compétence et justesse. L'information de l'auteur est sérieuse : on trouvera en quelques pages vigoureuses une synthèse très équilibrée des enseignements du pape Pie XII. La hauteur des vues n'empêche pas Jean de Fabrègues d'être précis dans le rappel des lois; mais celles-ci sont toujours très heureusement rapportées à leurs fondements métaphysiques et théologiques.

Bien sûr, un tel livre est rapide, comme tous les autres de la collection dans laquelle il prend place : mais il n'est pas léger. Les lecteurs seront certainement très sensibles au ton très humain sur lequel on leur parle : on devine, à certaines pages, la ferveur du témoignage. Nous ferions quelques réserves sur la conclusion, légèrement oratoire : le penseur s'y allie mal avec le polémiste et l'agressivité de certaines formules risque de déplaire; des pensées identiques n'auraient rien perdu à être présentées sur un ton plus paisible. Mais cette violence même est encore un témoignage.

Guy Lafon.

Jean GIMPEL : *Les bâtisseurs des cathédrales*. Coll. « Le temps qui court ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 192 pp. Abondamment illustré.

Cet admirable petit livre d'une des collections « Microcosme » nous offre plus que son titre ne nous laisse attendre. Ce ne sont pas seulement les bâtisseurs des cathédrales que l'on nous présente ici, mais, pour une bonne part, la vie quotidienne du peuple chrétien des villes, à la grande époque où l'on bâtissait leurs cathédrales. Cette grande époque, la plus grande que la France ait connue, est la fin du XII^e^ et le début du XIII^e^ siècle. Le commencement de la décadence, l'auteur le situe symboliquement en 1277, date de la condamnation du thomisme.

L'auteur nous fait vivre au milieu de ce peuple, « en pleine montée » de civilisation, pour qui l'architecture, la sculpture, la peinture ne sont pas encore des « beaux-arts », pour qui architectes, sculpteurs, peintres, sont encore des artisans et non les « artistes » que l'on en fera plus tard, pour qui l'économie, la politique, les mœurs et les relations sociales, sont solidaires d'une foi et d'une charité vivantes, aussi bien que du désir d'être pardonné de ses péchés en donnant ses avoirs à Dieu pour la construction de son temple, comme d'autres avaient dans ce but donné leur vie à la croisade. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la querelle de Suger et de saint Bernard sur la richesse, ou la pauvreté, du culte pour Dieu. Les curieux d'histoire y liront aussi les origines fort intéressantes des franc-maçonneries. Jamais, semble-t-il, aucun peuple n'avait si peu divisé la « vie spirituelle » de la vie tout court.

A.-M. H.

LES DISQUES RELIGIEUX

MOZART. *Ave verum*; *Inter natos mulierum*, 45 tours. *Decca* 458.509 A.

Voici pour la Fête-Dieu le célèbre *Ave verum* de Mozart, cette « pure et sereine prière » qu'il composa peu de temps avant son *Requiem* et sa mort. Œuvre sacrée s'il en fut, adorante et recueillie. On retrouve le Mozart exubérant dans la première phrase de l'autre motet : *Nul n'est plus grand que Jean-Baptiste*, puis de nouveau la gravité et le recueillement dans l'*Ecce Agnus Dei* du Précurseur. Belle exécution par la chorale de Strasbourg sous la direction de Mgr A. Hoch.

CHANTS RELIGIEUX CÉLÈBRES, 45 tours. *Erato*. LDE 1078.

Célèbres, ils le sont, et encore goûtés par un bon nombre, qui y retrouvent les émotions religieuses de leur jeunesse. Non sans qualités d'ailleurs, encore que le goût du jour n'aille plus guère à ce romantisme. C'est l'*Ave Maria* de Gounod, le *Panis angelicus* de Franck, l'*Ave Maria* de Schubert, l'*O Salutaris hostia* de Fauré et le *Notre Père* de Busser. Le baryton bien timbré de Camille Maurane leur convient justement, il a su fort heureusement les servir avec sobriété.

FRANÇOIS COUPERIN. *Quatre motets pour voix de femmes*, 25 cm. *Erato*. EFM 42.023.

Couperin le Grand, qui a beaucoup écrit pour l'église, n'est pas, comme Lulli et Delalande, ses émules à Versailles, l'homme des grands ensembles majestueux. C'est un poète raffiné qui cisèle des œuvres brèves et pures. Les quatre motets chantés ici par E. Selig et F. Ogeas, sopranos, et J. Collard, contralto, accompagnées à l'orgue par Noellie Pierront et l'ensemble instrumental de L. Boulay, sont des chefs-d'œuvre de limpidité et de ferveur contemplative. Le *Venite exultemus Domino* invite à la communion au Corps et au Sang du Christ; l'*O Jesu amantissime* exprime l'aspiration aux demeures éternelles en d'admirables élans de joie. Traduction intégrale sur la pochette.

BENEDETTO MARCELLO. *Psaumes 15 et 18*, 30 cm. *Pastorale et Musique*. P.M. 30 001.

Vénitien et contemporain de J.-S. Bach, Benedetto Marcello, auteur de messes et de motets, est surtout connu par les polyphonies qu'il écrivit sur les cinquante premiers psaumes. Précurseur d'une tendance qui s'épanouit heureusement aujourd'hui, il composa ses partitions sur un texte italien; elles eurent, de ce fait, un immense succès populaire. Il suit pas à pas les nuances de la pensée du psalmiste et donne à chacune un relief expressif. Tantôt dans la forme de l'oratorio (solistes, chœurs et orchestre) et c'est ainsi qu'il traite (magnifiquement!) le psaume 18 : *Les cieux racontent la gloire de Dieu.* Tantôt sous la forme de la cantate pour soliste et instrument, et c'est celle du psaume 15, où il rend de façon émouvante la supplication : *Garde-moi, ô Dieu, mon refuge est en toi.* — La nouvelle maison d'édition « Pastorale et Mu-

sique » (Bonne Presse) veut, dans une des pistes qu'elle suivra, constituer peu à peu un « psautier en gloire » avec les chefs-d'œuvre de la musique sacrée. Elle ne pouvait mieux l'inaugurer qu'en révélant ces deux psaumes interprétés avec ferveur par le Chœur polyphonique de Turin et l'Orchestre de l'*Angelicum* sous la direction d'A. Janes. Texte français des psaumes sur la pochette.

J.-S. Bach. *Cantate* n° *21 en* ut *mineur*, 30 cm. Club français du disque, n° 31.

Voici une des plus belles cantates de Bach, une des plus connues aussi. Écrite pour le troisième dimanche après la Trinité (17 juin 1714), elle dépasse en fait la liturgie de ce jour et Bach l'a conçue « pour tous les temps » de la vie quotidienne du chrétien partagé entre les tristesses de la vie présente (« *j'étais dans une grande affliction* ») et la confiance au Dieu consolateur (« *les consolations rafraîchissent mon âme* »). Elle est tout entière un admirable développement musical du psaume 26 (celui de l'Introït) : « *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, de qui aurai-je crainte ?... Pourquoi t'affliger, ô mon âme ? espère en Dieu!* » Dialogue pathétique entre Jésus et l'âme affligée : « *O Jésus, ma paix, ma lumière, où es-tu ?* » — « *Vois, chère âme, je suis près de toi.* » Plaintes de l'âme qui se croit délaissée et cantique de l'âme qui se sait aimée : Bach les exprime en dialogues où le pathétique alterne avec la tendresse, « vrais dialogues de fiançailles », qui s'achèvent dans l'exultation du Dieu fort et le triomphe des rachetés, en une fugue magnifique où retentissent les trompettes. Le Chœur de musique sacrée du Conservatoire et l'Orchestre de l'Opéra de Vienne, sous la direction de J. Sternberg, servent à la perfection cette œuvre d'une étonnante sensibilité lyrique.

J.-S. Bach. *Cantates et arias*, 30 cm. *R.C.A.* 630 279 A.

Nous avons ici, enregistrés par le *Bach Aria Group* (dir. W.-H. Scheide) et les Chœurs et Orchestre de F. Brieff, un ensemble qui comporte la cantate n° 60, puis des arias, duo et récits empruntés à sept autres cantates. — C'est à juste titre qu'on nous donne intégralement la cantate *O Ewigkeit du Donnerwort* (« O éternité, parole de tonnerre »), écrite pour le premier dimanche après la Trinité, qui exprime par la voix du ténor l'effroi de l'homme devant la mort et l'au-delà, et en contraste, par la voix de l'alto, la confiance paisible qui domine finalement dans le dernier cantique. Bach y renouvelle « l'art mobile et passionné que Schütz avait hérité des Italiens » et il nous donne une œuvre d'une puissante émotion dramatique. — Parmi les autres, nous retenons notamment le récitatif d'une intense vérité d'expression extrait de la cantate n° 155, *Mein Gott, wie lang*, et l'air *Jesu Beuge doch mein Herze* de la cantate n° 47 (sur le thème du dix-septième dimanche après la Trinité : « Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé »). — Excellent florilège, magistralement exécuté et gravé, qui réjouira tous ceux qui aiment inspirer leur prière à celle de Bach.

Psaumes et cantiques de la misson de France, 25 cm. *Pastorale et Musique*. P.M. 25003.

Excellent début, pour une maison qui veut consacrer son effort à servir la Pastorale liturgique : les prêtres de la Mission de France ont été des pionniers dans la composition de chants à la fois bibliques et expressifs de la vie réelle du peuple chrétien. Ces quatre psaumes (4, 99, 113, 121) et ces cinq cantiques (pour un jour d'épreuve, pour la Toussaint, pour la Pentecôte, pour la marche

guidée par le Seigneur, pour la Vierge Mère des pauvres) seront accueillis avec joie par les paroisses. Nous regretterons toutefois que leur interprétation (par les Séminaristes de Pontigny) soit si délibérément fruste. Cet unisson continu est d'une désespérante monotonie. Il eût été facile de confier au moins les couplets à un soliste pour ménager le contraste avec les refrains.

HUIT NEGRO-SPIRITUALS harmonisés par Georges Aubanel, 25 cm. *Disques D.M.O.* 503 FM.

« Est-ce une erreur, se demande l'éditeur, d'avoir réalisé pour ces thèmes connus un arrangement choral qui en respecte le caractère original et le sens profond, en tenant compte de la couleur, des timbres, des possibilités propres aux voix européennes; et les chants traditionnels d'un peuple ne doivent-ils être chantés que par leurs créateurs? » A cette question les amateurs répondront diversement. Il est certain que l'ensemble vocal *Arc-en-Ciel* conserve le rythme, les contrastes, l'accent religieux de ces prières inspirées par le mysticisme noir. Quelque chose a disparu pourtant, au bénéfice de la « pureté » : ce je ne sais quoi de bouleversant et de fiévreux qui vous prend aux entrailles dans les interprétations originales et qui leur est peut-être essentiel. Mais, une fois le propos « européen » adopté, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et chanter en français?...

SAINT JEAN CHRYSOSTOME. *Parle-lui plutôt d'amour,* 25 cm. *Disques D.M.O.* 504 T.M.

D.M.O. est l'indicatif d'une nouvelle collection de disques prise en charge par les « Éditions Ouvrières ». Nous le retrouverons souvent ici. Les Édit. Ouvrières publient une collection déjà fort étendue et « populaire » au meilleur sens du mot, d'études sur les Pères de l'Église. Sans doute est-ce ce qui a amené D.M.O. à lui donner en disques son parallèle. Heureux propos, quand il est réalisé comme dans cette première production! Pour encadrer le texte de Chrysostome (un savoureux entretien sur l'harmonieuse entente souhaitée par saint Paul entre le mari et la femme), on a judicieusement choisi quelques chants liturgiques appartenant au cérémonial du mariage dans le rite byzantin; l'ensemble vocal Trajan Popesco les exécute avec l'art qu'on lui connaît; leur sens est expliqué sur la pochette. Écoutez saint Jean Chrysostome! et offrez ce disque aux foyers : ils ne seront pas déçus.

SAINT PAUL. Traduit par le chanoine Osty; dit par M. Jean Davy, 25 cm. *Encyclopédie sonore.* Hachette, 270 E 046.

Grouper dans un certain ordre, — pour exprimer son âme, sa faiblesse et ses épreuves, sa confiance dans le Christ et l'amour ardent qu'il lui porte, quelque chose de sa doctrine d'identification au Christ, — les passages les plus caractéristiques des *Épîtres* de saint Paul et de ses discours dans les *Actes*, — tel est le propos de cette anthologie. M. le chanoine Osty, l'un des meilleurs traducteurs du Nouveau Testament, a composé cette suite; Jean Davy, de la Comédie-Française, lit les textes avec sobriété et une vivacité parfois un peu trop âpre. Il sera opportun, pour saisir leur enchaînement, de garder sous les yeux les titres et les sous-titres imprimés sur la pochette. Une plaquette de vingt pages accompagne le disque : le commentaire du chanoine Osty qu'elle contient permet d'utiliser au maximum l'audition des textes pour une intelligence sérieuse de saint Paul, et même d'en poursuivre l'étude au-delà, grâce aux références détaillées qui sont offertes.

ARCANGELO CORELLI. *Quatre sonates d'église*, 25 cm. *Club National du disque*. CND 1026.

Le Club National du disque et le *Collegium pro musica* de Paris ont inscrit à leur programme une anthologie des œuvres les plus représentatives de Corelli. Le suave, allègre et noble Corelli, maître de musique du cardinal Ottoboni à Rome, de 1690 à 1713, a consacré son génie à la sonate et au concerto. Chacun connaît son célèbre concerto « pour la Nuit de Noël » (cf. V.S. de décembre). A l'époque, il était d'usage qu'on entendît à l'église quelques belles musiques d'orchestre. Corelli écrivit donc des sonates pour l'église. Elles n'ont évidemment aucune parenté avec la liturgie, mais se distinguent pourtant de la musique de chambre par l'exclusion des rythmes profanes. « Musique sacrée » ? certes! et de la meilleure, comme toute vraie musique qui fait dans l'âme le silence, si on sait *l'écouter*.

H.-CH. CHÉRY, o. p.

ERRATUM. Dans le compte rendu du livre du R. P. Chenu, *Saint Thomas d'Aquin et la Théologie* (n° de mai 1959, p. 554, col. 1, ligne 20), il faut lire *sans* Thomas d'Aquin au lieu de *saint* Thomas d'Aquin.

LIVRES REÇUS

AGATHANCE DE PARIS (P., o.f.m.) : *Une Clarisse de Toulouse au XVII^e siècle. Sœur Germaine d'Armaing*. Imprimerie Fournié, Toulouse, 1957; 62 pp.

AGATHANCE DE PARIS (P., o.f.m.) : *Le monastère des Clarisses du faubourg Saint-Cyprien de Toulouse*, 1560-1840. Imprimerie Fournié, Toulouse, 1957; 102 pp.

Angelus Domini. Presbyterium, Rome, 1959; 136 pp.

BACIOCCHI (J. DE, s.m.) : *La vie sacramentaire de l'Église*. Coll. « Foi Vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 238 pp.; 660 fr.

BARTH (Karl) : *Lettre à un pasteur de la République démocratique allemande et la réponse*. Coll. « Croire, penser, espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1959; 68 pp.

BARTH (Karl) : *Christ et Adam d'après Romains, V*. Coll. « Cahiers du renouveau ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1959; 84 pp.

BAZIN (André) : *Qu'est-ce que le cinéma?* Tome II, *Le cinéma et les autres arts*. Coll. « 7^e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 152 pp.; 750 fr.

BERNARD (A., o.p.) : *Noos*. Esquisse d'une philosophie de l'esprit. Coll. « Alternance ». Éd. du Scorpion, Paris, 1958; 256 pp.

BRO (Bernard) : *Apprendre à prier*. Supplément à « Jeunes Équipes Enseignantes ». Éd. Équipes Enseignantes, Paris, 1959; 80 pp.; 300 fr.

CHAVAZ (E.) : *Catholicisme romain et protestantisme*. Coll. « Cahiers de l'actualité religieuse ». Casterman, Tournai, Paris, 1958; 162 pp.

COIGNET (Louis, s.j.) : *Le chrétien parmi les hommes.* Coll. « Ce feu qui dévore ». Éd. de l'Épi, Paris, 1959; 48 pp.; 180 fr.

COPLESTON (Frédéric) : *Histoire de la philosophie.* Tome III : *La Renaissance* Traduit de l'anglais par J. TAMINIAUX. Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 516 pp. sous couverture cartonnée; 2.250 fr.

DAGON (Gérard) : *Les sectes en France.* Chez l'auteur, 14, rue Neuve, à Cronenbourg (Bas-Rhin); 192 pp.; 500 fr.

DREVET (Camille) : *Gandhi et les femmes de l'Inde.* Préface de Louis MASSIGNON. Coll. « Pensée gandhienne ». Éd. Denoël, Paris, 1959; 252 pp.; 750 fr.

FLEG (Edmond) : *Salomon raconté par les peuples.* Éd. Albin Michel, Paris, 1959; 200 pp.

FORD (John C.) and KELLY (Gerald) : *Contemporary Moral Theology.* Volume One : *Questions in Fundamental Moral Theology.* The Newman Press, Westminster (Maryland), 1958; 370 pp.

FRAINE (J. DE, s.j.) : *Adam et son lignage.* Coll. « Museum Lessianum ». Section Biblique. Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 320 pp.; 1.800 fr.

GILBERT (R.) : *La très simple histoire du Curé d'Ars.* Préface de J. FOLLIET. Éd. E. Vitte, Lyon-Paris, 1959; 96 pp.; 300 fr.

GOODING (D. W.) : *The Account of the Tabernacle.* Translation and textual problems for the Greek Exodus. « Texts and Studies ». Cambridge University Press, Londres, 1959; 116 pp.; 22/6.

HASTINGS (Adrian) : *Prophet and Witness in Jerusalem.* A study of the teaching of Saint Luke. Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 200 pp.; 16 /.

HAYEN (André, s.j.) : *La communication de l'être d'après saint Thomas d'Aquin.* Tome II : *L'ordre philosophique de saint Thomas.* Coll. « Museum Lessianum ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 355 pp.; 2.700 fr.

HAYEK (Michel) : *Le Christ de l'Islam.* Éd. du Seuil, Paris, 1959; 288 pp.

HORNEF (Josef) : *Kommt der diakon der frühen Kirche wieder?* Verlag Herder, Wien, 1959; 192 pp.

IPARRAGUIRRE (Ignacio, s.i.) : *Espiritu de San Ignacio de Loyola.* El Mensajero del Corazon de Jesus, Bilbao, 1958; 208 pp.

JENNY (chanoine Henri) : *Le mystère pascal dans l'année chrétienne.* 4e édition. Coll. « A la découverte de ». Équipes Enseignantes, Paris, 1959; 168 pp.

JOHN CLIMACUS (St.) : *The Ladder of Divine Ascent.* Translated by Archimandrite Lazarus Moore with an Introduction by M. Heppell. Faber and Faber, Londres, 1959; 270 pp.; 25 s.

JOLINON (Joseph) : *Le Curé d'Ars, par un paysan de son temps.* Coll. « Verts pâturages ». Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 168 pp.; 690 fr.

LECLERCQ (Dom Jean) : *L'idée de la royauté du Christ au Moyen Age.* Coll. « Unam Sanctam ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 240 pp.; 1.500 fr.

Les lettres du saint Curé d'Ars. Présentées et annotées par Mgr Francis TROCHU, suivies de sa vie par Maxence VAN DER MEERSCH. Le Club du Livre Chrétien, Paris, 1958; 164 pp. sous couverture toile.

Les sermons du pauvre Curé d'Ars. Introduction de Mgr TROCHU. Le Club du Livre Chrétien, Paris, 1958; 254 pp. sous couverture toile.

LIPPINI (Pietro, o.p.) : *La spiritualità domenicana.* Tamari Editori, Bologne, 1958; 216 pp.; 800 lires.

LUYTTEN (N. M.), PORTMANN (A.), JASPERS (K.) et BARTH (K.) : *Immortalité.* Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 74 pp.; 525 fr.

MAERTENS (Dom Thierry, o.s.b.) : *Le souffle et l'Esprit de Dieu.* Coll. « Thèmes Bibliques ». Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 147 pp.; 690 fr.

Martyrologe romain. Traduction de Dom Albert M. Schmitt. Nouvelle édition revisée et augmentée d'un lexique géographique. Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1959; 612 pp.; relié 2.250 fr.

Mennessier (A.-I.) : *La Vierge de Bernadette.* Coll. « Homélies et Catéchèses ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 100 pp.; 390 fr.

Orcibal (Jean) : *La rencontre du Carmel thérésien avec les mystiques du Nord.* Coll. « Bibliothèque de l'École des Hautes Études » P.U.F., Paris, 1959; 250 pp.; 1.500 fr.

Paillerets (M. de, o.p.) : *Les garçons et le scoutisme.* Éd. Les Presses d'Ile-de-France, Paris, 1959; 160 pp.

Pinho (M., s.j.) : *Alexandrine-Marie de Costa.* Traduit du portugais par le Monastère de la Visitation de Saint-Bonnet-de-Mure (Isère).

Politique et religion. Cahiers n° 26 de « Recherches et Débats », mars 1959. Arthème Fayard, Paris; 220 pp.; 500 fr.

Rondet (Henri, s.j.) : *O vous, Mère du Sauveur.* Éd. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1959; 12 hors-texte, 102 pp.; 400 fr.

Saint-Thierry (Guillaume de) : *La contemplation de Dieu.* Coll. « Sources Chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 156 pp.; 840 fr.

Schmaus (Michael) : *Katholische Dogmatik.* Max Hueber Verlag, München, 1959; 750 pp.

Schneider (Édouard) : *Sainte Claire d'Assise.* Préface du R. P. Léone Bracaloni, o.f.m. Éd. Plon, Paris, 1959; 236 pp.; 720 fr.

Sih (Paul) : *De Confucius au Christ.* Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Paris, 1959; 184 pp.

Simon (Marcel) : *St Stephen and the Hellenists in the Primitive Church.* Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 130 pp.; 15 /.

Spicq (R. P., o.p.) : *Agapè dans le Nouveau Testament.* Tome II : *Analyse des textes.* Coll. « Études Bibliques ». Éd. Gabalda, Paris, 1959; 400 pp.; 3.400 fr.

Tarancon (V. Enrique) : *El Sacerdote y el mundo de Hoy.* Coll. « Hinneni ». Éd. Sigueme, Salamanque, 1959; 276 pp.; 50 ptas.

Thomas (Joseph, s.j.) : *La résurrection,* Éd. de l'Épi, Paris, 1959; 112 pp.; 450 fr.

Tiger (Joseph) : *Royaume sans frontière.* Éd. du Seuil, Paris, 1959; 144 pp.

Turoldo (David-Marie) : *La Parola di Gesù.* Éd. La Locusta, Vicenza, 1959; 280 pp.; 800 lires.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME C

JANVIER-JUIN 1959

APOSTOLUS : Église de la Croix, Église de la gloire 57
— Les vrais « tricheurs » 263
P. ANTIN : Prier la Passion avec les Pères 274
Fray Vincent-J. ANTIST : Saint Louis Bertrand et ses novices 207
D. BARSOTTI : Dieu donne sa vie 577
G.-M. BEHLER : Seigneur, tu me sondes et tu me connais 29
A.-M. BESNARD : Le sens chrétien du pèlerinage 146
J. BIDOT : Le pèlerinage d'Ars 530
B. BRO : Vivre de Dieu. Comment le Curé d'Ars parlait de la Sainte Trinité 482
P.-Th. CAMELOT : La vocation divine du chrétien 623
M.-D. CHENU : L'Église « au jour le jour » 61
J. DELAMARE : Saint Augustin prêche la quinzaine pascale 284
— Le Notre Père 370
A.-M. DENIS : Les richesses du Fils de Dieu selon saint Marc (1-6, 30). 229
— Une théologie de la vie chrétienne chez saint Marc (6, 30-8, 27). 416
Les disciples d'Emmaüs 360
H.-M. FÉRET : Vocations 64
Cl.-J. GEFFRÉ : Le sacerdoce 73
Saint GRÉGOIRE LE GRAND : Prière et purification 137
B. HUSSAR : Destinée d'Israël, destinée du chrétien 595
Abbé HUVELIN : Notre-Seigneur Jésus médiateur 240
S. J. D'A. : Lectures bibliques 428
E. JEAUNEAU : L'Esprit et l'eucharistie 655
J. LECLERCQ : Richesses spirituelles du XII^e siècle 298
G. LEFEBVRE : Sacrifice et sacerdoce 249
M.-H. LELONG : La descente aux enfers 17
J. LEMARIÉ : L'Orient des Mages 5
L. LOCHET : Sainteté et renouvellement du sacerdoce 461
Th. MERTON : Pâques, une vie nouvelle 345
A.-M. MOTTE : Faut-il que les religieuses fassent des études ? 402
B. NODET : Peut-on parler d'une pastorale du Curé d'Ars ? 519
Paroles du Curé d'Ars 536
E. PETERSON : L'homme, image de Dieu chez saint Irénée 584
A. PLÉ : Notes bibliographiques sur la vie religieuse 79
Quelques dates de la vie du Curé d'Ars 534
G. RANQUET : La messe et la mission 643
P.-R. RÉGAMEY : La prière, conditions de sa vérité 117
A.-M. ROGUET : Le Curé d'Ars et la prédication 509
— Un psaume du Sacré-Cœur. Psaume 108 633
H.-D. SAFFREY : Petite biographie de saint Thomas d'Aquin 307
J.-M. TILLARD : Les deux faces du péché 266
B.-H. VANDENBERGHE : Les raisons de souffrir d'après saint Jean Chrysostome 187

LES LIVRES

F. Amiot : Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ 443
L'amour plus fort que la mort 560
L. André-Delastre : Saint François Régis, le bon saint 326
— Marie de la Providence, la bienheureuse au cœur de flamme.... 326
M.-C. d'Arcy : The meeting of Love and Knowledge 565
H. Asmussen et R. Grosche : Faut-il un pape ? 103
Saint Augustin : Le visage de l'Église 98
— Sermons sur saint Jean 330
Augustinus in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten 330
P. Babin et J. Servel : Documents bibliques pour enseignements catéchistiques 431
Benedictus Deus 324
Saint Benoît : Textes choisis 330
P. Benoist d'Azy : A travers la Bible 434
Bible en image de Véronique Filozof 217
Bible illustrée par Léopold Marbeuf 217
Bible illustrée par Simon Segal 217
R. Biot : Lourdes et le miracle 676
H. Bouessé : Le sacerdoce chrétien 73
L. Bouyer : L'initiation chrétienne 85
G. Brillet : 365 méditations sur la Bible 434
J. Calvin : L'Institution chrétienne. IV, Tables 104
G. Caprile : Vocazione cristiana 93
M. Carrouges : Le Père Jacques 555
Sainte Catherine de Ricci : Lettres 323
Catholicisme anglais 447
J. Chaix-Ruy : Donoso Cortès, théologien de l'histoire et prophète.... 557
J. Chambon : Le protestantisme français jusqu'à la Révolution française. 106
Mgr Chappoulie : Luttes de l'Église. II : Exigences de chrétienté. 439
Charles de Foucauld 323
A. Chavasse : Le sacramentaire gélasien 326
Ch. Chazottes : Grégoire le Grand 330
M.-D. Chenu : Saint Thomas d'Aquin et la théologie 553
G. Chevrot : Le temps de l'Église 439
Le Christ au foyer 566
Le cœur du Christ et le désordre du monde 671
L. Cognet : Crépuscule des mystiques 438
J. Colson : Les fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles 99
La confession 444
P. Conord : Brève histoire de l'œcuménisme 104
H. Cornelis : La libération de l'homme dans les religions païennes. 452
Cl. Cuénot : Pierre Teilhard de Chardin 451
Saint Curé d'Ars : Catéchismes 323
Saint Cyprien : Textes choisis 552
Daniel-Rops : L'ère des grands craquements 447
Defensoris Locogiacensis Monachi, Liber Scintillarum 330
Der Tag des Herrn 327
J. Dheilly : Histoire sainte 428
Die Katholizität der Kirche 104
A. Dupeyrat et F. de la Noë : Alain de Boismenu 556
G. Dutil : Votre religion dans votre vie 93

Écrits d'ascètes russes 217
A. Elchinger : Guide de lectures bibliques 431
L. Empain : Les saints nous parlent 566
P. Eucher Théorêt : Claire au Canada 566
J. de Fabrègues : Le mariage chrétien 678
K. Farber : Heilige sind anders 445
M. Fargues : Histoire sainte d'après les textes bibliques. II : Jésus-Christ 430
L. Fendt : Einführung in die Liturgiewissenschaft 328
O. Ferrara : Gasparo Contarini et ses missions 101
J. Folliet : Le catholicisme mondial aujourd'hui 675
M.-D. Forestier : Scoutisme missionnaire 216
P. Gageac : Saint Jean de la Croix dans son voyage au bout de la nuit. 554
L. Gardet : Thèmes et textes mystiques 438
Mgr Garrone : Panorama du Credo 87
F. Genevois : Trinité et vie chrétienne 88
H. P. Gerhard : Welt der Ikonen 565
F. Giardini : La dottrina spirituale di S. Antonio Abate a di Ammonas nelle loro lettere 671
J. Gimpel : Les bâtisseurs des cathédrales 678
D. H. Goetz : Satan, l'ennemi de l'homme 445
T. Goffi : Morale familiare 677
J. des Graviers : Le Droit canonique 559
J. Green : Le bel Aujourd'hui 452
R. Guerre et M. Zintz : Nous voulons voir le Christ 444
A. Hamann : La philosophie passe au Christ. L'œuvre de Justin, Apologies I et II, Dialogue avec Tryphon 330
M. Harl : Origène et la fonction révélatrice du Verbe incarné..... 551
J. Hasenfuss : Herman Schell als existentieller Denker und Theologe.. 440
G. Hégo : Le Seigneur, notre ami 675
Hermas : Le Pasteur 330
L'histoire des apôtres, de saint Luc 550
S. Hutin : Les gnostiques 552
Il Vangelo 549
Saint Jean Chrysostome : Dialogue sur le sacerdoce 330
Saint Jean Eudes : Lettres 323
J.-B. Jego : Un exemple, Marcel Callo 97
M.-H. Jette : France religieuse du XVIII^e siècle et France religieuse sous la Révolution et l'Empire 557
R. Jolivet : Aux sources de l'existentialisme chrétien, Kierkegaard.... 214
Journal illustré de l'Église 62
J.-A. Jungmann : La Messe, son sens ecclésial et communautaire 439
J. N. D. Kelly : Early Christian Doctrines 440
R. Kokel : Vincent de Paul Bailly 557
P. Labutte : Vie du P. Mary 325
G. Lagny : Le réveil de 1830 et les origines des Diaconesses de Reuilly. 107
R. Laurentin : Lourdes. Documents authentiques. IV : Le dénouement de l'affaire Lourdes 102
— Procès de Lourdes. I : l'affaire épiscopale 676
J. Leclercq : Seul avec Dieu 672
J. Lécuyer : Prêtres du Christ. Le sacrement de l'Ordre 75
— Le sacerdoce dans le mystère du Christ 76
F. Le Douarec : Le Concordat dans un diocèse de l'Ouest 558
G. Lefebvre : Vie et prière 671

P.-F. Lefèvre : La liturgie de Prémontré 328
G. Le Roy : Pascal, savant et croyant 325
G. Le Sourd : Tous frères 440
Letters from the Saints 96
A. Liégé : Adultes dans le Christ 91
M. Lot-Borodine : Un maître de la spiritualité byzantine au XIVe siècle, Nicolas Cabasilas 213
H. Lubienska de Lenval : L'univers biblique où nous vivons 433
Saint Luc : Évangile, Actes des Apôtres 549
M. Luther : Œuvres, V 104
R. P. Mac Avoy : Foyer en paix, foyer heureux 562
L. Malunowitz : De voce « sacramenti » apud S. Hilarium Pictaviensem 553
Mère Marie de Chantal Geudré : Histoire de l'Ordre des Ursulines en France 559
Sœur Marie de Saint-Jean : La vie de Mme Amiot 556
G. G. Meersseman : L'hymne acathiste 329
J. Mesot : Die Heidenbekehrung bei Ambrosius von Mailand 332
C. Moeller et G. Philips : Grâce et œcuménisme 103
G. Moulin : Il vera spirito del cristianesimo 446
Mystères du Rosaire 677
Mystische Theologie. Band IV 92
S. Neill : Anglicanism 105
Notre-Dame de Chartres 218
Le Nouveau Testament 452
F. Ohly : Hohelied-Studien 550
B. Olivier : L'espérance chrétienne 444
M. Oraison : Devant l'illusion et l'angoisse 93
I. Ortiz de Urbina : Patrologia Syriaca 332
Paroisses urbaines, paroisses rurales 449
M.-L. Pascal-Dasque : Lucinie 564
Le patronage de Saint-Joseph 98
M.-D. Philippe : Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne.. 85
R. Pic : Une religieuse comme les autres, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 95
J. Pichard : Images de l'invisible 218
J. Pieper et H. Raskop : Christenfibel 444
D. Planque : La chasteté conjugale, vertu positive 561
M.-D. Poinsenet : France religieuse du XVIIe siècle 557
L. Poirier : Le chemin du Seigneur, saint Paul 96
J.-L. Prévost : Le roman catholique a cent ans 562
Prisonnier des âmes. Le saint Curé d'Ars 556
Problemi e orientamenti di Teologia dommatica 442
O.-A. Rabut : Dialogue avec Teilhard de Chardin 450
Relations humaines et société contemporaine 565
Rembrandt et l'Evangile selon saint Luc 217
P. Riché : Césaire d'Arles 330
A. Roche : Ce feu qui dévore 434
A.-M. Roguet : Le temps de l'espérance 93
Le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations 90
H. Rondet : Notes sur la théologie du péché 88
G. Rotureau : Amour de Dieu, amour des hommes 675
R. P. Ruyssen : France religieuse du Ve au XIIe siècle et France religieuse du XIIe au XVe siècle 557

A. Sage : Les étapes de la pensée du P. Emmanuel d'Alzon 326
H. Schell : Kirche und Gottesreich 440
— Verherrlichung und Gemeinschaft 440
E. Schneider : Cellules et couvents bénédictins 673
Science et sainteté. L'étude dans la vie monastique 446
P. Sérouet : De la vie dévote à la vie mystique 670
F. J. Sheen : Du haut de la Croix. — Le chemin de la Croix. — L'éternel Galiléen 675
J.-F. Six : Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld 324
M.-B. de Soos : Le mystère liturgique d'après saint Léon le Grand.... 329
J. Steinmann : Saint Jérôme 94
J. Templier : L'amour multiplié 562
Saint Thomas d'Aquin : Contra Gentiles. Livre IV 213
M. Thurian : La confirmation 106
Tiers-Ordre et Action catholique 452
Trois antiques rituels du Baptême 330
P.-E. Trudel : Vie de Mgr Ange-Marie Hiral 97
L. Van den Boosche : Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Thérèse d'Avila 555
M. Villain : Introduction à l'œcuménisme 558
Vocation de la sociologie religieuse, sociologie des vocations 449
J. Wadham . The case or Cornelia Connelly 96
E. I. Watkin : Roman catholicism in England from the Reformation to 1950 447
R. Zeller : L'évangile du pêcheur. Saint Pierre 674

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

P. Sérouet, De la vie dévote à la vie mystique, p. 670 (Ét.-M. Lajeunie). — Le cœur du Christ et le désordre du monde, p. 671 (G. Lafon). — G. Lefebvre, Vie et prière, p. 671 (M.-L. T.). — F. Giardini, La dottrina spirituale di S. Antonio Abate a di Ammonas nelle loro lettere, p. 671 (P. Franceschini). — J. Leclercq, Seul avec Dieu, p. 672 (P.-R. Régamey). — E. Schneider, Cellules et couvents bénédictins, p. 673 (R.-L. Oechslin). — R. Zeller, L'évangile du pêcheur. Saint Pierre, p. 674 (M. Mahn-Lot). — G. Rotureau, Amour de Dieu. Amour des hommes, p. 675 (G. Lafon). — F. J. Sheen, Du haut de la Croix, — Le chemin de la Croix, — L'éternel Galiléen, p. 675 (M.-L. T.). — R. Laurentin, B. Billet, S. Galland, Lourdes. Documents authentiques. T. IV, Procès de Lourdes, I, L'enquête épiscopale, p. 676 (P. Franceschini). — R. Biot, Lourdes et le miracle, p. 676 (F. Lepargneur). — Mystères du Rosaire, p. 677 (P. F.). — G. Hégo, Le Seigneur, notre ami, p. 677 (G. B.). — J. Folliet, Le catholicisme mondial aujourd'hui, p. 677 (S. B.). — T. Goffi, Morale familiare, p. 677 (P. Franceschini.). — J. de Fabrègues, Le mariage chrétien, p. 678 (G. Lafon). — J. Gimpel, Les bâtisseurs des cathédrales, p. 678 (A.-M. H.).

Des cadeaux pour les ordinations...

H.-D. GARDEIL

INITIATION A LA PHILOSOPHIE DE S. THOMAS

Tome I : **Introduction générale. Logique,** 256 p. .. **570** fr.
Tome II : **Cosmologie,** 164 p. ..... **390** fr.
Tome III : **Psychologie,** 256 p. ..... **570** fr.
Tome IV : **Métaphysique,** 240 p. ..... **555** fr.

INITIATION THÉOLOGIQUE

par un groupe de théologiens
sous la direction du R. P. HENRY, o. p.

Tome I : **Les sources de la Théologie,** 436 p., deux hors-texte ..... **1.050** fr.
Tome II : **Dieu et sa création,** 568 p., deux hors-texte. **1.200** fr.
Tome III : **Théologie morale,** quatre hors-texte ..... **2.400** fr.
Tome IV : **L'économie du salut,** 996 p., vingt-deux hors-texte ..... **2.100** fr.

Chaque volume in-8° écu, sous couverture Peaurex bleu

J. QUASTEN

INITIATION AUX PÈRES DE L'ÉGLISE

Traduit de l'anglais par J. LAPORTE

Tome I : 432 pages ..... **1.750** fr.
Tome II : 552 pages ..... **2.100** fr.

Parmi les ***Etudes annexes*** de la BIBLE DE JÉRUSALEM.

W.-F. ALBRIGHT

L'ARCHÉOLOGIE DE LA PALESTINE

Traduit de l'anglais par R. ALAPETITE

Un volume de 304 pages, avec carte et de nombreuses illustrations, plus 16 pages de reproductions hors texte ..... **1.080** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Une science qui ouvre de nouveaux horizons

Un grand film « La tête contre les murs »... Un grand quotidien du soir enquête sur les problèmes de la folie...
Des aumôniers, des médecins se penchent sur ce problème.

HUMANISER L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE
660 fr.

Dans la même collection " PSYCHOLOGIE "

J.-C. FILLOUX

LE PSYCHISME ANIMAL
600 fr.

J. R. DEMPSEY

FREUD, PSYCHANALYSE ET CATHOLICISME
720 fr.

QU'EST-CE QUE VOULOIR ?
630 fr.

G. ZILBOORG

SIGMUND FREUD
ET L'ACTIVITÉ MENTALE DE L'HOMME
630 fr.

FOI, RAISON ET PSYCHIATRIE MODERNE
1.200 fr.

L. ZARNCKE

ENFANCE ET CONSCIENCE MORALE
225 fr.

H. GRATTON

PSYCHANALYSES D'HIER
ET D'AUJOURD'HUI
1.200 fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C,

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli no 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1959. — Impr., no 1968.

JE SAIS - JE CROIS

ENCYCLOPÉDIE DU CATHOLIQUE
AU XXe SIÈCLE

dirigée par

DANIEL-ROPS
de l'Académie française

DERNIERS TITRES PARUS :

VALEUR CHRÉTIENNE DE L'ART
par Marie Céline LAURENT

LES ANGES
par le R. P. Raymond RÉGAMEY

LE TRAVAIL, LES OUVRIERS ET L'EGLISE
par Henri ROLLET

PÈLERINAGES
par Henry ENGELMANN

L'EGLISE A SES LOIS (Le Droit Canon)
par le Chanoine METZ

LES LITURGIES D'ORIENT
par le R. P. DALMAIS

Chaque volume :
350 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

plon

Un document d'une importance exceptionnelle

LES PAROLES DE JÉSUS

LES LIVRES SECRETS DES GNOSTIQUES D'ÉGYPTE (Tome II)

par

Jean Doresse

L'Évangile selon Thomas, **qui rassemble plus de cent paroles prêtées à Jésus, est d'une importance exceptionnelle quant à la connaissance de la doctrine chrétienne des premiers siècles. Ce document est l'un des plus signicatifs parmi les manuscrits secrets des Gnostiques d'Égypte découverts en 1945 et publiés aujourd'hui pour la première fois. Il révèle un christianisme archaïque très subtil et jette des lueurs fulgurantes sur le drame que fut, à son berceau, la religion de Jésus-Christ.**

900 fr.

Sous couverture illustrée

Du même auteur :

Les livres secrets des Gnostiques d'Égypte
L'Empire du Prêtre Jean (2 volumes)

plon

Collection " Hommes de Dieu "

C'est une idée originale : faire écrire des vies de saints par des laïcs chez qui nous n'aurions jamais soupçonné des cœurs d'hagiographes. PARIS-PRESSE.

Une collection qui réalise pas à pas un grand projet : conduire des écrivains connus, qui ne sont pas des hagiographes, à raconter la vie des saints qu'ils préfèrent... Des volumes aussi attrayants que des romans et écrits dans un style alerte, plaisant.

LA TRIBUNE DE LAUSANNE.

A l'occasion du Centenaire

SAINT JEAN-MARIE VIANNEY
CURÉ D'ARS

par

JEAN FOLLAIN

Dans cette vie du Curé d'Ars, Jean Follain a tout particulièrement cherché à faire sentir, derrière le visible d'une imagerie aux détails précis, l'invisible de cet homme de Dieu qui vécut une expérience mystique profonde qu'une simplicité et une humilité presque inconcevables peuvent seulement laisser deviner.

Nul n'était mieux désigné pour nous raconter une telle existence : toute l'œuvre de Jean Follain appartient au domaine d'une poésie qui laisse affleurer le mystère à la surface de la réalité.

Dans la même collection :

ANDRÉ DHOTEL : *Saint Benoît-Joseph Labre.*
MARCEL JOUHANDEAU : *Saint Philippe Néri.*
C. V. GHEORGHIU : *Saint Jean Bouche d'Or.*
FRANZ HELLENS : *Sainte Marie de Woluwé.*

Viennent de paraître :

ÉCRITS SPIRITUELS ET PAROLES
DE L'ABBÉ HUVELIN

recueillis par M. Th. LOUIS-LEFEBVRE
Préface de Son Exc. Mgr BLANCHET

Un volume 12 × 19 ..... **780** fr.

Un vrai visage de prêtre nous est révélé par ces extraits de journaux intimes, ces lettres de direction adressées à des âmes des milieux les plus divers (religieuses, personnes dans le monde, etc.).

En cette année du centenaire du P. de Foucauld, lisez ces pages inédites de son directeur.

Du même auteur :

UN PRÊTRE : L'ABBÉ HUVELIN (1838-1910)

Un volume 12 × 19, illustré, 2e édition entièrement refondue.. **975** fr.

MARIE-ANDRÉ

LA VIERGE NOIRE DE PARIS : CHATELAINE DE NEUILLY

NOTRE-DAME DE BONNE DÉLIVRANCE

Un vol. 15 × 20 de 112 pages, trente planches hors-texte .. **900** fr.

Ce beau volume, à travers dix siècles d'histoire, montre une statue de la Vierge honorée à Paris, attirant pèlerinages et prières, recevant l'hommage de saint François de Sales, du pauvre prêtre Claude Bernard, de saint Vincent de Paul, saint Jean Bosco, Huysmans, etc.

R. P. DE TONQUEDEC, S. J.

Les principes de la Philosophie thomiste

LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE

III. **Le mouvement. L'espace et le temps**

Un volume in-8° carré de 192 pages ..... **1.500** fr.

Cet ouvrage achève une étude d'ensemble sur la philosophie thomiste.

L'auteur a le don de l'explication fortement coordonnée, de sorte que ses ouvrages forment une excellente introduction à l'étude thomiste.

Le thomisme est confronté aux philosophies de notre temps.

Parus précédemment :

I. **Prolégomènes** (sciences et mathématiques) ..... **600** fr.
II. **La substance et l'accident. La matière et la forme** .... **1.800** fr.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VIe)

CHRISTUS
Textes spirituels

SAINT IGNACE

LETTRES

Traduction et commentaire
par Gervais DUMEIGE, s. j.

Le choix le plus important publié jusqu'à ce jour en français.

Un vol., 13×20, 528 p. ..... **1.950** fr.

SAINT IGNACE

JOURNAL SPIRITUEL

Traduction et commentaire
par Maurice GIULIANI, s. j.

L'une des sources essentielles pour connaître la mystique de saint Ignace paraît pour la première fois en français dans sa traduction intégrale.

Un vol., 13×20, 146 p. ..... **840** fr.

DESCLÉE de BROUWER
76, bis, rue des Saints-Pères, PARIS-VII[e]

Où vont-ils s'inscrire pour leur Cours de Vacances ?

- Ne laissez pas les familles choisir un cours de vacances au hasard des sollicitations publicitaires...

- Si vous n'organisez pas de cours de vacances, dirigez vos élèves sur le Cours Catholique. C'est pour eux, pour leurs familles et pour vous une **triple garantie :**

Garantie des documents :
Vos élèves s'intéresseront à leur travail comme tous ceux qui utilisent les fascicules Revoir et Préparer.

Garantie des corrections :
Vos élèves seront soutenus par les annotations détaillées, les explications et les conseils de correcteurs qualifiés et dévoués.

Garantie de régularité :
Vos élèves ne se relâcheront pas grâce au rythme régulier et rapide du va-et-vient des devoirs, assuré par un personnel très attentif.

- Les résultats sont appréciés des élèves et des familles. Le cours de vacances aide à combler un retard (on peut s'inscrire pour une seule matière). Les progrès sont affirmés, la rentrée prochaine mieux préparée.

★ ★ ★

COURS DE VACANCES

PAR CORRESPONDANCE DU COURS CATHOLIQUE

70, rue Michel-Ange, PARIS XVI·

Éditions ALSATIA

17, rue Cassette, Paris — 10, rue Bartholdi, Paris

Alors que le monde entier a les yeux tournés vers le Vatican, Mgr Angelo Penna, à l'érudition large et sûre, nous fait part des conclusions les plus récentes des historiens et nous donne une remarquable synthèse de l'enseignement de :

SAINT PIERRE

★

Pour vos cadeaux de fin d'année à vos prédicateurs, votre clergé, vos professeurs :

SAGESSE ET CULTURES

collection dirigée par Jacques MARITAIN
seize titres parus

★

Spiritualité :

ÉQUILIBRE

par le R. P. ANDRÉ
Préface du R. P. Congar, O.P.

Art de vivre, parfaitement adapté à notre époque, aussi substantiel qu'agréable à lire.

176 pp. **675** fr.

★

LA RÉVÉLATION DE L'AMOUR

par DIVO BARSOTTI

Exposé des plus grands thèmes de notre foi et introduction spirituelle aux études bibliques.
Revue Biblique Jérusalem.

... à la fois profond et concret; abordable à tous ceux qui, sans être théologiens, désirent comprendre de mieux en mieux l'essentiel et l'esprit du christianisme.
Union.

488 pp. **1.500** fr.

SAURIEZ-VOUS RÉPONDRE A CES 9 QUESTIONS ?

1. Ne peut-on connaître Dieu que si l'on a la foi ?
2. Savez-vous ce que vous voulez dire lorsque vous parlez du *Bon Dieu ?*
3. Pensez-vous que nous puissions savoir quelque chose sur Dieu ?
4. Quelle idée vous faites-vous de la *perfection* de Dieu ?
5. Que signifie le mot *éternel ?*
6. Dieu a-t-il fait connaître son nom ?
7. Quel sens a, en hébreu, le mot *Yahvé ?*
8. Dieu nous connaît-il ? Comment ?
9. Dieu nous aime-t-il ? Comment ?

Vous trouverez la réponse à ces 9 questions dans le numéro de juin de *FÊTES ET SAISONS* :

JE SUIS DIEU VIVANT

Ce numéro, rédigé par le P. Lorew, fait suite à *DIEU EXISTE* et *MAIS ENFIN, MON DIEU QUI ETES-VOUS ?*

Pour paraître en juillet :

COMMENT LIRE L'ANCIEN TESTAMENT ?

En 28 pages illustrées, un guide pratique pour aborder fructueusement la lecture de l'Ancien Testament.

Le numéro **60** fr.
Abonnement (10 n°s). France : **500** fr. — Étranger : **600** fr.

FÊTES ET SAISONS
29-31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. 6977.01

Vient de paraître :

P.-A. LIÉGÉ, o. p.

JEUNE HOMME, LÈVE TOI

Un volume in-8° couronne de 228 pages ..... **870** fr.

On est souvent embarrassé lorsqu'il s'agit de proposer à un jeune de dix-huit ou vingt ans, en difficulté de foi ou de vie chrétienne, un livre capable de retenir son attention et de l'aider à mûrir une décision chrétienne d'adulte.

Jeune homme, lève-toi, pour remplir ce rôle, aborde donc sans aucun didactisme, et le plus souvent dans le style direct de la conversation, tous les aspects d'un christianisme qui fait question pour beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui. On y trouvera — plus qu'une apologétique — les grandes lignes d'une catéchèse de vie chrétienne, esquissées à l'occasion de ces mises en question, loyalement écoutées et examinées.

L'auteur n'a pas en effet cessé, depuis quinze ans, d'exercer son ministère sacerdotal au contact des jeunes, chrétiens et non chrétiens, les écoutant et leur parlant dans le cadre de multiples mouvements et groupements, particulièrement soucieux de la présence missionnaire de l'Église parmi la jeunesse.

C'est pourquoi cet ouvrage trouvera non seulement une large audience auprès des jeunes, mais présentera également le plus vif intérêt pour leurs éducateurs.

★

LES ÉDITIONS DU CERF

Les quatre volumes de l'

HISTOIRE UNIVERSELLE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

sont maintenant tous parus

Documentation complète sur demande

GRÜND

60, rue Mazarine, Paris 6e - ODE 87-40

L'HISTOIRE EN APPEL

LES PROCÈS DE JEANNE D'ARC

Préface du R. P. RIQUET s. j.

Présentations et annotations de Raymond Oursel

1 vol. 850 fr.

denoël

RÉUNIS POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS UN MÊME VOLUME, les deux procès avec leurs détails authentiques, éclairent d'une nouvelle lumière l'un des "cas" les plus controversés de tous les temps.
Ce n'est pas un livre sur les procès, ce sont les procès eux-mêmes : la voix de l'accusée, les dossiers ouverts, les pièces produites, dont certaines connues seulement par les spécialistes, que l'on met aujourd'hui sous les yeux des lecteurs.

chaque mois
confronte
la foi et les
événements

SIGNES
DU
TEMPS

MAI 1959

Au sommaire :

J. LACROIX : *Dialogue avec Teilhard de Chardin.*
D. DUBARLE : *Terreurs et délices nucléaires de la stratégie moderne.*
A.-Z. SERRAND : *Un christianisme appliqué à la guerre moderne.*
R. DELAVIGNETTE : *Les problèmes de la Communauté.*
ROMAIN-JOHANNIN : *Quand les cultures s'affrontent chrétiennement.*
J. NANTET : *L'Islam dans le système soviétique.*
L. GUINCHARD : *« L'Église de France devant la révolution marxiste. »*
J. BELLEFROID : *Nicolas de Staël ou la question actuelle de la peinture.*
P. MARCABRU : *La réforme des théâtres nationaux.*
ÉDITORIAL : *Prêtres-officiers.*
Le Tour du monde en 80 lignes.

Le numéro : **200** fr.
Abonnement un an :
France : **2.000** fr. — Étranger : **2.200** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 1436-36

NAZARETH - LA SAINTE BAUME

Programme des retraites pour l'année 1959

Du 6 au 10 juillet : retraite d'approfondissement, par M. l'abbé Briqueler

Du 17 au 21 juillet : retraite-carrefour des universitaires, par le R. P. Valette, O.P.

Du 22 au 25 juillet : session d'Économie et Humanisme, donnée par l'équipe centrale d'E. H. : R. P. Viau, O.P.; R. P. Suavet, O.P.; M. Albertin.

Du 27 juillet au 1er août : retraite spirituelle pour aumôniers d'A. C., par le R. P. Suavet, O.P., et le R. P. Brunet, O.P., aumônier général adjoint du M.F.R.

Du 3 au 8 août : journées bibliques par le R. P. Tremel, O.P.; le R. P. Ramlot, O.P.; le R. P. de Bienassis, O.P., anciens élèves de l'École de Jérusalem.

Parmi les sujets abordés : *Bible et Liturgie..., Psaumes et Histoire Sainte..., La Cène..., La Bible et la Messe..., La Liturgie céleste...*

Du 10 au 15 août : retraite session pour prêtres et laïcs, « La prière chrétienne des psaumes », par le R. P. Roguet, O.P., directeur du Centre de Pastorale Liturgique.

Du 18 au 22 août : retraite du T. O. dominicain, par le R. P. Glatz, O.P.

Du 24 au 29 août : retraite pour les prêtres tertiaires dominicains et pour les prêtres sympathisants, par le R. P. Courtès, O.P.

Du 31 août au 5 septembre : retraite de la Fraternité Séculière Charles-de-Jésus (P. de Foucauld), par M. l'abbé Person, aumônier général de la J.M.C.

Du 7 au 12 septembre : Journées de la Sainte-Baume : « La condition temporelle du chrétien, l'Église et les chrétiens aux tournants de l'histoire », par le R. P. Jarrie, O.P.; le R. P. Russo, S.J., rédacteur aux *Études*; M. l'abbé Aubert; M. Aubenas, professeur de droit à la Faculté d'Aix; M. Hours, professeur agrégé; M. Viard, professeur agrégé; M. Maggiani.

Du 14 au 19 septembre : retraite pour dames et jeunes filles, par le R. P. Perrin, O.P.

Du 21 au 26 septembre : retraite de la Fraternité Séculière Charles-de-Jésus (P. de Foucauld), par M. l'abbé Brazzola, aumônier général de la Fraternité.

« NAZARETH » reçoit aussi des retraitants individuels.

Pour inscriptions et renseignements, écrire au R. P. Directeur des retraites. La Sainte-Baume, par Saint-Zacharie (Var).

OU VONT LES IMAGES ?

7-8 — mars-avril 1959

L'époque contemporaine aime bien se nommer civilisation de l'image...
Le chrétien, lui aussi, a ses images, mais d'où viennent-elles et où vont-elles ?
Quelques exemples de simples jalons sur une voie semée d'embûches.

L'ART SACRÉ *a publié*

Le décor signifie la gloire (septembre-octobre 1958).
A l'image de la vie (novembre-décembre 1958).
L'Eglise dans la cité (janvier-février 1959).

Le numéro : **200** fr.

Abonnement six numéros :
France : **1.000** fr. — Étranger : **1.200** fr.
Ecclésiastiques et religieuses : **900** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF
C.C.P. Paris : 1436-36

VIES DES SAINTS
ET DES BIENHEUREUX
SELON L'ORDRE DU CALENDRIER

13 volumes publiés par les Bénédictins de Paris
Directeur de la rédaction : Dom Jacques DUBOIS

Prix de chacun des tomes I à XII, « Janvier » à « Décembre », **2.200** fr.

Les souscripteurs à l'ouvrage entier reçoivent les t. I à XII au prix de **23.760** fr. Le t. XIII, « Tables Générales », en préparation, leur sera facturé lorsqu'il paraîtra, avec une réduction de 20 % sur le prix de catalogue.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Bd Raspail, Paris 6e

ÉDITIONS FRANCISCAINES

Les dernières œuvres
de l'écrivain mystique et critique

JEAN SOULAIROL

disparu le 30 avril dernier

SAINT ANTOINE DE PADOUE

Un volume 14 × 19, 160 pages, illustrations et hors-texte inédits, couverture illustrée..... **360** fr.

RAYMOND LULLE

poète et mystique catalan

Préface de DANIEL-ROPS

Un volume 14 × 19, 160 pages, illustrations et hors-texte, couverture illustrée..... **300** fr.

9, rue Marie-Rose, PARIS - 14e

AUX ÉDITIONS DU CERF

NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE

N° 22

Parmi le sommaire :

A.-M. ROGUET.. *Editorial.* Comment débuter dans l'initiation liturgique d'une communauté? Par quel bout commencer ?

A.-M. ROGUET.. Plan de prédication : Le Credo. Fin (du 7 mai au 5 juillet).

A. A. ..... Question à nos lecteurs. Où va la communion solennelle ?

Et les rubriques habituelles

Le numéro, 48 pages : **100** fr.

Abonnement un an, 5 numéros : **400** fr. — Étranger : **600** fr.

C.C.P. Paris 16.209-21

PAROLE ET MISSION

Revue trimestrielle de théologie missionnaire

Comité de direction :

A.-M. HENRY, P.-A. LIÉGÉ, N. DUNAS, J. THOMAS, O. P.

2e ANNÉE — AU SOMMAIRE DU N° 5

P.-A. LIÉGÉ..... L'enseignement missionnaire de Mgr Chappoulie.

A.-M. CARRÉ.... La publicité du Seigneur.

G. NEYRAND..... Exprimer le christianisme en japonais.

H. RIEBER-MOHN. Le catholicisme en Norvège après la Réforme.

X... ..... Prêtre et homme dans la prison d'une dictature.

Chroniques et documents, etc.

Le numéro de 160 pages : **300** fr.

Abonnement : France : **800** fr. — Étranger : **900** fr.
Belgique : **115** fr. B. — Canada : **3** $ canadiens

Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

C.C.P. Paris 1436-36

Un grand événement dans l'édition catholique

LA BIBLE DE JÉRUSALEM

Grand format

Non illustrée.

- Typographie : grands caractères très lisibles.
- Tirage 2 couleurs sur beau papier supralfa.
- Format : In-4° double grand soleil (28,5 × 38 cm).
- Reliure : Plein chagrin, tranches rouge sous or, 4 signets, fers spéciaux à l'or fin.

  Demi-chagrin, plats parchemin, tranches ivoirées, 4 signets, fers spéciaux à l'or fin.

La Bible à la place d'honneur dans les paroisses et les familles.

La souscription est ouverte.

Reliure plein chagrin : **37.500** fr.
Reliure demi-chagrin, plats parchemin : **30.000** fr.

Conditions spéciales de paiement.

Adressez-vous à votre libraire habituel
ou à défaut aux Éditions du Cerf,
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e